


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

MONSIEUR NICOLAS

TOME VI

MONSIEUR
NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

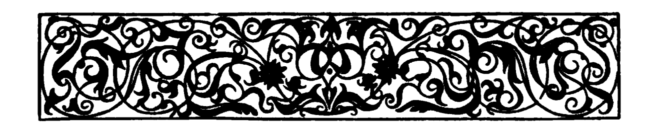
RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME VI



PARIS
ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883



MONSIEUR NICOLAS

QUATRIÈME ÉPOQUE

(Suite).



Le respectable vieillard, obligé de partir pour une affaire le neuvième jour, nous dit à table le soir du 8 : « Mes » enfants, je vous quitte demain, et » j'emmène ma ménagère ; vous la fêtez trop ici, et » vous me la gâteriez. Mais si j'avais pu la laisser, » j'aurais chargé celui qu'on devrait regarder comme » le plus dangereux, de faire quelques respectueuses » remontrances aux deux sœurs aînées.—C'est avoir » trop de confiance ! » dit en riant M. Minon ; « ne vous fiez jamais aux amoureux, mon père ! » Je ne répondis rien à cela, quoiqu'on me regardât :

j'aurais cru présomptueux de paraître avoir quelque part à ce que l'on disait. — « Quel est ton avis, mon » ami Nicolas? » me dit le vieillard. — « Puisque » vous m'ordonnez de parler, je vais le dire; après » néanmoins que M. Parangon, qui ouvrait la bouche, » aura dit ce qu'il jugeait à propos. — Ho! c'était » peu de chose... Mais le voici : plus un jeune » homme est sérieux et concentré; plus il craint de » paraître... faire comme les autres, et plus je m'en » défie... Je ne voulais dire que cela. — Je vous » demande donc la permission de vous répondre, » ainsi qu'à M. Minon, généralement, car je ne vois » rien là de particulier. Si M. Parangon et M. Minon » entendent parler des jeunes gens qui fréquentent » des jeunes personnes pour l'amusement, ils ont » raison; à moins que les jeunes hommes n'aient » une grande prudence et un véritable fonds de re- » ligion. Mais loin que les deux hommes éclairés » qui viennent de parler, aient raison à l'égard d'un » jeune homme concentré, sérieux, affectant d'être » sage, s'il ne l'est pas, ils ne l'auraient pas même » avec les jeunes gens du commun de cette ville, » lorsqu'il s'agit du mariage. Depuis que je fré- » quente cette jeunesse (et je puis dire que je la vois » toute, du fils de conseiller à ceux du dernier arti- » san: non ensemble, ils ne se réuniraient pas, mais » à des heures différentes), je connais sa façon de » penser. Deschamps du chapître, l'aîné, jeune » homme sage, instruit, me disait un matin: « Mon » ami, je pense qu'un honnête jeune homme ne

» doit jamais aborder qu'avec le plus grand respect
» celle qui doit être un jour son épouse : car il doit
» penser que lorsqu'il sera père, la base la plus so-
» lide de son bonheur sera la vie sans tache de sa
» compagne. Je porte ce respect si loin pour celle
» qui doit m'appartenir, que je respecte mon corps
» comme je respecterais le sien; je ne veux pas lui
» donner celui d'un libertin sans mœurs; cela fe-
» rait une alliance monstrueuse... » Voilà pour les
» jeunes gens qui ont de l'éducation, et qu'on
» nomme ici les honnêtes gens. Un jour, m'étant
» trouvé avec Baras-Dallis, il me mena chez lui, où
» il donnait à goûter à Léger, Piffou et Dhall. Ces
» quatre garçons parlèrent de leur façon d'aimer.
» L'un dit qu'il ne ménageait pas ces coquettes, ces
» faraudes, dont il serait bien fâché de faire sa
» femme. — « Tu as raison, » dit Baras-Dallis,
« et je pense comme toi : mais quand je me trouve
» avec Mlle Douy, ce n'est plus ça; elle sera ma femme,
» et je ne lui prendrais pas un baiser sur la joue. — Je
» pense de même, » dit Léger; « on doit être aussi
» circonspect avec sa future qu'avec sa sœur. — Et
» moi, » dit Dhall, « je vas plus loin; car entre frère
» et sœur, il n'y a aucun danger : mais entre deux
» futurs il y en a; et je tiens que par respect pour
» la réputation de sa future, si un prétendu arrive
» quand elle est seule, il doit s'en retourner. —
» Ho! c'est un peu fort, ça! » dit Piffou. Les trois
» autres lui soutinrent qu'on le devait, et qu'ils le
» feraient... Je ne crois pas avoir des sentiments

» inférieurs à ces trois jeunes garçons, et je pro-
» teste ici, sur mon honneur, que je pense absolu-
» ment comme eux. — Voilà qui est bien défendu,
» mon ami, » s'écria le respectable C**; « car je
» t'avertis que c'est toi qu'ils attaquaient. — Ho!
» croyez-vous, mon père, que ce qu'il vient de dire
» là est vrai? » s'écria M. Minon. — « Qu'importe-
» rait? s'il l'invente, il peut le faire. Mais cela peut
» être vrai; et je le croirai, s'il me l'affirme. Cela
» pourrait être encore une sorte d'apologue, et il
» n'en a pas moins bien exposé son sentiment. »
Pendant que son père parlait, Madame Parangon me regardait d'un air enchanteur. Personne ne parlant, après l'observation de M. C**, il reprit, pour me dire : — « La conversation avec les quatre ou cinq
» jeunes gens et celle avec M. Deschamps est-elle
» vraie? — Oui, Monsieur; j'ai entendu ce que j'ai
» rapporté; je puis même en donner la preuve
» quand on voudra. Peut-être Deschamps est-il en
» ce moment chez ses cousines Baron; si vous le
» permettez, je l'appellerai?... — Hé bien, je le
» veux. » Je courus chez nos voisines, et j'y trouvai en effet Deschamps, alors fort amoureux de Berdon. Je le pris en particulier, pour lui exposer ce qui m'amenait. Il me suivit aussitôt, et il confirma ce que j'avais dit de sa façon de penser, d'une manière encore plus forte. Il rendit ensuite témoignage qu'un jour de fête, je lui avais raconté la conversation de quatre jeunes gens qui pensaient comme lui. Il la répéta, sans que j'eusse eu le temps de le prévenir. — « Je

» te croyais sur ta parole, » me dit M. C**; « mais » je les voulais convaincre. » Il remercia Deschamps de sa complaisance et lui marqua une grande estime. « Vois de pareils amis, » me dit-il.

Le lendemain, après le déjeuner, le père et la fille nous quittèrent. Le vieillard m'embrassa après ses deux filles et ses gendres; il me recommanda l'étude de la jurisprudence, en me disant qu'elle menait à tout. Je le vis partir avec un regret profond, comme si j'avais pressenti que je ne devais jamais le revoir... Même en présence de Fanchette, et dans nos plus agréables entretiens, je n'éprouvais pas cet épanouissement que donne un bonheur assuré; en dépit de l'évidence même, je ne pouvais me persuader le mien... Mais je ne tardai pas à chercher la dissipation; Madame Parangon m'y engageait, en même emps qu'elle m'évitait avec une attention sévère.

J'avais comme oublié Toinette, pendant le séjour enivrant de Mlle Fanchette. J'en étais un peu honteux avec elle le premier jour; mais elle m'eut bientôt mis à mon aise, en me montrant toute la bonté de son caractère. Elle m'inspira même des désirs, ou plutôt elle réunit à un seul foyer tous ceux que pouvaient m'avoir inspirés la jeune Fanchette et son adorable sœur. Je les satisfis trois jours après le départ du respectable vieillard... Fermait-on les yeux sur ma conduite, en la trouvant moins coupable que tout autre écart, d'après le généreux dévouement de la jeune chambrière?... je l'ignore. Mais Madame Parangon, qui toujours savait tout, ne me bouda

point, et ne me fit aucunes remontrances... Il est certain qu'avec de pareilles consolations, je ne devais pas souffrir infiniment des peines de l'absence.

Une autre distraction, que j'eus alors, c'est que Loiseau et Bourgoin n'étaient aussi intimement liés qu'ils le paraissaient depuis quelque temps, que par des raisons de cœur. Le prote était devenu l'amant d'une demoiselle *Huot*, grosse maman de bonne mine; M[lle] Huot, ainsi que ses deux sœurs, étaient amies de Maîne Lebègue, et cette dernière avait gagné le cœur de l'honnête Loiseau. La première fois que je retournai à la salle de danse, ce fut avec la Julie à Burat et Jeannette Demailly, que j'avais trouvées ensemble; je les conduisis chez Calais, ancien maître de danse, qui avait eu beaucoup de vogue autrefois, mais qu'une longue absence avait fait oublier. Nous commencions les menuets, lorsque je vis arriver, attirées par le son du violon, les trois sœurs Huot, deux sœurs Gendot, l'aînée et la plus jeune, les seules jolies de cinq sœurs qui existaient dans cette maison, et Maîne Lebègue, amie des premières et cousine des dernières; Loiseau donnait la main à Maîne la *Philomèle,* et Bourgoin les suivait... J'étais entre mes deux poulettes; Loiseau vint à moi: — « Êtes-vous seul? » me dit-il. — « Seul? Me voilà entre deux Grâces » (on sait que la jeune Demailly était d'une figure charmante). — « Ha! vous » êtes avec ces demoiselles? Vous n'êtes pas mal- » heureux! » Je me levai. — « Est-ce encore une » inclination, que cette jolie personne? car Julie a

» son amant, et vous les avez réconciliés, à ce qu'il » m'a dit. — Non; je n'ai qu'une inclination. — A » la bonne heure! Mais voilà une séduisante figure! » — En seriez-vous amoureux, Monsieur le Philo- » sophe? — Moi?... non. Je redoute des jolis mi- » nois après lesquels tout le monde court; il est » trop difficile de les conserver... Mais je vous en- » lève à vos jolies compagnes... — Elles causent » entre elles. — Il faut les mettre à côté de nos » dames; nous ne ferons qu'une société. » Cela se fit sans nous : elles se connaissaient; Mlle Demailly, jeune orpheline, était pupille d'un fourreur, et voisine des sœurs Huot, marchandes mercières-couturières. Nous restâmes peu à la salle de danse; nous allâmes tous ensemble à un bal, où l'on devait passer la nuit; une demoiselle Huot sortit avec Bourgoin, pour avoir la permission, tant des patronnes de *Julie* que des parents de *Jeannette*, et elle l'obtint, parce qu'elle en était fort considérée...

Vers les dix heures, nous eûmes une scène scandaleuse: Tonton Lenclos, dont le frère allait se marier avec une riche et laide héritière, y fut amenée par *Joan*, le cavalier de maréchaussée, et par ses sœurs, voisines de la prétendue, qui demeurant tous à l'autre extrémité de la ville, du côté de la porte *du Pont*, ne savaient pas quelle était la réputation de Tonton. Les sœurs *Joan* avaient chacune leur amant, leur frère avait sa maîtresse; ainsi Tonton n'avait personne. Comme elle m'avait salué, Loiseau, toujours honnête, voyant une jolie personne délaissée, alla

lui faire la cour, la mena aux rafraîchissements, etc. Les sœurs Huot lui faisaient de gros yeux, et Maîne lui dit enfin un mot. Le bon Loiseau alla s'imaginer que la jolie blonde avait un mari ou un amant jaloux, et, sans autre explication, il s'en éloigna. Aucune femme ne l'approchait; elle resta isolée. Elle aperçut Gonnet, et fut à lui. Mais il était avec sa future Trébuchet; il fut obligé de repousser une fille qui, étant voisine de sa future, en était trop bien connue. Tonton vint à moi : je ne pouvais être grossier envers une femme avec laquelle je m'étais plus d'une fois mesuré; je la fis danser; mais *Jeannette* et *Julie* me boudèrent; je fus obligé de la mener loin d'elles, et de l'y laisser. Je dis aux autres hommes : — « C'est une jolie fille; de la politesse, » et que chacun en fasse autant que moi. » Ils y consentirent, et Loiseau m'imita. Mais dès que les autres voulurent faire de même, leurs dames les rappelèrent si impérieusement, qu'il fallut revenir ou se fâcher. Cependant le bal devenait cohue; les jeunes gens payaient, et pour diminuer leur dépense, ils admettaient tout le monde, surtout les étrangers. Ceux-ci connurent bientôt la situation de Tonton; ils l'environnèrent pour s'en amuser, la croyant pire qu'elle n'était, c'est-à-dire une fille au premier venu, pour une bagatelle. Ils l'insultèrent... On n'en voyait rien, à cause du cercle qu'ils formaient autour d'elle, et du bruit des violons, de la danse, etc. Enfin, Tonton, excédée, poussa des cris aigus, qui l'emportèrent sur tout ce qu'on entendait.

Les femmes sont cruelles les unes envers les autres; je sais qu'il faut punir le vice, mais il doit y avoir une mesure : elles nous empêchaient d'aller au secours de Tonton. Nous y fûmes cependant, moi d'abord, puis Loiseau, enfin le colosse *Joan;* mais nous fûmes les seuls. Le *Joan* empoigna le plus acharné, qui était un Provençal, et l'enleva d'une main par le dos de son habit, au-dessus de la tête des autres, sur lesquels il le posa... Cet acte de vigueur étonna les étrangers, Allemands, Flamands, Lyonnais, Provençaux, Gascons, et Loiseau reconduisit chez elle Tonton délivrée. Mais, en rentrant, il fut grondé par les femmes : il fallait, selon elles, se contenter de la mettre à la porte : — « Vous traitez le » vice comme une honnête femme! » disaient-elles. Les sœurs *Joan* étaient toutes honteuses de l'avoir amenée. Heureusement Lenclos et sa prétendue n'étaient pas venus au bal, quoiqu'on eût voulu les y amener. Ce trait fut raconté à la future; mais elle aimait son prétendu avec cette opiniâtreté que les laides mettent dans leurs passions; elle l'avait voulu; elle s'étourdit sur l'affront mérité fait à sa belle-sœur. On porta la rigueur envers le reconducteur, jusqu'à lui faire faire à genoux amende honorable pour une belle action, et on ne lui pardonna qu'après une harangue très spirituelle, dans laquelle il prouva qu'il n'avait reconduit Tonton que par respect pour les femmes en général, et que d'ailleurs il ne la connaissait pas. Il ajouta qu'il n'avait pas agi étourdiment; qu'à recommencer il reconduirait encore

Tonton, sauf à en demander pardon, à genoux, comme il venait de le faire. Cette dernière scène me divertit. Mais je m'aperçus que les plaisirs de la nuit ne sont pas faits pour moi; ils m'attristent; je me promis de ne jamais passer la nuit. Apparemment les gens fortement électrisés, comme je le suis, sont nécessités au repos, lorsque le soleil est sous l'horizon, et qu'ils ne peuvent, sans des efforts douloureux, contrarier la torpeur naturelle qui porte à l'inaction tous les êtres animés.

Le lendemain de ce bal, je fus invité par Lenclos pour être un des garçons de sa noce, et, je crois, le premier : qualité que je n'acceptai pas. Gonnet, Ruttot, Treisignies, etc., en furent également, ainsi que Yeury, oncle du marié. Tonton était la reine de la fête, où se trouvèrent plusieurs jolies filles du quartier, amies ou parentes de la mariée. Il est difficile d'exprimer à quel point je me livrai à la dissipation pendant les deux jours de la noce! Je crois cependant que ce fut moins par l'attrait des plaisirs bruyants que par le goût vif que m'inspira une des invitées. C'est une nouvelle inconséquence : elles sont fréquentes dans mon histoire!... Mais il faut mettre de l'ordre dans le récit des faits.

La veille, nous donnâmes des sérénades. Je sus par là quelles étaient nos Belles. Je ne les connaissais pas : aussi, j'attendis le lendemain avec impatience. Les aubades furent données pour les éveiller, mais je ne m'y trouvai point. A la messe, je jetai un coup d'œil curieux sur ma société pour deux jours

entiers. Elle me parut très agréable, à la mariée près. Tonton avait perdu la tête; elle était absolument en *fille*. Je causai, à l'église, avec M[lle] Luidivine, que j'ai déjà nommée, amie de la nouvelle épouse; elle regardait Tonton : — « Je ne serai » pas des vôtres, » me dit-elle; « cette fille me ré» volte; j'aime mieux me retirer chez nous pour y » pleurer mon amie; car je ne crois pas que Len» clos la rende heureuse. » Je lui témoignai combien j'étais fâché de cette résolution; mais elle n'en changea pas, encore que Treisignies, ouvrier galonné, amateur de toutes les grandes Beautés, amant de Jeanne Girard, amie d'Hélène Luidivine, vint l'en presser très vivement.

On dîna. Le plaisir fut médiocre : on ne se connaissait pas encore, Au sortir de table, Tonton, pour avoir des dragées, dont mes poches étaient pleines, me conduisit dans la chambre des mariés. Elle me montra le lit d'une manière si... impudente... Et moi, l'amant de Fanchette, l'adorateur de Madame Parangon... Cette éclipse n'est pas hors du naturel; mais elle est si loin de toute moralité, que je pense qu'elle doit révolter... Luidivine m'avait plu à la messe; Tonton ne pouvait m'attacher; pendant le dîner, où celle que j'ai annoncée comme la cause d'un goût vif ne se trouva pas, je plongeai des regards désireux sur Joséphine Fourchot, jeune personne beaucoup plus aimable que jolie. Je lui fis une cour assidue dans l'après-dînée, jusqu'à l'instant qui précéda le souper. Ce fut alors que parut, em-

bellie par les grâces, *Ursule Meslot*. Si mon cœur avait été libre, c'est la touchante Meslot que j'aurais adorée. C'était l'air le plus intéressant, un son de voix qui allait à l'âme; une marche et un tour voluptueux; une taille souple, guêpée à la Comtoise; la gorge élevée, blanche, respirante... Cette fille, de la tête aux pieds toute étincelle de désir, suspendit, pour un moment, les plus puissantes de mes passions; je laissai pour elle tout ce qui m'avait occupé: je l'abordai comme si je l'avais connue familièrement, attendue. Je ne la quittai plus, au grand étonnement de Joséphine, qui ne pouvait concevoir que je fusse si parfaitement lié avec sa voisine, sans qu'elle m'eût jamais vu; car je n'allais dans ce quartier de la ville que pour arriver de mon village ou m'y rendre. Après que nous eûmes causé quelque temps ensemble, Ursule et moi, elle me dit, avec un air d'étonnement naïf, qui marquait à quel point elle s'apercevait de mes sentiments pour elle: — « Je » vous croyais l'amant de Tonton! — Je ne l'ai » jamais été; mais si cela était, je cesserais... — » Pourquoi? Elle est aimable? — Je n'ôte rien à son » mérite; mais je connais une personne plus tou» chante, plus accomplie. — Ha! vous avez donc » une maîtresse? — C'est ce que je ne sais pas » encore, et ce que, peut-être... vous pourriez... » m'apprendre? — Moi? Hé mais! je ne sais pas du » tout dire la bonne-aventure. — Je ne l'entends » pas ainsi! Vous êtes intimement liée à la personne » que je préfère à Tonton Lenclos. — Ha! c'est

» Joséphine? — Non; mieux. — C'est Hélène » Luidivine? — Mieux encore. — Ho! qui donc? » après cela, on ne devine plus; car je n'irai pas » dire, Amatre Guillier? — Hé non! — Est-elle ici? » — Ho, certainement. — Je ne vois que ces » filles-là d'aimables que vous puissiez connaître... » Ce n'est qu'à la noce que vous l'avez rencontrée? » — Ho mon Dieu! il n'y a pas longtemps. — C'est » prompt! et je vois que vous êtes facile à prendre. » — Mademoiselle? n'est-ce pas vous que tout à » l'heure j'ai entendu nommer URSULE, par la » mariée? — Oui, Monsieur. — Je sais à présent » le nom tout entier : Ursule Meslot. — Oui, c'est » mon nom. » Je fis aussitôt un cornet de dragées, sur lequel j'écrivis : *Si vous voulez savoir le nom de Celle que j'aime, elle s'appelle comme vous, Ursule Meslot.* Je lui présentai le cornet, en lui disant : — « On ne saurait vous en avoir donné, Mademoiselle; » vous n'étiez pas arrivée. » Elle le prit en riant, et voyant l'écriture, elle lut haut : *Celle que j'aime... s'appelle...* (èlle tourna pour lire) *Ursule M...eslot.* Mais elle n'acheva pas son nom. — « Nous sommes » en carnaval, » me dit-elle; « tout est permis. — » En ce cas, je puis donc vous jurer que je vous » adore. — Ho mais! tout est permis, parce que » tout est jeu... Ainsi, moi, pour vous répondre, je » vous jure que je n'en crois rien. — Nous disons » vrai tous deux, » repris-je. — « Joséphine? » dit-elle à sa jolie voisine, qui se trouva près de nous en ce moment, « fais-moi un plaisir? — Quel est-il?

» — De m'aider à confondre un menteur... Mon-
» sieur que voilà, me soutient qu'il t'a dit qu'il t'ai-
» mait de tout son cœur, et que tu ne l'as pas voulu
» croire? — Je ne me rappelle pas qu'il m'ait dit
» ça, ni par conséquent que j'aie pu lui répondre ce
» que tu me prêtes, mon amie. — Hé bien, vous
» voilà muet?... Vous ne savez que nous dire?...
» Parlez donc? — Si je ne l'ai pas dit, je l'ai donc
» si fortement rêvé, Mademoiselle, que j'ai cru que
» c'était une réalité. — Ha! le rusé! » s'écria
Ursule; « je vous connais par ce que vous venez de
» répondre là. — Était-il possible que je répondisse
» autre chose?... » Elle réfléchit un moment... —
« Non, j'en conviens; vous ne pouviez me soutenir
» en face, devant Joséphine, que je venais d'en
» imposer. — Vous vous divertissez à mes dépens! »
lui dis-je tout bas, « et vous mériteriez que je vous
» démentisse, en disant la vérité. — Il me le sou-
» tient encore, » dit-elle à Joséphine; « tu ne veux
» pas en convenir; il faut que je me rende son avo-
» cate, et que je parle pour lui. Là? d'où vient es-tu
» cruelle? — Je vais te le dire à l'oreille, » reprit
Joséphine. Je fus très attentif, et j'entendis qu'elle
lui disait : — « Quand tu es arrivée, il a volé au
» devant de toi, comme s'il t'avait attendue : te
» connaissait-il? — Non, du tout. — C'est singu-
» lier!... Il me parlait auparavant; mais je t'avouerai
» qu'il ne me disait que des choses honnêtes, qu'on
» débite à toutes les filles, quand on est poli. Sa
» conduite à ton égard a été bien différente! Il te

» regarde avec extase; le feu lui sort des yeux...
» Mais il s'adresse mal. — Oui; je ne puis l'écouter,
» tu le sais, puisque j'ai des engagements... » —
« Bon! Parbleu, j'aurais été joli garçon, » pensai-je,
« dans le cas où j'aurais eu le cœur libre. Toutes
» ces jolies filles sont un peu coquettes; elles vou-
» draient retenir l'ancien, et captiver les nouveaux.
» L'amour est un jeu, où tout le monde se trompe,
» même en voulant être fidèle. »

J'achevai ce monologue, lorsque les deux jeunes filles me rejoignirent. — « Je n'ai plus rien à dire à » cela, » répondait Ursule. Puis, m'adressant la parole : — « Mais nous ne dansons pas? » Je lui donnai la main, en lui murmurant fort bas : — « Vous » voyez bien que je ne saurais aimer que vous. — » Si vous parliez sérieusement, je vous répondrais » de même; mais vous vous amusez, et je m'a- » muse... Dansons... Tonton vient de dire que vous » étiez un célèbre; j'aime la danse... je ne saurais » dire combien... » Nous nous présentâmes pour une contredanse, où la belle Ursule Meslot acheva de m'enchanter. Je dansai ensuite la *Sabotière,* puis la *Matelote,* sous les déguisements convenables. Tonton, qui m'avait tout prêté, Ursule que je prévins, furent les seules qui me reconnurent, parce que j'avais appris ces deux danses secrètement de mon maître Hollandais. Tandis que je dansais la Matelote, Loiseau, qui venait d'entrer avec Maîne Lebègue, Bourgoin et une demoiselle Huot, me devina tout d'un coup, et chanta ces paroles, d'un cantique de

M. de Sacy, en se faisant accompagner par les violons :

Méprisez le Monde,
Qu'il flatte, ou qu'il gronde;
Il fuit comme l'onde,
Ne l'écoutez pas !
Fuyez ses caresses
Et ses faux appas !
Il tente,
Il enchante
Par ce qu'il présente...
Méprisez le Monde, etc.

Comme il avait la voix très agréable, il fut applaudi. Je revins auprès d'Ursule, qui me reçut à merveille; les talents frivoles font toujours plus d'impression que les qualités. Son frère était à côté d'elle : je le prévins par toutes les politesses imaginables, et il y répondit... Ainsi finit cette première journée. J'étais dans une sorte d'ivresse, et j'attendis le lendemain avec la plus grande impatience.

On ne se rassembla guère qu'à midi, pour dîner. Les garçons de la noce, au nombre desquels était Tourangeot, allèrent chercher les filles; je me chargeai d'Ursule et de Joséphine, chez lesquelles le marié m'accompagna. Nous les trouvâmes parées, et nous les amenâmes en triomphe. La mère d'Ursule avait remarqué mon ivresse à la vue de sa fille; elle avait dit à son fils : « Joseph? connais-tu ce » garçon-là ? — Oui, ma mère; c'est un imprimeur, » qui s'appelle Monsieur Nicolas; il est de Sacy, et

» c'est le prétendu de la sœur de M. Parangon. — » Et ta sœur le sait-elle? — Non, ma mère; je » viens de l'apprendre, dans la minute, de la sœur » du marié. » Je m'étais hâté d'emmener Ursule, et je m'attendis qu'elle ne tarderait pas d'être informée. « Nous serons à deux de jeu, » pensai-je, « et nous » en rirons ensemble. » Je me trompais; son frère, qui n'aimait pas le prétendu d'Ursule, ne dit rien; et le charme que cette fille répandit sur moi fut si fort, que je l'ai ressenti longtemps! J'en renouvelle encore la sensation, en relisant mes Cahiers...

A dîner, je me plaçai entre Ursule et Joséphine, m'appliquant à être également attentif et poli envers toutes deux. Je puis dire que je fus aimable, parce que ma politesse fut celle que j'avais entrevue à Paris, retrouvée dans M. Parangon, et observée dans quelques individus Parisiens, qui mangeaient quelquefois à la maison; sans parler de l'exemple que me donnait journellement Loiseau, le plus aimable des hommes avec les femmes. Ce mérite emprunté me fit beaucoup d'honneur, et les deux jeunes voisines admiraient mon savoir-vivre, si supérieur à celui de leurs compatriotes : pas un mot qui ne fût une louange; pas un propos de leur part, qui ne fût spirituellement interprété; je les flattais plus par ce qu'elles avaient dit, que par les éloges que je leur adressais directement. Dans une occasion, Ursule dit à Joséphine : « Je crois, ma fille, » qu'il est des garçons qui ne sont pas comme les » autres; on dirait qu'ils prennent parti pour nous

» contre eux-mêmes. Je pense qu'un garçon comme » ça, devenu le mari d'une fille qu'il aimerait bien, » laisserait son bonheur à la disposition de sa femme, » comme Bourgoin de la Marinerie, et ne s'occupe- » rait que de celui de cette épouse adorée. — Il n'y » a qu'un petit nombre de filles, » répondit Joséphine, « pour qui certains garçons peuvent penser » comme ça : par exemple, celui et celle que tu as » cités; le jeune Thierriat et sa cousine, qui depuis » deux ans de mariage s'adorent toujours tout de » même; et... lui et toi. » Cette chute fut comme un coup de foudre pour Ursule; elle balbutia : — « Ho mais, tu ne sais pas ça comme ce qui est déjà » éprouvé! Et puis, tiens, il faut que ce soit une » première inclination. — Est-elle votre première ? » me dit en riant Joséphine... « Il va dire oui! » s'écria-t-elle. Mais au lieu de répondre comme elle s'y attendait, j'exaltai d'abord l'esprit et les sentiments des deux Belles. Ensuite, je fis brièvement l'histoire de mes amours avec Madelon, jusqu'à... mon dernier entretien avec elle. Je m'arrêtai là. — « Hé! comment pouvez-vous regarder une autre » fille ? » s'écria Ursule. Je ne lui fis d'autre réponse que d'achever, jusqu'à mon Songe du 15 Auguste inclusivement... Il est impossible d'exprimer l'air d'intérêt et d'étonnement de ces deux jeunes filles! Elles restèrent immobiles, sans parler, jusqu'au moment où Tonton vint nous faire la guerre sur notre particulier, qui fut ainsi remarqué de tout le monde. Nous quittâmes la table.

L'après-dînée, nous dansâmes chez nous; ensuite Mlle Guillier proposa d'aller faire une excursion à une autre noce, du côté de Saint-Germain, dont elle connaissait la mariée. Nous y courûmes, c'est-à-dire toute la jeunesse, tandis que les hommes et les vieillards jouaient et buvaient. Nous entrâmes bruyamment; j'étais déguisé pour mes deux danses, tenant Ursule et Joséphine. Je dansai d'abord un menuet avec chacune d'elles, la mariée s'en étant excusée sur son ignorance. Le monde de cette noce, un peu dispersé, se rassembla cependant, et je vis avec satisfaction que Catherine et sa sœur Edmée y étaient. Elles ne pouvaient me reconnaître, et je résolus de ne pas me découvrir. Heureusement Tourangeot ne nous avait pas accompagnés. Je dansai mes deux danses: après quoi, je rejoignis mes compagnes, qui parurent glorieuses de m'avoir. On les pria pour danser, et je me trouvai libre. J'allai auprès d'Edmée, qui l'était aussi; je lui demandai, en déguisant ma voix, des nouvelles de Vaux, et d'un amoureux qu'elle y avait fait? Elle rougit. — « Vous n'avez pas à rougir, » lui dis-je, « tout est à votre honneur en cette occasion... Je » sais quelqu'un qui vous aime et vous respecte » beaucoup! Il est parent de votre amoureux de » Vaux, et il se propose de vous offrir son cœur et » sa personne. Il a un frère, à qui Mlle Catherine » conviendrait fort! Ils se feront connaître dans peu; » car les frères vous ont vues toutes deux... — Hé! » comment savez-vous tout ça, beau masque? » me

dit-elle. — « Je le sais, ma Belle; un jour peut-être » je vous dirai comment... je vous le dirai, en dan» sant, en dansant à votre double noce. » Je la quittai, à ce mot, et je m'aperçus qu'elle allait conter tout à sa sœur, en me montrant. Mes deux Belles finirent leur danse; je les pris aussitôt, et nous nous esquivâmes, sans attendre le reste de notre compagnie. Joséphine me dit : — « Vous » causiez là avec une jolie fille! La connaissez-vous? » — Oui; c'est la prétendue d'un de mes cousins. » — Il n'est pas malheureux! elle est riche et jolie! » Mais il n'est pas de la ville? — Non sans doute. » — A la bonne heure! Il y a plus de dix ans que » le père Servigné ayant juré qu'aucun garçon de » la ville n'aurait ses filles, l'aînée est restée là, ne » s'étant présenté que de petits vignerons. Mais la » cadette, qui commence à être remarquée, aurait » forcé la pique des garçons qui peuvent être pour » elle. » Ce petit éclaircissement me fit plaisir. Je dis à Joséphine que les deux sœurs étaient promises à mes deux cousins, quoique cela ne fût encore qu'entre Catherine et moi. — « J'en suis » charmée! »

Nous arrivâmes les premiers à notre salle, où nous trouvâmes nos violons à boire; nous leur dîmes de ne pas se déranger pour nous; mais nous les prévînmes que nous allions avoir l'autre noce, et qu'il fallait qu'ils se fissent honneur... Nous n'avions pas achevé de parler, que tout le monde arriva : c'était une cohue, à laquelle nous ne nous

mêlâmes pas, Ursule, Joséphine, ni moi. J'observai seulement si Catherine et sa sœur étaient venues; mais j'appris qu'elles étaient restées avec leurs mariés. Aux lumières, nous eûmes tous les farauds et les faraudes de la ville, et comme nous étions très connus, Amatre Guillier et moi, nous leur fîmes les honneurs de la noce.

Le tumulte cessa pour souper. Tous les étrangers disparurent, parce que les hommes qui eussent resté auraient été obligés de payer, comme nous l'avions fait nous-mêmes la veille au soir : car les mariés ne nous traitaient que le premier jour. (On sent que cet usage n'a lieu que parmi les gens du très commun, et le père Servigné même ne le suivra pas). Ursule fut charmante à ce dernier acte du festin, par ses manières, son esprit et son aimable gaîté. Le son harmonieux et pénétrant de sa voix adoucissait les brutes les plus féroces; car nous avions quelques convives de ce genre. Le hasard fit que nous n'eûmes qu'un verre pour nous deux : — « Il faut se résigner, » me dit-elle; « mais si vous êtes curieux, » jamais vous ne voudrez boire le premier; moi, je » suis superstitieuse, et je ne le voudrai pas non » plus : comment ferons-nous? — Au sort! » lui dis-je; « nous tirerons au sort. — Oui! le plus haut » point boira le premier. » J'allai prendre deux dés, et à chaque ronde, avant de boire, nous jetions un sort. C'était presque toujours elle qui commençait : elle buvait peu; l'on avait la malice de lui verser presque plein; de sorte qu'elle m'en laissait les deux

tiers. Je devinais ensuite ses pensées, et cet amusement puéril devint délicieux, même pour d'autres que nous. Je fis mes *devinages* en discours suivi. Joséphine m'interrogeait, dès que j'avais bu; parce que je feignais quelquefois de ne vouloir rien découvrir. Elle me disait alors : — « Voyons? est-ce que » ça ne vous est pas favorable?— Ce n'est pas cela, » mais révéler... tout haut... les pensées d'une » jeune personne si aimable ? —Ho ! parlez, parlez, » disait Ursule; « je ne crois pas avoir à rougir de mes » pensées. — Il faut parler, ou... nous vous tour- » menterons, » s'écriait Joséphine. — « Je suis » forcé, mademoiselle ! et, *il faut parler,* comme dit » votre curieuse voisine. Parlons donc, dussions- » nous en suffoquer de douleur. » Alors, prenant un son de voix doux, imitatif de celui d'Ursule, je parlai en son nom; ainsi, après la première gorgée, je parus écouter, et je dis, du ton de la Belle : « *Ha* » *oui! tu devineras ma pensée! le beau sorcier! Va, va,* » *je la cache trop bien.*—As-tu pensé ça? » demanda Joséphine; « allons, il faut dire la vérité. — Mais... » oui, à peu près, » répondit-elle. Seconde gorgée : « *Ceci est trop fort!...* — Comment donc? comment » donc? qu'est-ce que c'est? » s'écria Joséphine.— « Non, non. — Hé! devinez-nous ça, » dit Ursule. — « Vous le voulez? Soit. *Cet imprimeur, que je* » *connais pas, veut me faire la cour : pauvre garçon! il* » *ne sait donc pas comme je suis? D'abord très fière, très* » *haute, et... si en colère contre certains hommes que* » *j'ai ouï dire qui en agissaient mal avec les femmes*

» *(car pour moi, grâces à Dieu, ça ne m'est jamais*
» *arrivé !), que si j'en découvrais un, il n'y a rien que*
» *je ne lui fisse pour le punir. Avec quel plaisir je*
» *le tourmenterais, s'il avait l'insolence de devenir*
» *amoureux de moi !...* » Troisième gorgée : « *Il*
» *faut que je m'informe de celui-ci... Il a l'air assez*
» *bonne bête; mais dans le fond, ce pourrait être un*
» *vaurien...* » Ici, elle éclata de rire. — « Est-ce
» que ça est vrai ? » lui demanda vivement José-
» phine. — « En vérité, il y a quelque chose de
» vrai... Non pas qu'il est un vaurien... comment
» le saurais-je ? mais le reste. » Quatrième gorgée :
« *Il croit peut-être que j'ai le cœur libre ? Ha bien oui !*
» *je l'attendais !... Cependant je ne suis pas fâchée de*
» *voir un peu comme il sait s'y prendre...* » Ici, presque
tout le monde m'écoutait, et l'on partit d'un long
éclat de rire, au lieu qu'Ursule, et même Joséphine,
étaient devenues sérieuses. M. Parangon était de
cette noce; il fit attention à nous : — « Voilà un
» coin, là-bas, où l'on s'amuse beaucoup. — Ha !
» Monsieur ! » lui répondit Joséphine, « si vous
» saviez ! Ils n'ont qu'un verre à deux; ils jouent à
» chaque fois à qui boira le premier; c'est toujours
» Ursule, parce qu'il triche; si bien que ce Monsieur-
» là devine tout ce qu'elle a dans la pensée; et elle
» y a de bien drôles de choses ! — Ce Monsieur-là
» n'est cependant pas sorcier ! » Et pour ne pas faire
plus longtemps de comparaison avec moi, il parla
aux gens qui l'environnaient. Pendant tout cela, on
emplit le verre de Joséphine, qui ne pouvant tout

boire, en laissa. Je le saisis, et bus son reste. Notre petit canton battit des mains, et l'on me pressa de dire ce qu'elle avait dans l'âme? Je réfléchis un moment, en resavourant quelques gouttes laissées du reste de son vin. C'est que je me rappelais qu'un jour, un de mes camarades de salle de danse, ce *Jossier fils, de Patagon,* dont j'ai dit un mot, m'avait parlé de Joséphine, avant que je la connusse, comme d'une fille dont il était très amoureux. Je ne doutais pas qu'il ne lui eût parlé depuis; mais dans l'incertitude, je pris un autre tour; je voyais tout le monde qui attendait que je m'expliquasse : « Non seulement, » dis-je gravement, « je devine ce que pense » Mademoiselle Joséphine, mais encore ce qui lui » est arrivé par le fait d'autrui, et ce qui lui arrivera. » Je pris un air d'inspiration : « Ses pensées ne sont » point ici; personne de la noce n'a le bonheur de » l'occuper... Ciel! que vois-je!... Un jeune homme, » assez joli de figure, mais petit... rubicond... fils » d'un marinier... Il se nomme... Mais il m'est défendu de le nommer... Je dirai seulement qu'on » lui a donné le nom des plus grands hommes, et » qu'il avait un cheval savant comme un maître » d'école... Il la cherche partout... Je le vois!... Je » le vois!... » J'affectais d'avoir l'œil égaré... « Il » l'aperçoit!... Il est comblé de joie... La scène » change... Je le vois qui prie son petit père, et sa » mère à la taille de ruche à miel, de demander sa » maîtresse en mariage... Ils partent de chez eux, » avec leurs plus beaux habits, faits en 1709 par le

» grand hiver... Les voilà qui arrivent, qui entrent; » ils regardent Joséphine : — Ma femme? Elle est » ben gentite au moins! J'arons là une jolie bru! » Ça nous fera des petits marmots gentis comme » des petits chérubins d'autel, ou des petits Cupi- » dons d'amour! — Oui-dà! elle est ben gente!... » Mameselle? où-ce que sont vote cher père et vote » chère mère? » (Observez que j'imitais toutes les voix). — « Ils sont là-haut dans la chambrhaute, » Monsieur et Madame. — Pourrait-on leû parler? » — Donnez-vous la peine de monter... » Ils mon- » tent... » (Ici, je bus quelques gouttes; on aurait entendu trotter une souris.) « Je les vois... Révérence » de la mère du jeune homme; salut du père, qui » tourne son chapeau. On leur rend la monnaie de » leur pièce. — « M...m...onsieur et M...m...adame, » » dit le père. — « Mon mari, vous bégayez un peu; » laissez-moi parler... Monsieur et Madame, vous » nous voyez ici de la part ede note fils, qui treuve » toutes les qualités et perfections à Mamselle vote » fille, et qui nous a priés de vous la edemander en » mariage : ce que nous faisons par la présente » démarche; vous priant ede nous l'accorder à lui » pour femme, à nous pour bru; si tel est votre » plaisir. Il ara mille écus en entrant, et il est fils » unique. — Vous nous faites bien de l'honneur! » Monsieur et Madame, » répond la mère de la » demoiselle; « mais notre fille est bien jeune! c'est » une enfant. — Ha! Madame! une enfant qui en » ferait bien d'autres! » dit le père. — « Elle a

» vingt-un ans depuis hier au soir, ma femme. » (J'avais entendu ce propos dans la journée)... — « Bon! mon mari... Nous vous demandons huit » jours de réflexion, » continue la mère de la de- » moiselle; « ainsi, Monsieur et Madame, jusqu'à ce » moment... — Voulez-vous goûter le vin? » inter- » rompt le père de la demoiselle. — « Bien obligés, » Monsieur et Madame; ça sera pour la première » fois, où ce que vous nous rendrez une réponse » catégorique... — Nous reviendrons dans huit » jours, Monsieur et Madame, » ajouta la mère... Ils » se retiraient. — « Il faut goûter le vin aujourd'hui, » » reprend le père de la demoiselle. — « B...b...on » signe! m...m...a femme! » dit le bégayeur. Voilà » qu'on goûte le vin, et tout en le goûtant, on avoue » que les deux jeunes gens se conviennent... Voilà » ce que je devine; ce qui fut; ce qui est; ce qui » sera... car... » (je bus quelques gouttes) « je vois » que le mariage se fera... »

Je me tus. Tout le monde était dans l'étonnement!... « Vous voyez, » ajoutai-je, « qu'il y a là je » ne sais combien de choses, dont je ne saurais être » instruit? — Il est vrai, » dit sérieusement Ursule... Aussitôt les langues suspendues se délièrent, et tout le monde parlant à la fois, on ne s'entendit pas plus que le jour de la confusion des langues, à la Tour de Babel.

— « C'est fort bien! » me dit M. Parangon; « vous » entendez assez bien l'art de la fiction : mais il est » mêlé de satire, ce que je n'aime pas... » J'allais ré-

pondre, quand un gros butor s'ecria : — « Ca n'est » donc pas vrai? Ho tant mieux! car moi... » Il n'acheva pas; un regard dédaigneux de Joséphine l'en empêcha... Ursule cependant me disait à l'oreille : — « Comment avez-vous su que Jossier-» Patagon fils doit la faire demander? — Je n'en » sais trop rien; quelqu'un me l'aura dit; car je » viens de me le rappeler. »

Après le souper, Ursule et moi, nous allâmes dans un coin de la salle : la résolution de la jeune fille était de me faire quelques confidences. Nous nous mîmes à l'écart. Elle commençait à me parler de son amant, lorsqu'on nous remarqua; on nous appela pour danser. Loiseau, qui venait d'arriver après le souper de la maison, comme la veille, avec Bourgoin et les autres ouvriers qui n'étaient pas de la noce, fut très surpris de l'attention que je donnais à une jolie fille, d'après ce qu'il savait. Tandis qu'il me parlait, un faraud m'enleva Ursule. J'en sentis une peine très vive! Mais mon rival eut le dessous : dès que la contredanse fut achevée, Ursule revint à moi; et elle parla si sèchement au jeune homme, étranger à la noce, qu'il fut obligé de nous laisser. J'étais comblé!... Il paraît qu'Ursule pensait pour moi, comme je pensais pour elle; que je lui plaisais, et que si elle avait eu le cœur libre, elle m'aurait aimé (ce fut l'aveu qu'elle me fit bonnement quelque temps après)... Mais tous deux, nous étions engagés... Ha! si nous avions pu lire dans l'avenir!... Nous aurions fait... ce que nous fîmes. Mes liens, à

moi, étaient si forts, que je ne les aurais pas rompus, m'eût-on offert une couronne; à l'instant de renoncer pour jamais à toute alliance avec Madame Parangon, à l'espoir d'être son frère, je me serais conduit comme lorsqu'il s'était agi d'entrer chez le père de Manon Prudhot, j'aurais tout abandonné... Je ne répondis à la confidence d'Ursule, que par une demi-confidence, dont Rose fut l'héroïne; ainsi je fus le moins sincère. Mlle Meslot la connaissait, ayant été avec elle aux Bénédictines; elle loua mon choix; mais elle ajouta ce mot remarquable: « Pour » être le mari de Rose, il faut avoir beaucoup d'es- » prit! » Je ne vis pour lors dans ce mot qu'un éloge; mais dans la suite j'en ai compris tout le sens : la hardiesse d'un homme qui épouse une femme de grand esprit, me paraît effrayante!

Pendant que nous causions à l'écart, Ursule et moi, son père et son frère entrèrent dans la salle, sans doute pour l'emmener. Ils m'abordèrent poliment, et après être restés quelques instants spectateurs, le père dit à sa fille : « Saluez Monsieur; » nous partons. » Je l'avouerai; j'éprouvai quelque chose de très douloureux, en la voyant s'éloigner, quoique son dernier salut fût le plus obligeant possible: c'est que je sentais la nécessité de renoncer pour jamais à cette aimable fille. La noce me parut insupportable, après son départ. J'allai saluer Joséphine, à qui je dis : « Je ne suis pas accoutumé à ce » grand mouvement; je n'en puis plus; qui est-ce » qui vous remène? — Je ne demande qu'à m'en

» aller; sortons ensemble, à la dérobée, de peur » d'être retenus. » Je la précédai; je l'attendis dans l'escalier, pour lui donner la main, et je la remis à ses parents. Elle ne me dit pas un mot de mon prétendu sortilége; il est vrai que nous n'avions que trente pas à faire. Ainsi, voici toute notre conversation. En me prenant le bras, elle me dit : — « Voilà » une noce, dont j'attendais peu d'agréments; j'y » en ai cependant eu beaucoup! — Et moi aussi, » Mademoiselle, je vous assure!... Je me souviendrai longtemps de cette noce, et de quelques-unes » des personnes que j'y ai vues! — Votre souvenir » flattera les personnes qui en seront l'objet. » Ce furent les derniers mots, parce que nous arrivâmes. Elle me dit adieu, pour jusqu'au beau-dimanche (1). J'allai me reposer.

Tonton vint à l'imprimerie le surlendemain. Je ne lui parlai que de Mlle Meslot; j'allai jusqu'à lui dire que j'aimais cette jeune personne. — « Tant pis pour » vous! elle a un amant. — Je le sais. — Et vous » l'aimez? — Il est des personnes qu'on aime malgré » soi. — Je ne conçois rien à ces sentiments-là. — » Ni moi. — Ha! je le crois! vous êtes comme un » roman... non pas de ceux où l'on file le parfait » amour. — C'est que ces romans-là ne sont guère » naturels. — Que feriez-vous, là, si Ursule Meslot » n'avait pas d'amant?... Je vous défie de me ré-

(1) Le dimanche qui suit le jour des noces.
(*N. de l'Éd.*)

» pondre ?... Allez, mon cher, les hommes sont des » monstres d'ingratitude; ils devraient adorer les » filles sans prétention (et il est un pays sans doute » où on le fait!) des filles, dont les bontés... les » aident à être fidèles... » Ce mot me frappa. Je connaissais un peu la célèbre NINON, par Loiseau : « Hé quoi! » pensai-je, « ce nom-là ne serait-il » porté que par des femmes philosophes? Elle a » raison. » Ainsi non seulement Tonton avait égaré mes sens, elle corrompait encore mon esprit par l'attrait du plaisir : car ce mot doit faire une impression prodigieuse!...

Le beau-dimanche, nous dansâmes, et je revis toutes nos Belles; mais Ursule était instruite; elle ne dansa pas; elle ne parut un instant que pour se faire regretter. Je m'en consolai auprès de Joséphine, une des plus excellentes filles que j'aie connues, et une seconde Toinette... Enfin, les noces absolument terminées, je tâchai d'oublier ces deux Belles, que je revis un instant le 2 Février à, l'installation de M. de Condorcet, évêque, qui venait de succéder à M. de Caylus. Mlle Meslot me salua obligeamment; mais elle se retira aussitôt après la cérémonie; Joséphine, au contraire, vint danser chez la Mâris. Ce fut la dernière fois que je pris ce divertissement avec elle... Mais ne quittons pas si vite l'aimable Meslot; elle m'a trop fortement ému, pour que je ne retrouve pas à son sujet quelque chose dans mes Cahiers.

J'y vois que le 2 Mars, je lui adressai des vers

pour prendre en quelque sorte congé d'elle. Je les commençai immédiatement après ma conversation à son sujet avec Tonton, et je les achevai le 2 Mars, c'est-à-dire dans un temps où ayant paru m'attacher à Marianne Tangis, Ursule, ainsi que Joséphine, ses amies, allèrent se persuader qu'elle avait toujours été l'objet de mes vœux, et que toutes les autres histoires étaient controuvées.

VERS POUR Mlle MESLOT

Vue aux noces de Lenclos (1755).

Trop amer souvenir de moments trop heureux,
Tu rappelles en vain ces jours si pleins de charmes,
Quand, oubliant la terre, auprès de deux beaux yeux,
A la jeune Meslot j'abandonnai mes armes!
Cet Objet tout divin, qui m'inspirait l'amour,
Pour m'en guérir, voulant me rendre à Marianne,
Eut l'art de m'abuser par un généreux tour :
« A repousser vos feux le devoir me condamne;
» Je suis secrètement jointe avec un époux;
» Je sais de quelque part qu'il vous est une amante,
» Dont le cœur bien épris, le caractère doux,
» Vous promet d'heureux jours une suite constante.
» — J'ignorais mon bonheur, » répondis-je enchanté;
« Quoi! la belle Tangis, de tant d'amants suivie,
» Songe au chétif mortel, des Belles rebuté?
» Elle veut, selon vous, rendre heureuse sa vie,
» Et me donner fortune, attraits, faveurs, bonté?
» Je n'en crois rien; vous riez à mes dépens, Ursule!
» Mais je ne serai pas stupidement crédule
» Sur le projet flatteur qu'à Tangis vous prête'... »

Reviens, doux souvenir des bontés de Meslote!
J'en ai les sens émus, et les larmes aux yeux;
Sans les derniers moments adoucis par Fourchote,
Son départ eût causé de bien tristes adieux!

Marianne Tangis

J'ai exprès omis de dire que le 2 Février, après avoir quitté Ursule et Joséphine, j'avais rencontré Marianne Tangis, la même que j'avais retenue sur l'Ile d'Amour lors qu'Annette l'avait poussée. Je l'avais reconduite jusque chez elle, et nous fûmes vus ensemble par le frère de Mlle Meslot. Le 4 Mars, commença le goût très vif, ou plutôt l'estime que je pris pour cette jeune fille. Cette liaison pouvait encore faire mon bonheur, sans la riante et trompeuse situation où je me trouvais... A la première vue, sur l'Ile, Marianne m'avait doucement ému. Je l'avais toujours revue avec plaisir; mais je la quittais sans peine. Mlle Meslot avait fait une impression plus sentie; je l'aurais aimée avec plus de passion; mais Mlle Tangis était plus faite pour inspirer un sentiment doux et durable... Il serait impossible d'exprimer combien elle s'attacha, la jeune infortunée! avec quelle rapidité, quel dévouement! Tout en elle marqua l'enchantement de l'amour. Je n'y fus pas insensible... Mais, cher Lecteur, pour répondre au sentiment si vrai, si touchant de cette aimable fille, il aurait fallu que je l'eusse connue deux ans et demi plus tard... Ha! d'où vient donc étais-je aimé? D'où vient Madelon Baron, Manon Prudhot, Edmée, Colombe, Toinette, Ursule Meslot elle-

même m'aimaient-elles, moi pauvre apprenti imprimeur ? Le voici : j'avais une âme, et tant d'hommes n'en ont pas! C'est que les femmes voyaient, sentaient que je les adorais, et, ce qui vaut mieux, que je les chérissais, même en les trahissant. C'est que jamais je n'eus la petitesse méchante, et vraiment efféminée, d'insulter à leurs faiblesses; c'est que jamais, en voyant leurs ruses, leurs tricheries, leurs petites atrocités (car ce sexe aimable en a quelquefois), je ne parus les voir; je les traitais en enfants gâtés; je dissimulais leurs torts, je les leur atténuais à elles-mêmes, et elles me pardonnaient généreusement les miens. C'est que la suprême faveur accordée, loin de me conduire à l'insolence, comme tous les autres hommes, me rendait plus respectueux, plus considérant, plus dévoué. C'est que le secret d'une femme, entré dans mon cœur, y était comme dans un sanctuaire inviolable. C'est qu'en les caressant, en les soumettant, j'employais les expressions les plus tendres, les plus flatteuses, les plus exaltées, les plus respectueuses. C'est que je tombais plutôt à leurs genoux pour me faire pardonner mon triomphe que pour le demander. Mon Lecteur! j'en ai fait l'essai jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans (1786); jamais une femme sérieusement attaquée ne m'a résisté; je la gagnais, quoique prévenue d'abord contre moi; mes sentiments et leur expression l'emportaient sur ses dédains. C'est ainsi que j'ai connu les femmes; elles sont toutes, toutes sans exception, sensibles à la beauté

de l'âme, aux bons procédés, qui le sont véritablement ; elles ne peuvent résister à l'homme assez constant pour les poursuivre, s'il sait s'y prendre, s'il a une âme sensible et du ressort dans le cœur. Aucune femme, attaquée par un homme sensible tel que je le fus, n'est coupable, parce que la séduction est au-dessus de ses forces naturelles... N'accusons donc jamais les femmes de leurs écarts ; ils sont notre ouvrage...

J'en étais à Marianne Tangis, que je retrouvai le 4 Mars à la cathédrale. Je la saluai ; nous causâmes, et je l'accompagnai jusque chez elle. Mais le dimanche 6 Avril, je la revis à la procession générale ; elle était dans la chapelle de la Vierge, non de la Cité, mais à côté des Écoles Saint-Charles, et elle priait dévotement... Elle me fit signe de me mettre à genoux auprès d'elle. Sa prière fut longue et me parut ardente... Elle se leva enfin, en me souriant de la manière la plus agréable ; nous sortîmes et nous passâmes par les petites rues qui sont aux environs de *Saint-Pierre-en-Château*. Je ne sais quel charme était répandu sur toute sa personne ; mais elle avait cet air angélique que l'envie de plaire donne apparemment, et qui fait que tous les mouvements ont quelque chose de doux, de gracieux ; que le son de voix parle au cœur, indépendamment des choses qu'on dit ; que les regards, non moins expressifs, ont une amabilité touchante... la marche même a quelque chose d'amoureux, et la manière dont une femme s'appuie alors sur votre bras, a son

langage comme le reste... Je sentis tout cela, et je pensai : « Qu'elle est aimable!... » Mes discours et ma conduite se sentirent de cette réflexion, et le ton que je pris avec elle s'approcha du sien. Nous allongeâmes le chemin, en descendant sur le bord de l'eau; Marianne ne me guidait pas, mais elle se laissait doucement conduire. Je la menai sur l'*Ile d'amour*, et à l'endroit où je l'avais retenue l'année précédente, je lui pris un baiser, en lui disant : « Voilà le second, au même endroit. » Elle rougit, sans me répondre; mais je crus sentir sa main serrer imperceptiblement la mienne. Elle me dit, un moment après : — « Voilà onze heures; c'est l'heure » du dîner chez nous; ma mère gronderait; allons- » nous-en. » Nous remontâmes par la rue des *Terrasses-de-l'Évêché*, jusqu'à celle qui passe derrière *Saint-Renobert*, au bout de laquelle je la laissai. Je la regardais aller, quand un bourgeois, nommé *M. Pochet*, qui était à la fenêtre basse de la salle de sa maison, et que je n'avais pas aperçu, me dit : « Elle est gentille, au moins! quelle propreté! c'est » la plus jolie de nos bouchères!... Ne sera pas » malheureux qui l'aura; car ses parents ont des » *quibus!* » Comme je n'étais pas de la ville et que je devais être inconnu à Pochet, je crus devoir lui dire : — « C'est ma parente, Monsieur; nous » venons de voir l'installation de M. l'évêque. — » On dit l'*intronisation,* jeune homme!... Vous avez » là une très aimable parente! Je la croyais votre » maîtresse, quoique vous me paraissiez un jeune

» homme *comme il faut*. Cette maison est plus riche » que bien de nos familles bourgeoises, qui vivent » sans rien faire : chacune des deux sœurs aura » plus de quarante mille francs. — Elle ne sera pas » pour moi, Monsieur; car je suis promis avec une » autre de mes parentes éloignées. » Il entendit à peine cette réponse; car il ferma la croisée, après m'avoir dit le montant de la dot, à laquelle je fis peu d'attention, puisque je ne songeais pas au mariage. Ainsi, je manquai encore une femme qui m'aimait, et qui aurait été un parti très avantageux, puisqu'avec mes dispositions, mon économie naturelle, mon goût pour le travail, une somme moindre de moitié m'aurait conduit à la fortune, et m'y conduirait encore, si je la possédais, et que j'eusse dix années à vivre.

De retour à la maison, je me mis à étudier mes livres de Droit. J'étais dans une situation agréable, que je devais à l'aimable Tangis, au lieu que Mlle Meslot ne m'avait causé que des sentiments pénibles et douloureux. Je sentais obscurément que je regrèttais de ne pouvoir m'attacher à Marianne; mais à dîner, la vue de ma divine fée, qui me rappela Mlle Fanchette, chassa toutes ces idées nouvelles... Ainsi, l'aveugle mortel prend souvent la chimère pour la réalité!

Dans l'après-dînée, je sentis le désir de revoir Mlle Tangis. Elle ne demeurait pas dans la rue de la Boucherie; le devant de la maison de sa mère, veuve alors, ressemblait à une maison bourgeoise; c'était

sur les derrières qu'était l'étal et tout ce qui dépendait de la profession. Ainsi, elle pensait que je pouvais ignorer sa condition : elle ne songeait pas que sa propreté, une sorte de mise provocante, particulière à son état, me l'avaient fait deviner, dès la première fois. Marianne était sur sa porte, avec sa sœur aînée et Maîne Lebègue, la même dont Loiseau adorait la belle voix... Je les abordai. Marianne me reçut avec cette rougeur riante qui marque la joie; sa voix devint mal assurée. Sa sœur elle-même, qui ne me connaissait que de vue, me fit politesse, et Maîne me traita en homme doublement de connaissance. Je proposai une promenade dans la rue du Champ (c'était pour ne pas nommer la salle de danse). — « Nous attendons quelqu'un, » me dit Mlle Tangis l'aînée, « un Monsieur de votre connais- » sance, et un autre... — Les voici! les voici! » dit Maîne. Je regardai par la rue *de la Fricauderie*, et j'aperçus Loiseau, avec un grand jeune homme que j'avais quelquefois rencontré à la salle de danse, nommé *Lacour*, frère de deux filles colossales, amies des demoiselles Ferrand. Je dis à la sœur de Marianne : — « Tout ça est de ma connaissance, » Mademoiselle. — Ma sœur! » dit la cadette, « il » connaît M. Lacour! » Je remarquai qu'elle dit ces mots avec une émotion sensible. — « Tant mieux! » reprit l'aînée; « Monsieur voudra donc bien être des » nôtres? — S'il en sera! » lui dit Maîne; « M. Loi- » seau est son meilleur ami. » Cela n'était pas encore, mais elle le prédisait... En me voyant, Loi-

seau s'écria : — « Hé! compère Nicolas! par quel » bonheur vous trouvé-je ici? — Par une *cause physique,* » lui répondis-je en riant, « mon compère. » — Hé! quelle est-elle? — Une vertu puissante, » celle de l'aimant. — Voilà une jolie pensée! » dit Lacour; « elle est à double sens, et galante dans » tous les deux... Je voudrais savoir à qui nous la » devons? — Ça se demande-t-il? » lui dit Maîne; « vous voilà deux; nous sommes trois » (un geste imperceptible désigna Marianne). — « Hé! c'est » tout simple! » s'écria Lacour... « Où allons-nous, » Mesdemoiselles? » continua-t-il. « Je vous pré- » viens qu'il faut descendre la rue *des Cornes,* tout » incommode qu'elle est, parce que mes sœurs nous » attendent sur le bord de l'eau, dernière *Saint-* » *Pèlerin.* — En ce cas, » dit Mlle Tangis, « il n'y » a pas à nous demander où nous allons. » Elle prit le bras de Lacour, son amoureux; Loiseau prit Maîne, et Marianne me resta. Nous traversâmes ainsi le quartier. Un garçon apothicaire appela Lacour, que nous attendîmes. Le devant de la porte de M. *Jeannet* l'apothicaire se trouvait garni de voisins des deux sexes; j'entendis qu'on parlait de nous : — « En voilà un qui n'est pas malheureux, » s'il a cette jeunesse-là! — Il l'aura; car elle était » déjà ce matin avec lui. — C'est un étranger! » dit une femme. — « Comme de raison, » lui répondit une vieille; « il n'y a de bonheur que pour eux... » C'est qu'un grand dadin, son fils, alors assis à côté d'elle, n'avait pu être souffert, même de l'aînée... —

« Savez-vous, » dit une autre commère (et j'admirai ce trait de conformité avec Fanchette), « que Ma- » rianne a, de sa grand'mère Hérissé, qui trouvait » qu'elle lui ressemblait, quinze mille livres de plus » que son frère et sa sœur?... » Je n'entendis pas le reste de la conversation, parce que Lacour quitta le jeune pharmacope qui avait eu à lui parler, et que nous continuâmes à marcher... Ce que je venais d'entendre ne fit pas une grande impression sur moi : pour femme, je ne voulais que Fanchette, et je prenais en passant tous les plaisirs qui se présentaient, même ceux du cœur. J'avais raison, dans un sens, et parce que j'évitais par là une trop grande assiduité à la maison, où j'avais à éviter deux écueils également dangereux... et parce que mon bonheur n'étant que du vent, sans scrupule je pouvais me dédommager...

Nous trouvâmes Tangis, le frère de Marianne, avec les demoiselles Lacour; il y avait en outre un relieur, nommé *Destroches;* c'étaient les amants des deux sœurs. Nous formâmes ainsi une troupe joyeuse, qui alla goûter de l'autre côté de l'Yonne, dans des laiteries, où l'on fournissait aussi du vin aux hommes. Cette partie fut d'autant plus agréable, qu'il ne sy passa rien que d'honnête. J'ai déjà fait l'observation que les garçons qui se trouvent avec les filles qu'ils recherchent sincèrement en mariage, étaient fort réservés... On se parla, et l'on agit, comme si l'on avait été sous les yeux des mères : Loiseau était vertueux; les autres étaient des

hommes rassis; quant à moi, naturellement disposé à la vertu, je goûtais peut-être plus savoureusement qu'un vertueux une partie honnête, parce que je n'en avais pas toujours fait de pareilles. Et puis il faut avouer qu'avec les dispositions, le ton, la figure de Marianne, et son langage châtié, c'était une jouissance délicieuse que d'être vertueux avec elle. Aussi ma conduite me concilia-t-elle l'estime de sa sœur, de son frère, et du reste de la compagnie. Car le hasard fit que nous eûmes, cette jeune personne et moi, un entretien qui fut écouté. Marianne était sortie avec Maîne. Celle-ci rentra seule. Un instant après, je sortis à mon tour, sous un prétexte. Toute la compagnie eut les yeux sur moi, sans affectation, ne doutant pas que je n'allasse rejoindre Marianne. Je la joignis effectivement; mais elle n'était pas seule : elle cueillait des narcisses, de la violette et du muguet sauvage, avec la fille de la laitière. Nous revînmes ensemble lentement. A deux pas de la salle basse où l'on était, nous nous arrêtâmes pour causer. Jusqu'à ce moment j'avais fait des compliments à Marianne; et lorsqu'on put nous entendre, je lui disais : « Vous êtes jolie : mais ce n'est pas là ce » qui plaît davantage en vous; il y a beaucoup de » jeunes personnes dans la ville qui ont autant de » beauté que vous, et que personne ne recherche; » mais c'est votre caractère angélique : on lit ce » qu'il est dans vos traits et dans vos yeux. Tous » ceux qui vous connaissent, hommes et femmes, » doivent vous aimer; car votre air annonce qu'il

» ne doit y avoir que douceur, agrément et bonheur
» dans votre société! Que j'estime heureux le mortel
» qui vous obtiendra pour compagne! Ses jours
» tranquilles s'écouleront toujours égaux, sans
» secousses, ni vicissitudes!... Je ne parle pas de
» votre vertu, que j'honore autant que j'estime
» votre caractère; parce que c'est un devoir indis-
» pensable que la vertu; mais qu'un homme est
» digne d'envie, quand il est sûr de celle de sa
» compagne! Fille charmante! vous êtes un trésor!
» Puissiez-vous avoir pour mari un homme capable
» de vous apprécier, comme je le ferais! — Ha!
» jamais, Monsieur Nicolas! car personne ne m'a
» rien dit encore... d'aussi agréable! — C'est que
» jamais on n'a eu la liberté de vous parler aussi
» librement. — Ho! si... Mais je suis bien aise
» qu'on ne me l'ait pas dit. » Elle vit alors sortir la fille qui avait porté les bouquets : « Rentrons, » dit-elle, en me prenant la main; « venez!... »

A notre entrée, tout le monde, garçons et filles, nous regarda en souriant, d'un air d'amitié. M[lle] Tangis l'aînée surtout, et son frère, me firent mille caresses, mais sans affectation; ils me disaient à tout moment des choses obligeantes; et l'aînée des demoiselles Lacour, maîtresse de Tangis, semblait vouloir renchérir encore sur le frère et la sœur de Marianne. Loiseau était comblé; mais il avait cependant un petit air de surprise : cet honnête jeune homme ne concevait pas comment le futur de Fanchette Collet était l'amant vertueux de Marianne

Tangis, qu'il ne pouvait épouser! Mon proverbe Espagnol (1) ne lui donnait pas la clef de ma conduite. Mais elle n'a rien de surprenant pour toi, Lecteur; je fuyais également une idole chérie, et une fille qui séduisait mes sens; je trouvais avec l'aimable Tangis des plaisirs sans remords, plaisirs que j'ai toujours délicieusement savourés... Ha! j'amassais sur ma tête un trésor de regrets! Semblable à nos jeunes seigneurs, qui dissipent leur fortune avant que d'en être en possession, j'accumulais les jouissances morales et physiques; je m'en rassasiais, et préparais ainsi l'horrible disette qui doit se faire sentir un jour!...

On goûta : le lait, le fromage à la crême, le gâteau ou tarte aux épinards, le vin, furent nos mets et notre boisson... Après avoir satisfait cet appétit que la jeunesse acquiert toujours facilement, on chanta. Les demoiselles Lacour avaient de grandes voix, comme leur taille; elles chantèrent :

Tout rit, quand on aime,
Jusqu'aux doux soupirs,
Et l'on en fait même
Ses plus doux plaisirs.
Témoins de ma gloire,
Aimables oiseaux!
Chantez ma victoire
A tous mes rivaux.
Chantez ez ez ez ez ma victoire
A tous mes rivaux!

---

(1) *Quien canta, sus males espanta.*

La cadette ne chanta aussi qu'un second couplet d'une chanson connue de nous tous :

De mille attraits intéressants
Tous ses discours il assaisonne;
Et depuis qu'à ses soins pressants
Tout doucement je m'abandonne,
Je m'aperçois que je raisonne :
Mais si je me trompe à l'effet,
Quand il m'exprime sa tendresse,
Il sait fléchir, me satisfait,
Et sait... comprendre avec adresse.

Mlle Tangis l'aînée nous donna un air très antique, chanté d'un ton qui ne l'était pas moins. En voici un couplet :

C'est le berger le plus parfait
  Qui soit dans le village :
Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait,
  Sans qu'on y pense engage;
Je le préférais à ses rivaux :
Il ne cessait de me faire
  Pour me plaire,
De petits airs nouveaux.

Elle regardait son amant. Loiseau regarda Marianne en disant : — « Ha! ha! je sais le couplet » suivant, qui est à méditer :

Que j'ai de regret à son cœur!
  Un autre objet l'engage!
Il était fait à mon humeur,
  Jamais de badinage!
Je le préférais, etc. »

L'amant de Julienne Tangis trouva l'air et les paroles de la chanson de sa maîtresse admirables, et il la demanda.

Marianne nous fit entendre une voix douce, mélodieuse, mais timide. La chanson qu'elle choisit était nouvelle, et très agréable; c'est celle des *Fleurettes :*

Il est encor des Belles
D'un cœur simple et sans fard;
N'employez auprès d'elle
Ni les présents, ni l'art :
Offrez rubans, chansonnettes;
Souvent le cœur se laisse attendrir
Par des fleurettes.

(CLXXVII *Contemp.)*

Il est impossible d'exprimer mieux et avec plus de grâces; jamais nos comédiennes, nos baladines, nos arietteuses affectées n'ont rendu cela comme Marianne Tangis, surtout ce couplet difficile :

Dans un lien trop tendre,
Craignant de s'engager,
Témire n'ose prendre
Le présent du berger:
Par des manières discrètes
Tircis détruit ses raisons :
« Doit-on faire tant de façons
» Pour des fleurettes? »

Ceci fut dit avec une finesse qui nous enchanta! Toute fille a de l'esprit, quand son cœur est devenu sensible.

Arriva le tour de Maîne Lebègue : elle préluda ; sa voix brillante me ravit !... Lorsque, dans la suite, les sons mélodieux de l'actrice FEL enchantèrent mon oreille, je les comparai : la voix de Maîne Lebègue était plus nette, plus argentine. L'actrice LARUETTE en approchait ; mais je l'ai retrouvée parfaitement dans la jeune artiste RENAUD... On sait que Maîne était déjà célèbre par sa belle voix. Elle nous donna d'abord deux grands airs, connus de tout le monde :

Jardin que la Nature et l'Art
Ont embellis ; séjour digne de Flore même !
De me plaire aussi peu ne soyez point surpris !
Lieux charmants ! apprenez ez ez ez ez que j'aime !
Et que vous n'offrez point à mes yeux mon Iris !

C'est un éloge des *Tuileries*, qui fit une grande sensation, la première fois qu'il y fut chanté, du milieu des bosquets !... Ensuite elle nous donna, de l'opéra d'*Églé* :

Paisibles bois, verger délicieux, etc.

Elle nous ravit, et je puis dire, sans hyperbole, que c'était la plus belle voix du monde. Loiseau, excellent connaisseur, était dans l'extase : il avait, comme moi, entendu vanter cette perfection de sa maîtresse ; mais il ne s'était pas attendu à lui trouver une voix souple, étendue, brillante, avec tout le goût d'une fille à talents. Il la pria de nous donner un troisième air ; assurant qu'il ne pouvait se lasser

de l'entendre... — « Mes amis, » nous dit-il, « je » ne savais pas que je ferais un goûter de fermier » général!... » Maîne chanta une très ancienne chanson :

Rossignols, dont le douououououx raamage,
Ranime nuit et jour les échos de ce bois,
Taisez-vous; respectez la voix
De la bergère qui m'engage!
Dussiez-vous en être jaloux,
N'interrompez point cette Belle!
Les Amphyons chantent moins bien que vous,
Mais chantez-vous aussi bien qu'elle?
Maiaiais chananantez-vouous aussi bien qu'elle?

Après cet air admiré, Loiseau, qui voulait entendre cette belle voix, dans un air simple et sans éclats, la pria de nous donner une cantilène tout unie :

J'avais cru que l'Amour
Ne pouvait me surprendre;
Mais Colin à son tour
M'a forcé de me rendre :
Il me prit la main :
Quel est son dessein?
J'en suis tout inquiète!
D'abord je songe à me cacher :
Après moi je le vois marcher!
Comment faire pour l'empêcher?
Maman, j'étais seulette! *(bis)*

Et cet air simple, niais même, fut délicieusement chanté.

— « Ha! » dit Marianne, lorsque Maîne eut fini, « que je voudrais avoir cette belle voix! — La vôtre » est moins étendue, » lui dis-je, « mais elle est » plus touchante. » Elle me remercia par un doux sourire...

Maîne Lebègue était fille d'un homme ruiné, mais petite-fille de *René Lebègue*, prévôt de la Maréchaussée, le plus bel et le plus honnête homme de son temps. *Germaine Guigner*, de Quennes, sa mère, avait été infortunée autant que belle; ses malheurs, connus dans tout le pays, étaient l'ouvrage d'un mari débauché. Elle mourut de douleur, et calomniée sur la cause même de sa mort douloureuse. Maîne avait pour oncle paternel *René Lebègue,* apothicaire et médecin tout à la fois, beau, plein d'esprit, ayant de la fortune, et mort si malheureusement, qu'on ne sait ce qu'il est devenu; elle avait pour cousine *Agnès Lebègue,* qui avait environ seize ans, mais que je ne connaissais pas alors, et que je ne me rappelle pas d'avoir vue pendant tout le temps de mon apprentissage; enfin pour tante *Agnès Couillard,* méchante femme, qui désola son mari, le ruina, le força de s'expatrier, et dissipa les restes de sa fortune. On saura quelque jour combien fut grande ma relation avec tous ces personnages.

Il se faisait tard: les chansons achevées, nous nous levâmes pour sortir et nous en retourner en jasant deux à deux par le bord de l'eau. A l'entrée du pont, j'aperçus Edmée Servigné, son père et sa sœur, qui venaient de visiter, en se promenant,

quelques-unes de leurs vignes. — « Voilà un bien » honnête homme de ma connaissance! » dis-je à ma compagnie, « je voudrais que nous l'eussions » rencontré en allant. — Je le connais, » dit Lacour; « c'est le père Servigné!... Oui, vous avez raison! » c'est un honnête homme. — Et moi, » dit Marianne, « je connais sa fille cadette; nous avons » appris ensemble à lire à la *Providence*, où sa » marraine était pensionnaire. » Là-dessus j'abordai l'honnête vigneron. — « Ha! » me dit-il, « c'est » vous! on ne vous voit plus! — On me reverra » bientôt, » lui dis-je, « si vous le permettez, et en » bonne compagnie... » Je regardai Catherine, qui me dit: — « Vous serez le bien venu; mais on ne » vous voit pas du tout : c'est aussi trop se faire » valoir! » Pour Edmée, elle était avec Marianne; elles marchaient devant, en renouvelant connaissance : elles étaient la perfection de la mise et de la propreté, chacune dans leur costume, qui ne se ressemblait pas. Je dis à ma compagnie, en présence de Catherine et du père Servigné : — « Dites-moi » si l'on peut rien voir de plus aimable que ces deux » jeunes filles, que voilà devant nous? — Je ne sais » comment cela se fait, » dit Loiseau; « mais il » connaît tout ce qu'il y a de joli dans la ville, » depuis le sceptre jusqu'à la houlette. » C'est qu'il m'avait vu un soir causer avec l'épouse du Prévôt, grande femme, délicate, charmante, comme l'est toujours une jolie Parisienne, et sœur de Mme de Pontagny, femme du Subdélégué : l'occasion de cet

entretien était, qu'ayant trouvé sa jeune demoiselle avec sa femme de chambre et la cuisinière, quelques jours auparavant, effrayées toutes trois par un troupeau de vaches dans les prés de la *Maladière,* j'avais enlevé la petite demoiselle, qui avait environ dix ans, et traversé ainsi le troupeau; les deux femmes me firent mille remercîments, et le lendemain, comme je passais, la jeune demoiselle, assise avec sa mère sous le porche, dit en me voyant : « Maman, voilà » mon *bon ami.* — Comment, votre *bon ami!* — Oui, » maman! celui qui m'a sauvée des vaches... Je lui » ai dit, quand il les a eu écartées : Je vous remer- » cie, mon bon ami... Ma bonne m'a reprise, disant, » qu'il fallait dire, *Monsieur...* — Votre bonne avait » raison. — Vous allez voir que non, maman!... Ce » jeune homme a dit : Hé! m'enviez-vous un nom si » charmant! il est sans conséquence, à l'âge de » Mademoiselle... Je vous en remercie, ma belle » demoiselle; c'est le mot le plus agréable qui ait » jamais chatouillé mon oreille! » La dame, surprise de ce langage, m'appela. Elle commença par des remercîments du service rendu à sa fille; ensuite, elle me fit différentes questions, sur mon état, sur ma famille. Je lui parlai de mon père, de mon frère de Courgis, qu'elle connaissait, de ce que je faisais à la ville; je finis par un bel éloge de Madame Parangon : ce qui me fit un honneur infini dans l'esprit de la dame... Voilà quelle était ma conversation avec l'épouse du Prévôt, quand Loiseau m'avait vu : il remarqua sans doute la manière obligeante dont

elle me salua en la quittant; que je baisai la main de la jeune demoiselle, et le bord du déshabiller de la dame, qui dit à sa fille : — « Nos premiers de la » ville n'ont pas autant de politesse que ce jeune » imprimeur. »

— « Il est fait pour aller partout, » répondit le vieillard Servigné; « il est bonhomme avec moi, et » je vois que c'est par complaisance; il est spirituel » avec vous, et je crois que vous devez tous l'ai- » mer. — Ho! bon vieillard! » s'écria Loiseau! « que je vous aime de parler ainsi de mon cama- » rade et mon ami! » Catherine écoutait, émerveillée... Cependant les deux jeunes filles allaient toujours devant; nous les suivîmes ainsi, ne tenant plus nos demoiselles, mais les laissant faire groupe entre elles, et marchant les hommes ensemble. Nous les remîmes chez elles, et nous nous séparâmes à la porte des demoiselles Tangis, parce que toutes les jeunes personnes, Edmée comprise, restèrent dans cette maison. Le vieillard, tout joyeux des politesses qu'on faisait à sa cadette, s'en retourna seul avec son aînée, qui ne voulut pas le quitter. Tangis et les Lacour ne restèrent pas; ne se souciant guère de souper, ils allèrent faire leur partie à une sorte de *club*, leur société ordinaire. Nous rentrâmes, Loiseau et moi.

Je me retirai seul, pour écrire dans mes Cahiers tout ce qui venait de se passer, tâchant de ne rien omettre.

Lorsque je redescendis, à huit heures, je trouvai

Toinette avec Loiseau; il paraît qu'ils s'entretenaient de moi, car ils sourirent en me voyant. Loiseau alla causer chez M. Bourgoin et me laissa tout seul avec la jeune fille. Je lui marquai la même amitié que si j'avais eu moins de dissipation. Dans le cours de notre entretien, je lui témoignai quelques inquiétudes sur son état, d'après ce qui s'était passé entre nous. Elle me rassura, en me disant, d'un air un peu triste : — « Celles qui redoutent... sont prises : » moi... qui le désirais... » Il faut tout avouer : j'avais été vertueux dans la journée, et j'y avais trouvé du plaisir; mais le soir j'étais avec une fille qui m'avait déjà cédé... mes désirs se ranimèrent... Je les témoignais toujours avec violence... Toinette céda. Elle me dit ensuite... un mot, que je n'oublierai jamais : — « Je sens que je fais mal... Cepen- » dant... pourquoi? Nous sommes libres encore... » et je promets bien que si... jamais je cesse de » l'être... un seul... homme aura jamais de moi... » ce que j'ai donné au plus aimable... Ha! puisse- » t-il me rendre ce que je désire d'être!... —Et quoi, » ma chère fille? que voudriez-vous être? — Je » vous le dirai quelque jour... » Grands de la terre! dites-moi si votre jeunesse fut heureuse comme celle du fils d'un laboureur sans fortune?...

Je ne fis plus qu'une seule partie avec Mlle Marianne Tangis. Elle n'est pas décrite dans mes Cahiers; mais elle y est qualifiée de *perjucunda*. Selon que je me la rappelle, cette partie fut encore plus agréable que la première. J'étais avec tous les

acteurs de çelle-ci, dans une assemblée de jeunes gens de leurs amis : un d'eux se déclara ouvertement mon rival. Je lui cédai modestement la place. Marianne, alarmée, vint elle-même à moi, et me donna les marques de la préférence la plus flatteuse... Loiseau nous observait. Cette conduite satisfit ma vanité dans le moment; je jouis de mon triomphe. Mais un instant de recueillement me rendit raisonnable : je sentis que j'allais me comporter d'une manière désavantageuse pour Marianne; je résolus de m'éloigner d'elle insensiblement, et pour y réussir avec moins de peine, de renouer avec Rose. Je joignis à l'écart mon insolent rival. Il me supposa d'autres intentions, et tout le monde fut de son avis. — « Écoutez-moi, » lui dis-je. — « Je sais que vous » êtes le préféré; mais... — Point tant de mais... » insultants; j'ai à vous parler; me le permettez- » vous ? » Il écouta. « Si j'étais sûr que vous fussiez » capable de faire le bonheur de Mlle Tangis, je me » retirerais sur-le-champ; mais vous me paraissez » bien avantageux, et un peu tapageur; je n'aime » pas ces gens-là; ainsi, vous me déplaisez... à » moins que vous ne me prouviez que je me suis » trompé sur votre compte ? — Vous avez de singu- » gulières expressions ! — Non pas singulières; je » suis vrai; je vous dis ce que je pense : c'est à vous » à voir ce que vous avez à me répondre ? — On » dirait que vous disposez de la personne de » Mlle Marianne ! mais vous n'êtes ni son père, ni » sa mère, ni même son frère. — Il est vrai; mais je

» suis quelque chose; et ce quelque chose-là me
» donne un grand crédit!... Je désire le bonheur de
» Mlle Marianne comme le mien propre : c'est la
» plus aimable fille qui soit dans la ville; mais je ne
» suis pas capable de la rendre heureuse; je n'ai
» pas assez de fortune; je n'ai point d'état; et quand
» elle voudrait me prendre tel que je suis, je m'y
» opposerais; car je l'aime pour elle-même, comme
» si elle était ma sœur, une sœur chérie... » Je
m'attendrissais en parlant, mes larmes coulèrent
malgré moi. Le faraud en fut ému : — « Ha!
» que faites vous!... seriez-vous aussi vrai que vous
» le dites? — Tu m'insultes, » lui dis-je; « crois-tu
» que ces larmes coulent par la crainte que j'ai de
» toi? — Non! non! ce n'est pas mon intention.
» — Si tu es digne de Marianne, tu l'auras; du
» moins, pour ce qui me regarde, je n'y mettrai
» point d'obstacle; mais si tu ne sais pas connaître
» le prix qu'elle vaut, je t'arracherais l'âme aupara-
» vaut. Fais-toi connaître d'elle; et nous verrons
» après. Adieu. » Je le quittai brusquement. Il me
suivit doux comme un agneau, ce qui étonna tout le
monde. Il s'approchait quelquefois de Marianne,
mais quand j'étais éloigné; dès que je revenais, il
me cédait la place. Je pris la résolution que j'ai dite,
de m'attacher à Rose, en attendant; car il me fallait
plusieurs Objets; un seul, comme Madame Parangon,
ou Toinette, était trop dangereux : mais il paraît
que cet effort fut cruel, puisque je n'en parle pas
ouvertement dans mes Cahiers; je trouve seulement,

au lendemain de cette dernière partie : « *Delectatio heri perjucunda! sed quid sit sequutum, taceo; scitis, Dii boni!...* »

Je reviens à Rose : c'est à présent cette fille qui va m'occuper... Quoique nous ne nous vissions presque plus, elle n'avait point abandonné ses prétentions sur moi; on va voir avec quelle adresse elle sut les faire valoir, dès que le retour du beau temps multiplia les occasions de la voir devant sa porte. Depuis que j'étais bien déterminé à rompre avec Marianne, je me lançais dans le tourbillon des plaisirs bruyants. J'avais trop d'activité, pour que le travail auquel je me livrais avec une sorte de fureur m'occupât entièrement... Infortuné! le travail même ne put me garantir tout à fait des vices que donne l'oisiveté!... Ma conduite ne fut pas innocente; mais il semble que les occasions amenassent le vice dans mon cœur, et que je n'aurais pas été le chercher. Voici une de mes plus grandes turpitudes, pour le temps et les circonstances où j'étais.

Un jour du mois d'Avril, qne j'étais monté à mon cabinet en boiserie, au bout du grenier, il me prit envie, avant que de redescendre, d'aller regarder par la fenêtre qui donnait sur la cour et le jardin extérieurs des Cordeliers. J'admirais les fleurs naissantes et la beauté de la végétation nouvelle, lorsque j'entendis marcher derrière moi C'était Toinette et Marote (cette dernière, comme on sait, était la jeune et jolie chambrière des demoiselles Baron)... Elles venaient d'étendre du linge, et ne me voyaient pas.

Je fus curieux de les écouter jaboter entre elles.

« Voilà des chemises de Mademoiselle Madelon, » dit Marote; « elles n'ont pas encore été portées de- » puis sa mort; ses sœurs craignent de s'en servir. » — Elles sont bien bonnes! » dit Toinette. — « Elles n'ont qu'à me les donner, » reprit Marote, « je les mettrai ben, moi... Vous avez ici quelqu'un » qui l'aimait ben, et qu'elle aimait ben aussi! *Toi-* » *nette.* Ha! Monsieur Nicolas? *Marote.* Lui-même... » Il lui écrivait des lettres... Ho! il a ben de l'es- » prit!... Ça rimait comme une chanson. *Toinette.* » I' sait bien dicter! *Marote.* Ne te montre-t-il pas? » *Toinette.* Oui, et bien! car j'avais la tête si dure, » que jamais je n'avais pu apprendre; et avec lui, » ça a été tout seul. *Marote.* T'es ben hûreuse! » *Toinette.* Pas tant! *Marote.* Pourquoi ça donc, pas » tant? *Toinette.* Ha! j'm'entends. *Marote.* Et si » j' t'entendais aussi, moi, Toinette? ça f'rait que » nous nous entenderions toutes deux, n'est-ce pas? » *Toinette.* Bon! qu'est-qu'ça te r'garde? *Marote.* » Ha!... c'est qu'on aime toujours ben tout savoir. » *Toinette.* Ne sois pas curieuse, ma bonne amie, » c'est le plus sûr. *Marote.* Ho ben, sûr ou non, » j'suis curieuse comme tout!... Dis-moi pourquoi, » *pas tant? Toinette.* Tu seras bien avancée, quand » je te l'aurai dit?... Et si on s'attachait, malgré » soi? *Marote.* Ho! c' n'est que ça? une belle » chose!... Moi, j' voudrais ben m'attacher, pour » voir c' que c'est qu'une attache? Car ma pauvre et » ben aimée maîtresse, qui n'est plus... me disait

» que c'était ben doux! *Toinette* (à elle-même). Et » bien amer! *Marote*. Ha! oui, je l' crois, tiens, » Toinette! car je l'ai vue pleurer deux ou trois » fois!... T'as raison, ma fille!... Mais qu'est-qu'ça » fait? On n' pleure que quéquefois; et j' voudrais » toujours savoir c' que c'est?... »

Tandis que j'étais attentif au discours des deux jeunes filles, je jetais de temps en temps les yeux dans le jardin extérieur des Cordeliers. Je vis remuer quelque chose derrière des javelles ou bottes de sarments entassées sous le cloître; je cherchais à démêler ce que c'était... quand un faisceau de ces javelles étant tombé, je vis à découvert... Gaudet d'Arras, de retour de Troyes depuis deux ou trois jours, et dont la femme était alors malade, avec Goton, la chambrière de Mlle Hollier!... Ils étaient sous le pouvoir de l'Amour... (D'Arras avait acheté à vie ce jardin, depuis recédé à un Raffin). Cette vue me transporta! J'entrai dans une sorte de délire d'aise et de luxure... Mais comment faire?... Elles étaient deux!... J'appelai la fille de la maison. Toinette et Marote firent un petit cri de frayeur! Puis reconnaissant ma voix, elles vinrent à moi. La fenêtre Flamande était partagée en deux par une poutre; je voulus renvoyer Marote, en disant qu'on l'avait appelée : mais la friponne avait vu où se portaient mes regards, et l'objet qui les attirait frappa les siens; elle s'empara de l'autre côté de la fenêtre. Je mis, à ma place, Toinette, qui voulait descendre pour son amie... Je ne savais ce que je faisais... On

ne distinguait rien ; on ne reconnaissait personne ; mais Toinette se douta de ce que c'était : elle voulut se retirer. Je la saisis alors. Voyant mon dessein, elle se remit à sa fenêtre. J'essayai là une attaque ; mais elle prit des précautions... Cependant Marote dévorait de yeux des objets confus. — « Venez donc voir, venez » donc voir, » nous dit-elle... « ce que je vois. » Toinette avança la tête. et Marote lui désigna du doigt... J'étais dans une frénésie d'amour. J'avais envie de me jeter sur Toinette... Mais l'exposer devant Marote... Pendant que j'étais dans une situation de forcené, la curieuse Marote s'agitait, et faisait faire à sa croupe mille mouvements différents : une position entre autres fut si voluptueuse, que je n'y pus résister ; je la découvris insensiblement jusqu'au dessus des reins, et, mes dimensions prises, je l'attaquai si brusquement, que je triomphai de cette vierge, à qui la douleur fit pousser un cri !... — « Paix ! » lui dis-je, en la tenant si ferme qu'elle ne pouvait se remuer ; « aidez-moi, et vous allez trou» ver le plaisir... » Elle était si émue qu'elle ne pouvait parler... Ses genoux défaillirent à l'approche d'une sensation nouvelle ; elle s'abandonna... Je la soutenais... Enfin, elle balbutia : « Toinette !... à » moi !... à moi !... » Toinette, attentive malgré elle, ne la comprenait pas ; je touchais à la victoire. Alors Marote, entraînée, se laissa tomber le visage sur les rognures, où le sacrifice s'acheva... Marote demeura quelques minutes immobile, et ne revint à elle que lorsque j'eus renouvelé l'assaut... Celui-ci fini, elle

se releva aussitôt, et se remit au linge, toute honteuse, et dans un désordre qui la rendait en ce moment mille fois plus provocante...

Enfin, Toinette fit attention à sa compagne, et ne la voyant plus, elle quitta la fenêtre dans une émotion qu'elle tâchait de cacher. Je me trouvais à côté d'elle; nous étions cachés par le linge; je l'embrassai. — « Ha! laissez-moi! » me dit-elle... Comme elle prononçait ce mot, Berdon appela Marote, qui descendit. Je courus à elle, je l'embrassai, en lui disant : — « Le secret! — Ha! méchant! je sais bien » qu'on ne dit pas ces choses-là! mais vous les » faites, vous. » Elle descendit rapidement, et je revins à Toinette, qui était retournée à la fenêtre. J'y regardai, et je vis Gaudet d'Arras debout, qui badinait avec Goton. De grands ormes, qui commençaient à feuillir, l'empêchaient de nous apercevoir, et il pensait qu'ils produisaient le même effet par rapport à lui. Je toussai : il me reconnut, se douta que je l'avertissais, et ils disparurent. Je quittai mon poste et j'allai prendre Toinette, qui se laissa mollement conduire sur ma couchette, où je la possédai avec tant d'emportement, que je lui aurais ôté tout soupçon, si elle en avait eu; c'était aussi ce que je voulais, et afin de la rendre silencieuse, quand sa compagne serait revenue... Toinette ne s'était jamais donnée si complètement; ses transports surpassaient les miens. Cependant ce fut elle qui entendit Marote. Elle se leva comme part l'éclair, et sortit du cabinet. Heureusement que Marote, déjà rentrée,

était cachée par le linge!... Je suivis Toinette, et la tirant par la jupe, je la forçai de descendre quelques marches de l'escalier et de les remonter bruyamment : — « Un peu de finesse, » lui dis-je, « quand » cela est nécessaire à la réputation. » Elle reparut seule. Mais je n'avais garde de manquer l'occasion d'entendre ce qu'elles diraient, et s'il y aurait des confidences!... J'y perdis mon temps. Ces deux fillettes, qui causaient si bien une heure auparavant, ne purent retrouver leur langue; elles travaillèrent sans rien dire, celle-ci d'un côté du grenier, celle-là de l'autre. Bardet, que j'entendis monter, m'obligea de quitter mon affût; j'allai me mettre au travail... Environ un quart d'heure après Bardet vint me trouver dans mon rang; il me dit tout bas. « Je viens d'ai- » der Toinette et Marote à détendre. Je ne sais pas ce » qu'elles ont; elles ne disent mot, et les larmes leur » coulent des yeux à toutes deux... Elles ne pleurent » pas de compagnie; car l'une ne sait pas que » l'autre pleure. Quand elles s'apercevaient que je » les regardais, Toinette faisait semblant de rire; et » Marote, elle, m'a dit deux ou trois fois : — Mon » Dieu! qu'il y a de fumée ici! Allez donc voir sur le » toit, Monsieur Bardet, d'où elle vient? Et elle se » *pannait* » (essuyait) « les yeux... Ha! je donne- » rais la moitié de ma vie vour éviter un chagrin à » Toinette. »

Je fus touché de la douleur que je causais à ces pauvres enfants! Sur les onze heures et demie, je montai. Je les trouvai à plier le linge, Marote à ma

fenêtre, Toinette à celle de la cour des Cordeliers. — « Vous avez les yeux rouges! » dis-je à la première; « ho! ne vous affligez pas, ma jolie Marote! » vous êtes encore ce que vous étiez, en arrivant » ici ce matin; je vous en réponds; je n'ai pas » réussi. — Ha! si j'en étais sûre! — Je vous en » réponds sur mon honneur! » La jeune fille crut à ce serment... [O naïve innocence, que tu m'as donné de remords!]... Ceci n'était point prémédité; la vue de Gaudet d'Arras avec Goton m'avait jeté dans une fureur érotique si violente, que j'aurais employé la violence avec toute autre personne qui se fût trouvée sous ma main... Marote avait fini son ouvrage : elle descendit consolée. J'allai ensuite auprès de Toinette.

— « Je ne sais, » me dit-elle, « ce qu'a Marote? Il » faut qu'elle ait vu quelque chose en rentrant! » Elle me boude; elle me méprise!... Ha! Mon- » sieur Nicolas!... Mais point de reproches... Je ne » tremble que du tort que cela peut vous faire... » Cependant quelque chose qui arrive, je serai pour » vous, et je vous disculperai, soyez-en sûr : car » vous ne connaissez pas encore tout ce que votre » écolière est pour vous; elle peut dire que votre » bonheur est le sien, et qu'elle s'y dévoue de toutes » manières... Mais je crois entendre Bardet, qui » vient me chercher. Je finirai ceci tantôt; éloignez- » vous. — Ne craignez rien de Marote, » lui dis-je; « je connais le sujet de sa rêverie... A tantôt, je » vous parlerai. » D'après le mot que Bardet avait

dit de Toinette, en me quittant, je voulus voir quelle serait sa conduite avec elle. Il la trouva prête à descendre. Il lui prit la main, qu'elle retira. — « Vous » avez du chagrin? » lui dit-il. — « Non, non, » répondit-elle en souriant. — « Je vous ai vue » pleurer! — Bon! vous l'avez rêvé! — Ha! ma » Toinette! soyez ma femme un jour... Je suis or- » phelin; je serai mon maître; et je vous aime!... » — Vous êtes trop jeune. — Je suis petit, mais j'ai » dix-sept ans... Vous ne pouvez pas avoir Nicolas: » vous savez ça? » Ils descendaient. Pour toute réponse, Toinette lui toucha légèrement la joue de la main, qu'il baisa. Elle la retira encore; et ils arrivèrent.

Dans l'après-dînée, je rejoignis Toinette au grenier. « Achevez de me rassurer, » me dit-elle, « au » sujet de Marote? — Elle ne sait rien, j'en suis » sûr... Ne vous compromettez pas, en lui faisant » des questions. J'ai tout découvert. Elle croit son » honneur entamé, d'avoir regardé... la scène du » jardin... et elle est honteuse de vous avoir appelée; » elle m'en a dit un mot, avant de descendre, et j'ai » eté obligé de la rassurer. » Toinette me crut, comme avait fait Marote, pour une chose beaucoup moins vraisemblable. J'embrassai cette jolie fille, et je me sentais plus disposé que le matin à lui ravir des faveurs dont je ne pouvais me rassasier. Elle s'en aperçut : — « Je vous résiste, » me dit-elle; « mais ne croyez pas que j'en aie la force contre » vous! non, je suis si faible, que je ne vous résis-

» terais jamais, sans mille craintes qui m'agitent :
» Madame Parangon peut monter, pour voir le
» linge; Bardet, qui me guette sans cesse, peut
» survenir; on peut avoir besoin de vous, et vous
» envoyer chercher ici... Je ne sais si je fais à Dieu
» une mortelle offense : il voit mon cœur, et je
» proteste qu'il n'y a rien de vicieux... cependant
» la crainte de l'offenser m'épouvante autant que le
» tort que je ferais à votre réputation, si nous étions
» surpris... Mon cher maître! je vous aime trop, je
» le sens... et je le sens tous les jours davantage,
» mais... si je n'offensais pas Dieu!... je m'applau-
» dirais de le sentir... » Je voulus lui ôter ses remords, par ma philosophie : — « Laissez-moi mes
» peines et mes plaisirs, » me dit-elle; « je dirai,
» comme je l'ai entendu dire une fois à Madame :
« *J'ai l'âme trop sensible, paur ne pas avoir besoin*
» *d'un Dieu, dans ma situation*... J'ai un beau modèle!
» mais je l'imite bien faiblement!... Cependant je
» l'imite en quelque chose. » [Ho! cette fille! c'était une seconde Colette, je crois... mais autrement élevée]... Je lui dis, la larme à l'œil : —
« Qu'ai-je fait au Ciel, pour être à la fois aussi heu-
» reux, et aussi malheureux que je le suis! Pour-
» quoi! ha! pourquoi ne suis-je pas un être isolé,
» comme Jean Lelong? Je trouverais le bonheur
» avec ma Toinette! elle m'accepterait sans peine,
» sans scrupule... Simple et vertueuse fille! ne
» m'appelez plus votre maître! en un instant, vous
» venez de m'en apprendre plus que je ne vous en

» ai jamais montré! Que vous êtes digne de votre » maîtresse! Je vous proteste ici de mon respect, » Mademoiselle Toinette; tel est le sentiment que » je vous dois, que je vous jure... et que jamais » vous ne me verrez abjurer. — Non! » répondit-elle, « vous ne l'abjurerez pas; vous ne seriez plus » vous-même. Je vous connais, toute simple fille » que je suis, aussi bien que vous vous connaissez » vous-même : vous êtes vif, et votre feu vous » emporte; mais vous n'êtes ni insolent, ni brutal, » ni ingrat. Dans le malheur que j'ai eu de perdre » la qualité de fille, je ne pouvais mieux tomber; » je le dis comme je le pense; je ne pouvais mieux » tomber, quand je ne vous aimerais pas. — O ma » fille! » lui dis-je, « que mon cœur se flétrisse » d'amertume, au moment où je t'oublierai!... Je » ne serai pas ton mari; aussi bien que moi tu en » sais la raison; mais ton ami et ton frère, jusqu'au » dernier souffle de ma vie! — Allez donc, » me dit-elle, en me donnant un baiser; « car vous » venez de me rendre heureuse, par ces deux pa» roles. » Je l'embrassai tendrement, à plusieurs reprises, mais en frère : elle venait de calmer les passions tumultueuses, excitées le matin jusqu'à la fureur par la vue de Gaudet d'Arras et de Goton... Mais il faut l'avouer, j'avais encore un autre puissant motif de retenue : je voyais que Bardet etait éperdument amoureux de Toinette, et je commençais à me regarder comme le plus criminel des hommes, d'exposer mon amie à manquer un établis-

sement honorable, ou d'avilir mon ami, en jouissant sciemment de sa future. Ce fut la dernière fois que je possédai Toinette. Je la quittai, pour retourner au travail...

Telles étaient la crise où je me trouvais alors et la situation de mes alentours, qui tous ont été plus heureux que moi, parce qu'ils avaient des espérances moins hautes. Quant à Toinette, je ne me suis point parjuré à son égard; je l'aime plus aujourd'hui, 28 Auguste 1794, que je ne l'aimais alors! Je la chéris, je la bénis, je la pleure, et non seulement elle, mais toutes celles que j'ai nommées comme amies, dans cette *Anatomie de moi-même,* aussi exacte que sévère...

Le soir, je fus un des témoins de Gaudet d'Arras, non pour le contrat, ni pour le mariage, mais seulement pour la declaration de ce dernier. Dans un moment d'entretien particulier, sans lui dire que je l'avais reconnu, je le lui fis entendre. — « C'était » moi, » me dit-il, « sous la robe de Sainte Hermine, » que j'ai voulu reprendre avec Goton, pour ranimer ma lubricité. Il me semble que je suis plus » vigoureux, ou plus libertin, sous le froc. » Ce qu'il me disait là me déplut : il ne m'avait jamais parlé avec aussi peu de décence. Cependant ce fut ce qui m'encouragea à lui reprocher mon attentat sur Marote, comme son ouvrage. Il me sauta au cou : — « Tant mieux! mon ami, » me dit-il; « si » elle devient grosse, j'en suis de moitié, et je me » charge de cet enfant... Quant à mon aventure de

» ce matin, que veux-tu? Ne sais-tu pas comme
» nous sommes tous subjugués par l'objet présent?
» Mlle Hollier m'avait envoyé sa chambrière, pour
» tâcher de rompre mon mariage (déjà fait!) par les
» plus belles propositions; j'ai trouvé plaisant de
» répondre à la soubrette, comme je l'ai fait, sans
» prononcer une seule parole : réponse que je l'ai
» priée de rendre (autant qu'il sera en elle) à sa
» jolie maîtresse... Elle le fera, si elle veut... » Telle était la façon de penser de cet homme, dont le naturel heureux s'était corrompu pendant son long séjour chez les moines. Il emmena quelques jours après sa femme dans une ville de Flandres, où il a été conseiller à un Parlement. Ainsi la fortune de Manon a été beaucoup au delà de ses espérances. Nous nous sommes écrit quelquefois, jusqu'à la plus cruelle de mes pertes... Depuis, il m'a oublié; ou c'est moi... Oui, c'est moi; car sa dernière lettre est restée sans réponse. Il ne sut où me trouver. Quand je commençais d'écrire, il ne me reconnut pas, au nom de LA BRETONNE, sous lequel je m'étais caché. Il me soupçonna, au PORNOGRAPHE; mais il me retrouva au PAYSAN PERVERTI. Il venait à Paris, à mon secours, en 1776, deux mois après que le PAYSAN eut paru; il tomba malade à Valenciennes, et mourut à un village à deux lieues en deçà... Il avait dit de moi, en lisant le PAYSAN PERVERTI : « Le
» voilà donc enfin ce que j'attendais!... Il l'est
» devenu seul, et sans secours... Ha! si ELLE
» vivait!... Je ne lui écrirai pas; mais j'irai le

» trouver... » Mon malheur ne l'a pas permis; car il était bien changé!... C'est qu'en dépit de l'amitié la plus vraie, je devais toujours être malheureux... Je paye, en ce moment, un tribut de larmes à mon cher Gaudet d'Arras! Avec quel plaisir je le verrais aujourd'hui! avec quel épanchement délicieux je lui lirais cet Ouvrage, le plus important de tous ceux que j'ai publiés!... Il n'est plus!... O d'Arras! c'est en toi, et dans ta femme, qui n'a pu te survivre, que j'ai eu tout perdu! Avec vous, j'étais exempt des peines et de tous les besoins; et sans vous, je languis, à la merci de fripons et d'escrocs, que je n'oserai nommer qu'à la fin de ma dernière Époque... Mais (dira-t-on), et ses vices?... Et les miens? et les tiens, Lecteur, nous empêchent-ils de nous estimer nous-mêmes, et de tendre vers l'Être-principe, dans le sein duquel est tombé d'Arras?...

J'eus alors des soins, qui m'occupèrent assez pour me jeter hors de moi-même, me faire oublier Marianne, m'éloigner de Toinette, et m'empêcher de retomber dans les écarts funestes de ma passion pour Colette. C'est ici un long épisode très isolé.

Je n'avais jamais perdu de vue le mariage de mes deux cousins maternels avec les sœurs Servigné. Mais les frères Mairat avaient eu des affaires indispensables et préparatoires, qui les avaient empêchés de songer à un établissement, avant qu'elles fussent terminées. Madame Parangon les connaissait, et elle considérait leurs parents, quoiqu'ils fussent pauvres; car Mairat père, mari de ma tante, sœur aînée de

ma mère, n'était qu'un simple journalier pour le tirage et l'empilage des bois à brûler, destinés à former des trains pour l'approvisionnement de la capitale. Mon grand-père avait donné sa fille aînée et laide à ce garçon par d'excellentes raisons : Nicolas Ferlet, depuis l'incendie qui avait tout consumé chez lui, jusqu'à ses titres, était fort pauvre lui-même; sa fille aînée était laborieuse et accoutumée à la peine; Mairat un honnête homme et un excellent travailleur; ma tante l'aimait, parce qu'elle en était aimée dès son enfance; le bon Ferlet la lui donna, pour se faire aider de son gendre dans la culture du peu de bien qui lui restait... A la vérité, mes deux cousins, par leur mérite personnel, s'étaient élevés à l'emploi de facteurs; ce qui les avait tirés de la classe des tricoteurs, qu'ils commandaient : leurs voyages étaient payés comme pour un *trayeur*, à chacun des dix trains descendant à Paris, qui étaient sous leur inspection, et ils faisaient bien leurs affaires. Ils savaient en outre parfaitement travailler à la vigne, et on les estimait beaucoup à Vermenton, en qualité de vignerons. Je parlai de mon projet à ma protectrice. Elle le goûta, et parut charmée que j'eusse songé à procurer des partis avantageux à des parents aussi proches, aux dépens de mes amourettes; elle me promit de faire en leur faveur, auprès du père Servigné, toutes les démarches auxquelles seraient tenus les parents s'ils étaient sur les lieux, et de traiter ainsi honorablement de toutes manières ce digne homme. Nous prîmes un

jour, dont je prévins Catherine, et Madame Parangon, conduite par moi, alla demander à M. Servigné la permission de lui présenter M. Mairat. J'écrivis aussitôt à mes cousins, qui arrivèrent à la ville la veille du jour où ils devaient être présentés. C'était la seconde de deux fêtes, et il était environ midi de la première quand ils parurent. C'étaient deux grands et jolis garçons, comme on sait, dont l'aîné, brun comme son père, avait près de six pieds; le cadet, moins grand, était blond comme sa tante, ma mère, et de la plus agréable figure. Je les fit décrasser et friser; ensuite je les conduisis dans un endroit où Catherine, qui seule avait le mot, devait amener sa sœur. Nous avions l'air de nous promener sur le rempart des Bénédictins, lorsque nous rencontrâmes les deux sœurs. Catherine dit à Edmée : — Mais, je crois que voilà Monsieur Nico-
» las, avec deux jeunes gens de son pays, peut-être
» ses frères ou ses cousins. » Elle me sourit, et j'allai vivement à sa rencontre. — « Voilà Monsieur
» Jean, » me dit-elle en me montrant le brun. — « Justement ! c'est le plus grand. — Cela doit être, » reprit-elle, « puisqu'il est l'aîné. » Ce n'était pas cela qu'elle voulait dire; elle connaissait les deux frères; mais je l'entendis à demi-mot, et je vis par là qu'elle voulait obliger Edmée à porter son attention sur Bertrand. En effet, ce blondin ne pouvait manquer d'être plus du goût d'Edmée, non seulement parce qu'il était délicat et joli, mais parce qu'il avait l'air plus *monsieur*. Je présentai mes cou-

sins. Bertrand ouvrait de grands yeux, en regardant Edmée, qu'il avait déjà vue; mais qui, en ce moment, lui paraissait plus jolie encore, attendu qu'à une grande fête, comme la Pentecôte, elle était parée avec beaucoup plus de soin. Je proposai aux deux sœurs un petit rafraîchissement. — « Nous » sommes à notre porte, » me répondit-elle; « en- » trons chez nous. » J'acceptai; car tout cela était concerté entre elle et moi, pour amener tout doucement Edmée à ce que nous voulions. Ce fut dans la maison que la connaissance s'acheva. Les deux amoureux parlèrent. Jean était agréé; Catherine était presque vieille fille (elle avait alors vingt-sept ans), et il lui tardait un peu d'être mariée. Pour sa sœur, le titre de beau-frère de Catherine était suffisant pour mériter des égards, et devait immanquablement décider le père Servigné. Après une demi-heure d'entretien, où je mêlai quelques mots propres à donner à penser à Edmée, nous sortîmes, Jean, Bertrand et moi. Catherine m'avait dit l'heure où son père serait de retour; j'allai chercher Madame Parangon, tandis que mes cousins furent se reposer chez M. Chambonnet.

Vers les six heures du soir, je sortis avec Madame Parangon, qui me dit : — « Je suis curieuse de voir » cette petite Edmée. La femme de Châtelain » m'en a parlé, comme d'une très jolie fille, dont » vous avez été un peu amoureux ? — Vous allez » la voir, Madame; c'est effectivement une très » jolie fille; mais quant à l'amour, je n'en ai que

» pour une seule personne, et ce n'est pas Edmée. » — Pour une personne! — Oui, Madame, pourrais-je donc en aimer deux? — C'est ce que je ne » sais... Mais sûrement vous aimez bien ma Fanchette? — Je l'adore, Madame. — Je suis contente, et je ne vous en demande pas davantage... » Mes cousins, à qui j'avais donné l'heure, se trouvèrent sur notre route et nous accompagnèrent; mais ils n'entrèrent pas avec nous.

Le père Servigné, quand nous parûmes, prenait le frais en veste blanche et en bonnet de coton, à l'entrée de son jardin. Il était prévenu. Mais comme il ne connaissait pas Madame Parangon, il fut surpris de voir une si belle dame l'honorer de sa visite. Je l'annonçai au vieillard, par un seul mot : *Madame*. Il se leva, et présenta lui-même un siége. Elle parla : — « Je viens, Monsieur Servigné, vous » proposer deux honnêtes garçons, proches parents » de notre *ami*, pour être les époux de ces deux » aimables filles. — Madame, » répondit le vieillard, « ce m'est bien de l'honneur qu'une dame comme » vous veuille descendre jusqu'à moi, pour me présenter un gendre; il est agréé, d'une aussi bonne » main, Madame; et s'il est là, qu'il vienne... » J'allai chercher les deux frères, tandis que le vieillard continuait : « Je sens, Madame, comme je le » dois, la manière honorable dont Monsieur Nicolas en agit envers moi et mes filles; mêmement » qu'il avait offert à Catherine de faire venir aussi » Monsieur son père, à cette fin de se joindre à

» vous, Madame. » J'arrivai en ce moment suivi de Jean Mairat et de Bertrand, que Madame Parangon présenta, en disant : — « Voilà deux beaux » et grands garçons, qui sont les deux frères. — » Oui, Madame, et je les trouve tels. — Où sont » donc... Mesdemoiselles vos filles ? » reprit Madame Parangon. — « Elles sont honteuses de pa» raître devant vous, » ajouta le vieillard. — « Allez » les chercher, » me dit la belle dame, « je veux » absolument les embrasser. » J'allai prendre Edmée par la main, et je priai Catherine de me précéder; ce qu'elle fit. Madame Parangon, en la voyant, vint à elle, et l'embrassa ; ensuite elle la regarda — « Vous êtes une aimable fille, » lui dit-elle ; « com» ment vous nommez-vous ? — Catherine, à vous » servir, Madame. — Je viens de vous demander » pour Jean Mairat, mon compatriote, et parent de » Monsieur Nicolas, qui doit être mon beau-frère... » Mais, où est donc Mlle Edmée ?... » Je m'avançai pour lors, en la tenant par la main. Madame Parangon fit un geste de surprise. Je remis Edmée presque dans ses bras, et elle l'embrassa plusieurs fois.

Cependant Catherine, restée libre, s'approcha de son père, qui, lui, paraissait regarder Bertrand avec plaisir : — « Mon père, » dit-elle, « si ça s'fait, » est-ce que ne v'là pas un frère pour ma p'tite » sœur ? Car vous avez bien entendu que Monsieur » Nicolas sera beau-frère de Madame Parangon ? — » T'as raison ! Catôs ! » répondit le bon vigneron ; « je pensais à quelque chose comme ça ; mais ç'que

» tu dis là dit tout... Savez-vous donc aussi les sen-
» ments de c'petit garçon-là, Monsieur Nicolas? »
(Bertrand était auprès d'Edmée et de Madame Parangon) — « Si je les sais, Monsieur Servigné! Il
» est venu tout exprès pour voir si vous l'agréeriez
» pour votre cadette? — Pourquoi donc pas, s'il est
» joli garçon comme il paraît? il est du même sang
» que son frère. — Ho oui! mon père, » dit Catherine, « et v'là Monsieur Nicolas qui est pour vous
» l'dire, quoique son cousin-germain, il est d'craire,
» car i'n'irait pas mentir, pour tromper Edmée, il
» l'aime trop pour ça. — Allons, allons, nous ver-
» rons ça, l'jour d'la venue du père de Monsieur
» Nicolas; car i'faut que je l'voye... » Madame Parangon flatta bien le vieillard, en lui faisant mille compliments de ses filles, surtout de son Edmée; il était ivre de joie de l'entendre louer d'une manière éclairée, dans tout ce qu'elle avait d'aimable, par une femme qui lui paraissait aussi capable d'en bien juger. Elle ajouta d'un air grave : — « Mademoiselle
» Catherine et Mademoiselle Edmée ont pour père
» un digne homme; il ne leur manque que d'avoir
» pour oncle celui auquel tout son canton a donné
» le surnom de l'*Honnête homme...* » Voilà quelle fut l'entrée de mes deux cousins, que le vieillard retint à souper. Pour moi, je remenai Madame Parangon.

— « Je ne me serais jamais attendue à trouver
» autant de mérite et de beauté dans une vigneronne
» de ce pays-ci! » me dit-elle. « Mais c'est que cette

» fille-là est très bien élevée! — Oui, Madame;
» elle avait pour marraine une demoiselle *Pagany*,
» qui s'était retirée pensionnaire à la *Providence*;
» elle avait pris Edmée avec elle, et elle lui a laissé
» une assez jolie dot que l'aimable fille veut abso-
» lument partager avec sa sœur. Aussi Catherine,
» qui est reconnaissante, l'aime-t-elle autant que si
» Edmée était sa fille, et la jeune personne honore
» Catherine comme si elle était non sa sœur, mais
» sa mère. — Je suis contente de l'attention que
» vous donnez à votre famille! Ce mariage me fait
» un double plaisir; il me prouve votre bon cœur,
» et une préférence flatteuse pour Fanchette; car
» Edmée vaut peut-être encore mieux pour vous
» que Manon Prudhot, Madelon Baron, Colombe,
» Marianne Tangis, en un mot que toutes celles
» pour qui vous avez montré du goût. — Excepté
» une, Madame. — Soit! » répondit-elle, en feignant de ne pas m'entendre; mais elle m'entendit au moins l'instant d'après, car je m'aperçus qu'elle était fort rouge. Nous en restâmes là, M. Parangon étant déjà rentré pour souper, lorsque nous arrivâmes à la maison.

Il avait paru surpris, quand Toinette, d'après les ordres de sa maîtresse, lui avait dit que Madame était sortie avec moi et deux jeunes campagnards mes cousins. — « Cela se peut-il savoir? » demanda-t-il à Colette. — « Oui, et d'un bout à l'autre, » lui répondit-elle; « nous venons de demander en ma-
» riage deux jeunes filles, pour deux cousins de Mon-

» sieur Nicolas. Justement je connais ces deux gar-
» çons; ils sont d'Accolay, à une demi lieue de mon
» pays, j'estime leurs honnêtes père et mère, et j'ai
» parlé pour eux avec assurance. — Sont-elles jo-
» lies? » me dit M. Parangon. Colette me prévint, en répondant : — « Comme des vigneronnes, un
» peu hâlées; mais elles sont bien faites; l'une de
» vingt-sept ans; l'autre... » M. Parangon bâilla et l'interrompit, en disant : — « Cela fera des mariages
» raisonnables... C'est ce qu'il faut à la campagne...
» Nous allons souper. » Il sonna Toinette; Jean Lelong servit, et l'on parla d'autre chose.

Après le souper, Madame Gaudet d'Arras, qui ne passait pas encore pour telle aux yeux du public, et qui devait bientôt quitter la ville avec son mari, vint chercher Madame Parangon, qui me dit : — « Je
» serais en vérité retournée avec vous voir cette
» jolie Edmée; faites-lui des compliments de ma
» part, ainsi qu'à son père et à sa sœur... » C'était pour me laisser libre, ce qu'elle en disait, en même temps qu'elle parlait vrai. Je saluai les deux dames; et comme je partais, Madame Gaudet d'Arras me dit : — « Je suis bien fâchée, Monsieur Nicolas, de
» ce que vous ne passez pas la soirée avec nous.
» M. d'Arras est dix fois plus enjoué, lorsque vous
» y êtes; il vous aime tendrement, et ne tarit pas
» sur votre éloge... Vous avez donc été son confi-
» dent pour bien des aventures? » ajouta-t-elle en riant. — « Belle dame, » répondis-je sur le même ton, « pour aucune que pour la bonne, l'honorable,

» l'heureuse; car votre bonheur me comble, autant » que vous-même. — Ha! je vous verrai heureux » aussi un jour, et je vous rendrai vos félicitations, » comme au mari de l'aimable sœur. — Sans désirer » de mal à personne » lui dis-je, comme emporté malgré moi, « puissent-elles être au sujet de... » Celle... que tout adore... ici! » Je m'enfuis, en achevant, étonné moi-même de la hardiesse de ce propos.

J'allai en courant chez le père Servigné. On m'attendait pour se mettre à table. J'en fus surpris, car on ne m'avait pas invité : mais il paraît qu'en retenant mes cousins, on pensait que je ne ferais que remener Madame Parangon, et revenir. Je n'eus pas de peine à donner une excuse valable; mais je ne pouvais manger, ayant soupé; encore moins boire. Je parlai de mon père au vieillard; je lui racontai tout ce que je savais de son enfance, de sa vie, de ses deux mariages. Je parlai de mon grand-père, de sa sévérité, du respect et de l'amour filial que mon père conservait encore pour lui. Cette peinture, que j'ai depuis retracée dans la VIE DE MON PÈRE, attendrit le bonhomme Servigné : — « Monsieur Nicolas, » me dit-il, « faites que je » voie bientôt ce digne fils du plus digne des pères; » car Pierre était comme il faut qu'on soit pour » bien élever; et vous voyez que le digne Edme, » votre excellent père, est respectueusement et » filialement reconnaissant de la rigueur patriarcale » de votre aïeul. » Je parlai ensuite de la prière

commune, qui se faisait à la maison, après la lecture du chapitre de la Bible, et avant la séparation des enfants et des domestiques. — « Ho! pour celui-là, » nous le ferons, mes enfants, » s'écria le vieillard, « et je m'étonne de ne pas y avoir encore pensé! » Mais c'est que je crayais que les prières en valaient » mieux séparées, comme étant plus libres, et ayant » plus d'élan? — Votre observation est excellente! » lui dis-je; « aussi la prière que fait mon père, avec » toute la famille, est-elle fort courte! elle ne con- » siste que dans le *Credo*, l'*Ave*, le *Confiteor*. Chacun » faisait ensuite sa petite prière, en se couchant. » Chez Nicolas Ferlet, mon aïeul maternel, qui » l'est aussi de mes deux cousins, mon père, qui » examinait tout ce qu'il y a de bon, nous a dit » qu'il n'y avait en commun, qu'un seul mot, en se » mettant à genoux, après le souper : *Remercions* » *Dieu!* Ensuite chacun parlait selon son cœur à » l'Éternel. Mon père louait cet usage, dans le digne » Nicolas, et disait que c'était en lui un effet de sa » modestie, et de sa défiance de ses lumières. — » Ho! la digne famille, des deux côtés! Ho! le » digne homme, que votre père!... Ne le pourrais- » je voir dimanche prochain, avec mes deux amis » que voilà? Car je prends ces huit jours ici, pour » me consulter avec mes deux filles, entre nous » trois, sur ce qui sera de mieux à faire. » Je promis au vieillard Servigné, d'écrire à mon père, par mes cousins, qui remettraient la lettre à Vermenton chez M. Collet, où les femmes du marché la prendraient

le mardi matin. — « Je la veux porter moi-même
» jusqu'à Sacy! » s'écria Jean Mairat; « est-ce que
» nous ne devons pas aller voir mon oncle et ma
» tante, pour leur parler de notre heureux établisse-
» ment futur, et les remercier d'avoir fait de chacun
» de leurs enfants autant de frères et sœurs pour
» nous?... Il est vrai que je leur en ai déjà touché
» quelque chose; mais, comme il n'y avait rien
» d'assuré, qu'est-ce que je pouvais dire après avoir
» mentionné le mérite des demoiselles? Et aurais-je
» deviné un aussi excellent père, que... cet honnête
» homme?... Au lieu qu'à présent que M. Servigné,
» Mademoiselle Catherine, et Mademoiselle Edmée
» nous ont reçus, je parlerai un peu plus assuré-
» ment à mon oncle : Monsieur Servigné est tout
» comme vous, et vous, tout comme Monsieur
» Servigné. » Mes cousins n'avaient encore fait que
répondre, quand on leur avait parlé : le père Servigné fut très content de ce petit discours, et il en
sourit avec une rougeur de plaisir : — « Allons,
» mon ami, » dit-il à Mairat, « tu viens de prouver
» que tu es de la famille... » Nous prîmes ensuite
congé du père et des deux filles, qui nous invitèrent
à déjeuner avant le départ.

Personne n'était encore rentré à la maison : je pris un livre à la petite tablette, au lieu d'aller causer avec mon écolière, qui me parut occupée. J'avais pris par hasard une brochure nouvelle, que je n'avais pas encore vue; c'étaient les LETTRES DE FANNY BUTLER. J'en lus quelques lettres, jusqu'à un

feuillet, où je trouvai une marque écrite de la main de Madame Parangon :

« *Je lis ce livre avec plaisir : il me montre comment un cœur s'est laissé prendre, malgré la raison, et sans qu'on y pensât... Mais que dis-je ? malgré la raison ! je ne crois pas que jamais on aimât, si la raison n'était la base du goût qu'on éprouve ; et cette raison, c'est l'espoir du bonheur. Lorsqu'on dit à un amant :* ÉTEIGNEZ VOTRE PASSION ; ÉCOUTEZ LA VOIX DE LA RAISON ! *c'est comme si on lui disait :* SENTEZ AUTREMENT QUE VOUS NE FAITES ; VOYEZ AUTREMENT QUE VOUS NE VOYEZ ; AYEZ UNE AUTRE IMAGINATION, QUI VOUS PEIGNE AUTREMENT LES OBJETS ; ETC... *Ha ! la raison est d'accord avec l'amour, et ce ne sont que les circonstances qui le contrarient ! Quoi ! cette femme que je connais ne serait pas heureuse, si elle était libre de suivre ce qu'elle sent pour un jeune homme qui lui devrait tout, qu'elle formerait, qu'elle ne quitterait pas des yeux, qu'elle voit s'égarer souvent, et qu'elle n'ose retenir !... Oui, oui, elle serait heureuse, sans les circonstances ; ce sont elles seules, et non pas la raison, qui condamnent son amour : car...* »

Cet écrit m'absorba dans une rêverie profonde !... où je restai enseveli, jusqu'au moment où j'entendis rentrer quelqu'un. Je remis avec précipitation le livre dans son rayon, et je parus tranquille. C'était Madame Parangon ramenée par Manon et par Gaudet d'Arras, qui me firent leurs adieux. Nous nous attendrîmes, Gaudet d'Arras et moi, comme si nous eus-

sions prévu, contre toute apparence, que nous ne devions jamais nous revoir!...

M. Parangon rentra. Colette me parla devant lui de mes cousins; je lui rendis compte de la visite que je leur avais faite, après le souper, et je la quittai, sans pouvoir lui parler de la Note que j'avais rencontrée.

Je rêvai à l'écrit une partie de la nuit... Je fus surpris et enchanté de trouver à Colette les mêmes idées que j'avais eues souvent; car je m'étais quelquefois occupé de son veuvage, à l'occasion d'un accident qui était arrivé à M. Parangon, que le charbon, mis dans le petit poêle de faïence de son cabinet, avait manqué d'étouffer. Je résolus le lendemain de prendre l'écrit, et d'y ajouter de ma main quelques lignes, depuis le *car...* s'il n'était pas rempli. J'attendis le soir avec impatience. Je sortis, dès que j'eus soupé, ce qui fut bientôt fait, et je guettai le moment où la salle serait vide. Je rentrai pour lors, et je cherchais le livre, des yeux, dans les tablettes, lorsque j'aperçus M. Parangon, assis à l'écart, qui le lisait. Je tremblai de tout mon corps!... « Que n'ai-je pris le papier » hier! » pensai-je. « Mais je n'ai jamais de bonnes » idées qu'après coup!... Quelle imprudence à celle » qui l'a écrit, de laisser là son livre!... Voilà une » faute dont je ne l'aurais pas crue capable!... Il » ne lirait pas ce livre, lui qui a tous les soirs sa » partie, si le papier trouvé ne lui en avait donné la » curiosité... » Tandis que je faisais ces réflexions,

Madame Parangon descendit de sa chambre avec Toinette; elle vit lire M. Parangon, et n'en parut pas troublée. Ce qui me rassura. Comme je vis qu'ils parlaient ensemble, je rentrai avec Toinette. Elle avait l'air si triste, que j'en fus frappé!... Je lui en demandai la cause? — « C'est, » me dit-elle, « qu'il » vient d'y avoir une petite altercation entre » Madame et Monsieur... » Je pâlis... Je dis à Toinette que j'étais fatigué, ayant reconduit mes cousins le matin, après avoir déjeuné chez le père Servigné. Et pour lui dérober le trouble où j'étais, je lui racontai ce qui s'était passé à ce déjeuner, où le bonhomme avait déclaré qu'un seul mot de mon père, quoique l'oncle des prétendus, lui tiendrait lieu de toute information, et déciderait le mariage, non seulement d'une, mais de ses deux filles... J'ajoutai que j'avais écrit là une lettre à mon père et que l'un de mes cousins devait avoir remis ma lettre, tandis que l'autre portait les heureuses nouvelles à ses père et mère. « Ainsi, » ajoutai-je, « dimanche » prochain j'attends mon père avec mes deux cou» sins... »

En ce moment, on parla dans la salle; et comme nous restâmes fort attentifs, nous entendîmes M. Parangon élever un peu la voix. Je prêtai l'oreille, très ému, et je vis Toinette pâlir. Je lui tendis machinalement la main. Elle la prit et la serra. Nous étions comme deux enfants qui voient leur mère dans un danger qu'ils ne peuvent empêcher... Nous demeurions immobiles, écoutant sans respirer : « Je ne me

» plains de rien, » répondait Madame Parangon, avec beaucoup de modération; « mais je croyais cette » grande fille en sûreté chez vous, parce que vous » me l'aviez promis, et que vous le lui aviez promis » à elle-même; ce qui m'avait fait lui répondre de » vous... Vous lui faites » *(baissant le ton)* « vio- » lence... Cela est fort mal!... Supposons qu'elle » devienne enceinte, que ferez-vous? — Madame, » je conviens que j'ai tort; mais si ce que vous dites » arrivait, j'en aurais une joie qui surpasserait tous » les plaisirs qu'on m'a faits en ce genre. — Je vous » offrirais pour celui-là, Monsieur, bien volontiers, » ce qui m'a tant coûté pour les quatre autres; ce » sera moi-même qui l'élèverai. — Vous-même » l'élèveriez!... Ha! Madame! ce trait surpasse tous » les autres! Vous valiez déjà mieux que moi; vous » m'êtes trop supérieure à présent... Et moi, je » vous jure de substituer cet enfant, si c'est un gar- » çon, aux droits de l'aîné; j'ai dans l'idée que ce- » lui dont la mère était un Vice personnifié, ne » pourra jamais être un bon sujet... » En achevant ces mots, il se leva et présenta la main à sa femme, pour aller faire leur partie chez M. Bourgoin, père de Manon, dont on se faisait un devoir de ne pas laisser les parents à eux-mêmes, aux premiers moments d'une séparation douloureuse.

En me retournant du côté de Toinette, dont je tenais toujours la main, je la vis en larmes. — « Ma » chère amie! » lui dis-je, « je crois qu'il était » question de vous? — Hélas, oui! » me répondit-

» elle... C'est le plus vilain tour qu'on puisse jouer
» à une pauvre fille. C'était vendredi... — En effet,
» je vous ai trouvée ce jour-là toute changée! —
» J'étais dans le cabinet de Monsieur, à faire sécher
» sur son poêle ces feuilles imprimées, qui pressaient
» tant. Il m'est arrivé le même accident qu'à lui; le
» charbon m'a prise à la gorge, et je suis presque
» tombée : je n'en pouvais plus... J'ai gagné le lit
» de Madame, sur lequel je me suis appuyée... Il
» est entré... Je perdais connaissance..... » J'ai facilement compris le reste. J'étais pour le moins aussi coupable : je l'excusai sur la beauté de Toinette, sur de longs désirs, et je l'engageai à lui pardonner. — « Jamais! » me dit-elle; « il m'a ôté la satisfaction
» de n'avoir été qu'à un seul homme; jamais! »

Quand j'eus quitté Toinette, je réfléchis à cette aventure; et, s'il faut avouer ici ma turpitude, je fus bien aise qu'un second mît de l'incertitude... en cas de grossesse... Idée méprisable, puisqu'elle est dénaturée!... Mais ce crime de mon cœur fut inutile : jamais, du moins à ma connaissance, Toinette, fille ou femme, n'a été mère...

Une autre le fut. C'était le vingtième de mes enfants naturels, dont je vais rappeler la liste(1) : 1. ZÉPHIRE, de Nannette-Rameau *(a)*; 2. JULIETTE, de Julie Barbier; 3. ESTHÉRETTE, d'Esther la Noire; 4 ÉLÉO-

(1) Voy. le *Drame de la Vie* p. 689 et suiv.

(a) C'est-à-dire Nannette, servante de Mme Rameau. Voir tome 1er, page 104. *(N. de l'Éd.)*

NORE, de Marguerite Pâris; 5. MARIE-JEANNE, de Marie-Jeanne Lévêque; 6. MARGUERITE, de Marguerite Miné; 7. REINE (dont j'ignorai longtemps l'existence), de Manon Prudhot; 8. AGATHE, d'Aimée Châtelain; 9. THÉRÈSE, de Madelon Baron; 10. SOPHIE, d'Émilie Laloge; 11. PAULINE, de la petite Marianne; 12. EDMÉE COLETTE, de Madame Parangon; 13. AMARANTHE, du Fantôme du 14 Auguste 1753; 14. Le GARÇON, de Flipote; 15. TONTON, de Tonton Lenclos; 16. LOUISE ÉLISABETH, de Colombe; 17. EDMÉE, d'Edmée Servigné *(a)*; 18. MARIANNETTE était dans le sein de sa mère, Marianne Tangis; 19. Ainsi que ROSALIE, de Rose Lambelin; enfin, nous en sommes à celle que je place la vingtième, dans ce petit recensement : MAROTE seconde, de Marote-Baron. Ce fut le lendemain que je l'appris par Toinette. « Comment faire ? » me dit-elle. « La pauvre fille ne s'en doute pas encore; mais » elle m'a tout conté, du jour du grenier, et elle » m'a consultée sur sa situation. Je la crois prise; » car elle a de petits maux de cœur... » Je fus très étourdi de ce coup non attendu, quoiqu'il dût l'être. Je répétai le mot de Toinette : « *Comment faire ?...* » Je n'avais plus là Gaudet d'Arras... Tout à coup je prends mon parti. J'entre dans la salle; j'y trouve Madame Parangon seule; je la prie de m'accorder un moment d'entretien très particulier. Elle y consent, comme si elle avait été prévenue, et monte à

(a) Voir ci-après, p. 97. *(N. de l'Éd.)*

son appartement. Je me mis à ses genoux dès l'entrée; et, sans lever les yeux, je lui racontai la scène du grenier, en adoucissant les circonstances, et taisant les noms des personnages. Je lui avouai l'impression que cette vue avait faite sur moi; comment Toinette et Marote en avaient été témoins, et comment, hors de moi, je m'étais jeté sur cette dernière; enfin, comment elle était grosse, à ce que Toinette conjecturait. — « De quel être ai-je entre» pris le bonheur!... » Voilà quel fut le premier mot de Madame Parangon... « Il n'importe; vous ne m'y » ferez pas renoncer... » Je lui dis un mot de Gaudet d'Arras, que j'avais instruit. Elle fit un geste d'improbation. — « Je me charge de tout, » repritelle; « ne paraissez pas; il suffit de Toinette et de » moi... » Ce ne fut qu'après m'avoir répondu de l'événement qu'elle me fit des remontrances... Je les écoutais sans ennui; car les remontrances ennuient toujours; je les écoutais avec plaisir; je les trouvais trop douces et trop courtes... Je lui baisai les mains avant que de me relever. Elle me dit alors : — « Ha! *mon ami!* que vous devez aimer votre » *bonne sœur,* qui voit vos fautes avec tant d'indul» gence, et vos faiblesses ce qu'elles sont; qui n'en » fait pas des monstres! L'exagération de la faute » marque toujours la haine, si ce n'est dans un père » et une mère. — Vous exténuez la mienne! — Vous » en savez bien la raison... Vous n'avez pas besoin » des remontrances, pour sentir le remords. Et telle » est, en outre, ma position avec vous, que je ne

» vois, dans votre conduite, rien qui ne puisse s'ex-
» cuser aux yeux d'un autre que de vous : car il est
» des... choses plus criminelles encore... Allez;
» laissez-moi... Envoyez-moi Toinette... » Je me mis à genoux en dehors; je me prosternai; jamais je n'adorai aussi profondément Madame Parangon qu'en ce moment... Je descendis... Qu'une âme froide traite cela de momeries; je sentais, moi, et je regarde non comme mes lecteurs, mais comme des morts, tous ceux qui ne sentent pas. O Morts! tâchez de vivre, et après vous jugerez les Vivants...

Toinette monta auprès de sa maîtresse. Un instant après, elle redescendit, et je l'entrevis qui amenait Marote... Madame Parangon se fit tout expliquer, sans doute, et rassura l'innocente par ses bontés. Comme on avait du temps, on voulut s'assurer de son état avant de la faire partir; la jeune fille resta encore deux mois chez les demoiselles Baron, et elle en sortit au bout de son année, comme pour aller servir à Paris... Ce fut là que Gaudet d'Arras trouva moyen de s'en emparer. Il a fait élever l'enfant qui, seule, lui est restée, quand les demoiselles Baron eurent repris avec elles Marote à Dieppe, où elles l'ont traitée comme leur sœur.

Le samedi soir, veille du dimanche de la Trinité, mon père et ma mère arrivèrent dans l'imprimerie, conduits par Madame Parangon : ils avaient prié qu'ils pussent me voir au travail. Ils m'examinèrent, en faisant signe aux *pressiers,* qui les voyaient parfaitement, de ne rien dire. Je travaillais avec cou-

rage, disant néanmoins quelques mots à Loiseau et à Bourgoin, qui causaient entre eux en *distribuant;* pour moi, je finissais quelque chose de pressé. En mettant la dernière ligne, je m'écriai : *Finis coronat opus!* Et je plaçai mes pages sur le marbre pour imposer. Je ne voyais pas mes parents, qui s'étaient cachés dans une presse en repos : mais j'aperçus Madame Parangon. « On vous attend, » me dit-elle. — « J'ai fini, Madame; j'impose, et je vais » descendre l'épreuve. » Je comprenais qu'elle me disait que M. Parangon attendait après mon ouvrage. Je me hâtai en conséquence; je serrai les formes; je les mis sur la presse où étaient mon père et ma mère, sans les voir encore, et j'y entrai pour faire l'épreuve moi-même. Je les vis alors. Je poussai un cri de joie, et je les embrassai. Je leur demandai permission de finir mon épreuve, et ils sortirent de la presse. Je ne fus qu'un instant. Ils descendirent avec moi. Je donnai l'épreuve, et je demandai à M. Parangon la permission de conduire mes parents chez le père Servigné. — « Vous ne l'auriez pas eue, » me dit-il en riant, « si votre ouvrage n'avait pas » été achevé; mais il l'est trois heures plus tôt que » je n'espérais; allez! » Je conduisis donc Edme Restif et Barbe Ferlet chez le vieillard Servigné, leur expliquant en chemin tout ce que j'avais fait. Ils prirent en passant, chez M. Chambonnet le teinturier, mon oncle et ma tante Mairat, qui étaient venus avec eux; quant aux deux garçons, leurs travaux les avaient retenus; ils ne devaient arriver que

le lendemain matin, sur les six heures, ayant dit qu'ils partiraient la nuit, après avoir dormi une heure ou deux pour se délasser. Je trouvai le vieillard sur sa porte; car je devançais d'environ dix pas... Je lui dis : « Voici mon père et ma mère, ainsi que le père » et la mère de mes cousins. — Ha! Dieu soit » loué! c'est plus de biens que je n'espérais! » Et il se leva vivement. — « Voilà mon père, » lui dis-je. — « Paix! jeune homme! vous m'ôtez la gloire » d'avoir deviné, à sa physionomie, l'honnête homme dont vous m'avez si bien parlé. » Il embrassa mon père, en lui disant : — « Je vous aime » en frère, et vous respecte, comme il convient de » respecter l'honnête et digne homme... Madame! » dit-il à ma mère, « soyez la très bien venue! et j'en» tends que vous, entrée chez moi, vous y ayez » l'autorité entière sur mes filles, et sur le tout, » comme l'avait feue *Edmée Catherine Môgeot,* ma » regrettée et chère épouse, mère de ces filles que » je vous présente. » Il embrassa ensuite Mairat père, qui avait cet air de bonhomie naturel aux cœurs honnêtes et droits; puis ma tante Mairat, la bonté personnifiée; car sa laideur même ne l'empêchait pas d'être aimable et aimée de tout le monde. — « Ma maison est petite, » dit le vieillard; « mais » elle vous contiendra tous; car quand on s'aime, » on se serre les uns contre les autres, avec plaisir; » et j'ai deux lits pour ces deux honorables couples, » l'un dans ma petite salle ici sur le jardin; l'autre » au dessus dans la chambre haute. » On voulut le

remercier. — « Ne m'ôtez pas le plaisir de vous » avoir près de moi, » dit-il; « car on ne saurait » être trop voisin des bons, ni trop éloigné des » méchants. » Pendant ce temps-là, Catherine et Edmée préparaient un petit rafraîchissement, en attendant le souper. Catherine servit du vin aux hommes; et comme les deux sœurs, ma mère et ma tante n'en buvaient pas, elle courut chez une voisine, vachère de profession, qui tirait son lait, et elle en apporta du chaud pour les deux bonnes et respectables femmes; elles en burent et m'en firent boire avec elles. Sur quoi mon père dit : — « Jusqu'à » vingt et deux ans, je préférais le lait au vin. — » Mais à présent, le vin au lait? » dit le vigneron. « Buvez de celui-ci, mon très cher allié; je suis bien » aise d'en avoir votre avis?... » Or le vieillard Servigné avait du meilleur vin de la ville, après *Migrenne* et *La Chênette,* ses vignes étant situées derrière *Saint-Gervais*. Mon père le trouva délicieux, et assura que c'était le plus grand vin qu'il eût bu. Ensuite les trois hommes s'entretinrent entre eux, sur l'Écriture sainte, sur les Patriarches, sur l'économie champêtre, tandis que les deux mères, les deux jeunes filles et moi, nous parlions de choses plus prochaines. Je racontai aux deux bonnes femmes, comment j'avais fait la connaissance d'Edmée à *Vaux;* comment je l'avais aimée, sans rien déguiser; comment ensuite j'avais désiré d'avoir un frère au village, pour elle; et comment, un dimanche, mes deux cousins m'étant venus voir, en revenant de Paris, je

leur avais montré les deux sœurs, qu'ils avaient trouvées dignes de tout leur attachement: ce qui m'avait fait en parler à Mademoiselle Catherine, la fille la plus prudente et la plus sage que j'eusse jamais connue : tâchant par la suite d'entretenir la connaissance, afin d'avoir l'honneur d'être l'allié de deux filles aussi remplies de mérite, et de procurer un avantage aussi grand à mes cousins. — « Mon » cher Nicolas! » dit ma bonne tante... « Comme » il parle bien et honnêtement, ma sœur! — Il » parle comme il doit, » répondit Barbare Ferlet; « car je vois sur la physionomie des deux sœurs, » tout ce qu'il nous dit de leur mérite. — Ho! » s'écria Catherine, « s'il faut vous le dire, Mesdames, » jamais je n'ai connu de garçon aussi bien pensant, » aussi bien parlant que Monsieur Nicolas! Si vous » saviez comme il nous a parlé, quand il a fallu » qu'il dît à ma sœur, qu'il ne pouvait être son pré- » tendu par lui-même! C'est à tirer les larmes des » yeux! » Ma mère et ma tante la prièrent de leur répéter ce discours. — « Un moment, » répondit-elle, et elle courut voir au souper, qui cuisait. Tout allant bien, elle revint. Edmée lui dit : — « J'irai, » ma sœur. — Non, non, reste; j'ai toujours été la » ménagère, et je la serai encore, après que tu seras » mariée, si ton mari et toi demeurez avec nous, » comme le veut notre père. — Ho! c'est bien ce » que je désirerais! » dit ma tante, « à cause de la » jeunesse des deux jeunes gens... » Catherine raconta ce que j'avais dit, et, je crois, mieux; parce

que son style était plus fait que le mien pour exprimer des actions et des discours bonasses.... Ma tante me sauta au cou (1) en disant : — « Ho! le bon » garçon! c'est son père et Nicolas Ferlet *rassemblés* » *ensemble,* ma sœur! » Ma mère répondit : — « Il » a eu de bons principes, et je bénis Dieu qu'il en » ait profité! Mais son sort, grâces à une bonne et » vertueuse dame, ne sera pas tel qu'il l'avait tracé » là; bien que sans elle, il l'aurait été, et le serait » encore, si elle lui faillait : ce que Dieu détourne!... » Et ces bonnes et jolies filles ici me font bien » plaisir! car elles sont sages et raisonnables; Mademoiselle Catherine est d'une activité... qui me » revient bien, ma sœur! — Ça doit être, ma sœur! » car vous êtes active comme ça aussi, vous. — » Et quant à Mademoiselle Edmée, elle est d'une » gentillesse, d'une modestie, d'une douceur telles, » que je ne saurais concevoir comment a fait mon » fils, pour... Mais vous savez, ma sœur, quel est » le bonheur qui l'attend, et qu'il ne pouvait manquer de rechercher, dès qu'il l'a cru possible, » atttendu les convenances, et que même il avait » vu la demoiselle avant Mademoiselle Edmée... Ne » trouvez-vous pas que cette jolie fille a des traits » d'une belle dame... que nous venons de voir? » Je saisis la réponse avec transport, comme si la parole eût été adressée à moi : — « Si je le trouve,

(1) Voyez la 41e Estampe du *Paysan-Paysanne pervertis* qui rend ce tableau.

» ma mère! je me le suis dit cent fois! — Tu vois » donc bien, mon enfant, que tout ce qui est beau » se ressemble. » Ce fut la conséquence que tira ma bonne mère. Etait-elle fine! était-elle bonasse? c'est ce que j'ignore, quoique je penche pour le premier. Elle demanda ensuite à Edmée, si elle m'avait aimé? Le ton dont elle lui fit cette demande, était celui de la candeur; et la jeune fille prit le même ton, pour lui répondre : — « Ho! oui, » Madame! et je vous le dis, parce que vous êtes sa » mère. C'est à cause de lui que, sans rien exami- » ner, j'ai accepté son cousin-germain. — Oui, » dit Catherine; « car il y a deux jours, pas plus tard, » que ma sœur me disait : J'aimerais mieux que ce » fût Monsieur Nicolas; car il est le premier garçon » qui ne m'ait pas fait peur; mais puisque ça ne se » peut pas, son cousin me paraît comme un autre » lui-même, et il me sent plus que tous les garçons » d'ici... » Telle fut la conversation du soir. Je fus enchanté de laisser mon père et ma mère, mon oncle et ma tante dans cette honnête maison.

J'allai avec Catherine, et Edmée, qui voulut venir, chercher leur petit bagage chez leur ami Cham-bonnet, et nous l'apportâmes où ils couchaient. Je ne sais quelle avait été la conversation des trois vieillards; mais le père Servigné dit, en me montrant à mon père et à mon oncle : « Je l'ai appelé » jeune homme; mais je ne le veux plus appeler » ainsi; car c'est un homme mûr... Mon frère? » dit-il à Mairat, « par tout ce que j'ai appris de ce

» garçon, un jour il sera ce que ni vous, ni moi, ni » même son digne pére ne fûmes; c'est là le rem- » plaçant de votre digne auteur Pierre; et fâché » suis-je qu'il n'en ait pas eu le nom au baptême. » — Et moi aussi, » répondit mon pére, si tant est » qu'il le doive honorer. » Je saluai tout le monde, et ayant embrassé le pére Servigné le dernier, il me retint dans ses bras, en me disant : — « Monsieur » Nicolas! je viens d'entendre de belles choses, de la » bouche de votre pére; et plutôt avez-vous été au » dessous, qu'au dessus de la vérité; par ainsi, à » l'avenir, je vous crairai dans tout ce que vous me » direz... Puissiez-vous, bon et honnête garçon, » être un jour l'honneur et la consolation de vos » bons pére et mére, oncle et tante, fréres et sœurs, » cousins et cousines, et de toute votre famille! Et » sur ce, sans être votre pére, je vous donne ma » bénédiction, comme si vous étiez mon fils. — » Veuille le Seigneur la ratifier! » s'écria mon pére. Ma mére, mon oncle et ma tante en dirent autant. Je partis la tête remplie d'excellentes idées, et le cœur échauffé de l'amour du bien; car cette honnête compagnie venait de me rendre ma bonhomie premiére.

Le lendemain dimanche, je fus éveillé sur les sept heures par Toinette : « Vos cousins sont là-bas, » me dit-elle; « voulez-vous qu'ils montent? — Non, » ma chére fille; qu'ils aillent chez mon perruquier, » Gendot, vis-à-vis l'Hôtel-de-Ville, en m'attendant. » — Bon! ils sont frisés comme des Jésus! — Allons, » allons, je vais les joindre; faites-les asseoir, pour

» qu'ils se reposent d'autant. » Je fus bientôt habillé. Je trouvai mes deux cousins ayant devant eux une bouteille et à déjeuner. Néanmoins ils ne voulurent prendre qu'un doigt de vin. Je les conduisis aussitôt chez leurs prétendues, en leur disant, que tout notre monde y était. — « C'est ce qu'on vient de nous » apprendre chez Monsieur Chambonnet, » me répondirent-ils; « et c'est pourquoi nous sommes » venus vous interrompre si matin. » Nous arrivâmes chez le père Servigné à huit heures. Tout y était debout depuis longtemps, et le déjeuner sur table. — « Soyez les bien accueillis, mes enfants! » leur dit le vieillard; « car tout est dit; et vous avez » là de trop bons avocats, pour ne pas gagner votre » cause, fût-elle mauvaise... Mais elle est bonne, à » Dieu soit merci!... » On se mit à déjeuner. On parla des articles. Mon père se chargea de les rédiger, après qu'il se fut fait expliquer les intentions. Nous écrivîmes les bans, Bertrand et moi, et mon oncle avec le père Servigné, les remirent ensemble à M. Creuzot, curé de Saint-Loup, en lui montrant les pareils, qu'ils emportaient pour le curé d'Accolay; il fut convenu qu'ils seraient publiés le dimanche 1er Juin, pour la première fois, le dimanche 8 pour la seconde, et le dimanche 15 pour la troisième; mais qu'on ne célèbrerait le mariage que le mardi 8 Juillet. Tout étant ainsi convenu, les deux familles se séparèrent, en se donnant l'assurance de se réunir le 7 Juillet, pour passer le contrat, fiancer, et marier le lendemain.

Mes quatre parents allèrent saluer Madame Parangon, et la remercier de sa démarche. A cette occasion, Colette leur donna quelque chose à entendre de ses vues. Ma mère en palpitait de joie, et mon père lui-même était vivement ému. Madame Parangon, qui ne voulait pas les retarder, avait tenu prête une lettre pour son père, qu'elle leur lut en particulier, et que je n'entendis pas; elle la cacheta ensuite, ajoutant : — « Mon père lui-même vous dira tout. » Allez-y dès aujourd'hui : cela ne vous détourne » pas, attendu que vous êtes obligés de passer par » Vermenton, à cause de votre beau-frère et de » votre sœur Mairat, que vous remenez dans votre » carriole. » Je n'entendis que ces mots. Mon père et ma mère partirent comblés de joie.

Arrivés à Vermenton, après avoir reconduit mon oncle et ma tante jusqu'au batelet vis-à-vis Bertro, bateau qui leur appartenait encore, du chef de leur mère, mes parents retournèrent chez M. Collet, qu'ils trouvèrent arrivant de vêpres. Ils lui remirent la lettre de sa fille chérie. Elle l'était effectivement, au point qu'il baisa la lettre, avant de l'ouvrir. Il la lut deux fois, et dit à mon père : — « Vous savez » que je vous ai déjà parlé là-dessus. Je vous donne » ma parole d'honneur... ou... il faudrait donc que » votre fils devînt un vaurien : ce qui ne sera » jamais, j'espère, loin de là! car j'ai de ce jeune » homme les plus belles espérances : et malheur à » ma fille, si elle ne devient pas son épouse! c'est » mon idée au moins... Vous voyez que je vous

» parle franc, sans même vous recommander le
» secret : car je n'ai pas envie de manquer à ma
» parole, pour un plus riche; un plus riche peut se
» trouver, mais non un que j'aime autant que votre
» Nicolas. »... Avant de terminer cet article, je vais rapporter la lettre de Madame Parangon à son père, lettre que j'ai vue, parce qu'elle s'est retrouvée dans ses papiers, deux ans après :

« *Cher papa! Les deux bonnes personnes qui vous remettront cette lettre, sont ici venues pour une demande, qui me fait un double plaisir, et parce que c'est l'avantage de la famille Mairat, et parce que la cession d'une fille charmante et presque riche, à un de ses cousins, prouve l'attachement de votre Nicolas à notre alliance. Ce n'est pas le seul sacrifice qu'il y ait fait; je pourrais en citer trois autres : une aimable voisine de l'autre côté des demoiselles Baron, une fille appelée Colombe, de Joigny, belle et riche, et une petite Marianne Tangis, bien dangereuse par ses qualités, sa figure et sa fortune! Nous lui devons compte sans doute, de ces sacrifices, d'autant que le bonheur aurait accompagné ces alliances, à moins qu'il ne fût un monstre; ce qu'il n'est pas. Fanchette ne lui doit pas tout : nous y entrons pour notre bon tiers, vous et moi; car ce qu'il a laissé échapper un jour en me parlant, l'honneur d'être votre gendre, cher papa, le touche bien autant que d'être le mari de la plus jolie blonde du canton. Il paraît, à ses discours, qu'il sera orgueilleux d'être le gendre du plus* EXCELLENT *homme du pays, et le fils du plus* HONNÊTE,

qui sont vos surnoms à tous deux. Quant à moi, ma part est bonne; car lorsque j'ai essayé de l'appeler frère, je le voyais s'agrandir à ses propres yeux. Je vous assure que la petite personne qu'il donne à cadet Mairat est bien séduisante; et surtout... bien aimante. Ce qui me donne bonne opinion de lui, c'est que les filles qui l'ont aimé sont honnêtes, bonnes, et qu'elles l'ont aimé à l'excès. Il faut qu'il ait quelque mérite. Je me suis plus d'une fois complu à voir cet effet de son amabilité, et je vous avouerai que j'en étais aussi flattée que si j'eusse été sa mère. Quant à vos amis, cher papa, ils ne peuvent que gagner à être vus. Non, je n'ai trouvé au monde, que vous et ma très chère honorée mère, qui puissiez leur être comparés. Parlez-leur donc avec votre bonté naturelle et la tendre amitié que vous avez toujours eue pour eux, en leur réitérant les assurances d'une alliance qui les flatte autant... que moi... Je tranche le mot; car je la désire avec passion, tant par amitié pour ma sœur chérie, la tout aimable Fanchette, que par celle que je porte à son futur, ainsi qu'à son honnête famille, dès l'enfance.

» *Adieu, cher papa; votre obéissante et dévouée fille passe un tiers de sa vie à désirer votre bonheur; le second tiers à s'occuper de la félicité de Fanchette, l'autre tiers aux soins que demande celui de qui elle dépendra; car ce n'est pas un travail aisé... Permettez-moi un peu d'orgueil : une autre y aurait échoué dix fois; mais votre fille n'y échouera pas, elle vous en répond.*

» COLETTE C***, *toute à ceux qu'elle aime.* »

Voilà comme les assurances de mon mariage avec Mlle Fanchette se multipliaient sans cesse.....

Le 7 Juillet, mon père, ma mère, mon oncle, ma tante et mes cousins arrivèrent à onze heures. On signa le contrat, et l'on fiança le soir. Mes deux cousins Mairat couchèrent chez M. Parangon, l'un dans mon lit, l'autre avec Bardet, qui avait un grand lit à lui seul. Pour moi, j'allai chez le vieillard Servigné occuper le petit lit d'Edmée, qui coucha cette unique fois avec sa sœur. *Sunt res infandæ, dictuque tam difficiles, ut inusitata dialecto oporteat uti. Media nocte aliqua de causa cum surrexissem, redeundo, manu arripior, tractusque sum ad cubile, in eoque sum introgressus. Conductrix abierat, et tamen inventa est in lecto puella. Concubatus dormientem tracto, et formas elasticas tangens, nullam esse nisi Edmundam, mihi a Catharina traditam, agnosco. Fremui! Sed vincit Cupido..... Semi expergefacta Edmunda : « Soror! sororella! quid agis? Me mactas! dilaceras!... Ha!... » Illa ter quaterve quassata, mutus abii...* » Cela s'accorde avec la liste des enfants (*a*).

Le lendemain 8, les deux futurs parurent brillants avec leurs habits neufs. M. Parangon menait une mariée (on sent que c'était la plus jolie); mon père menait l'autre. Madame Parangon était conduite par mes deux cousins, qui lui donnaient chacun une main, recouverte par un gant blanc. Je la suivais

(*a*) Voir page 83.

avec MM. Chambonnet père et fils, qui avaient entre eux la veuve bru Servigné; nous avions pour arrière-garde la famille Maillot, et celles de quelques autres riches vignerons, les Dallis, les Piffou, Châtelain et sa femme, etc. Les garçons et les filles de la noce, à qui mes cousins, en qualité d'étrangers, avaient payé des rubans, formaient l'avant-garde. Nous arrivâmes ainsi à l'église... Après la cérémonie, les quatre nouveaux mariés revinrent ensemble, entre deux haies, l'une des garçons, l'autre des jeunes filles, jusqu'à la vinée de M. Dallis, où la noce devait se faire. Mon père ramenait Madame Parangon; son mari était de l'autre côté; j'étais avec la jeunesse, pensif, concentré, mais m'efforçant de m'égayer. M. Parangon ne pouvait revenir de l'étonnement que lui causait la beauté d'Edmée! Il en parlait à tout moment, et ne pouvait comprendre comment une si jolie personne n'avait fait aucune sensation dans la ville! Colette lui répondit : — « La plus belle des roses naît et s'effeuille dans le » jardin d'un pauvre homme, sans que personne » fasse attention à sa beauté; celle qui croît dans » un magnifique parterre, frappe tous les regards; » on la cueille à peine éclose, et quelquefois elle » est flétrie avant son épanouissement. — Cette » comparaison est poétique, » répondit M. Parangon; « je veux la dire autrement : Une belle rose » naît et meurt, dans le jardin d'un pauvre homme, » sans que personne ait fait attention à sa beauté; » celle qui croît dans le parterre d'un grand, frappé

» d'admiration, on la cueille, et quelquefois elle va » mourir sur le sein de la Reine. »

Mes parents repartirent après dîner. Mais cet unique repas, auquel ils assistèrent, m'offre encore l'image des Noces patriarcales. L'entretien eut une dignité, une gravité intéressantes, qui frappèrent les vignerons aisés de la double noce, surtout la famille Maillot, qui avait de l'éducation, et dans laquelle était une fille bien faite; on fut pénétré de respect pour les vieillards. M. Parangon lui-même nous dit, à sa femme et à moi : — « En considérant cet » homme » (montrant mon père), « je crois voir » Abraham célébrant les noces de son fils Isaac!... » Mais c'est qu'il n'est pas ennuyeux, ni rabâcheur; » il parle avec noblesse; il est instruit, et son juge- » ment sain le fait citer à propos. J'ai du plaisir » à l'entendre. » Et il l'écouta, sans nous parler davantage. Edmée, qui l'avait entendu, se baissa vers Madame Parangon, qui la baisa, et elle lui dit : — « Madame? c'est du père de Monsieur Ni- » colas que parle votre Monsieur? — Oui, ma fille. » — Ho! Madame! je pensais toute la même chose; » mais je ne l'aurais pas si bien dit..... Mon père, » depuis qu'il l'a vu pour la première fois, ne fait » qu'en parler; bien plus, c'est qu'il ne nous dit » plus : *Cela est mal,* ou *bien,* mais : *Mon frère* » *de Sacy approuverait cela,* ou le *désapprouverait.* Et » il n'appelle plus Monsieur Nicolas de son nom, » mais *le fils de l'Honnête homme,* ou *de l'Homme* » *juste.* »

Après le départ des deux vieux couples, on dansa le reste de la journée, que le père Servigné avait annoncée comme la seule de divertissement, voulant être un des premiers à faire disparaître la mesquine coutume de laisser payer aux hommes de la noce le régal du lendemain. Après le départ, disais-je, on dansa, au son d'un violon que j'allai chercher, et que je payai seul, en lui recommandant de dire qu'il était un de mes amis. Nous eûmes de très beau monde, à notre danse : Baras-Dallis, fils du propriétaire de la vinée, nous amena toute la jeunesse dansante de la ville, tandis que d'un autre côté, quelques uns de mes amis du matin, de la paroisse *Saint-Renobert,* vinrent le soir par curiosité, avec des dames, qui voyant M. et surtout Mme Parangon, une assemblée tranquille (je maintenais l'ordre partout), consentirent à danser. On leur servit des rafraîchissements, disposés par Catherine, et versés par Edmée, qui reçut mille compliments. Mes deux cousins étaient tout surpris ! Ils prirent de leurs épouses une haute opinion, et me respectèrent moi-même, en me voyant traiter d'ami par des fils de conseiller, d'avocat, de médecin... On ne se retira pas tard ; c'est-à-dire qu'à onze heures tout fut achevé, les jarretières des mariées distribuées, et les deux couples au lit... *Sed antea Edmundam Catharina sedulo monitam curavit, ne de noctu acta vigilia viro loqueretur.*

Mes deux cousins s'établirent à la ville, avec leur beau-père, dont ils cultivèrent le bien. Ils ont pros-

péré dans leur état, coulant des jours sereins et tranquilles, au milieu d'une famille heureuse; tandis que moi, qui ai fait leur bonheur, je n'ai pas su faire le mien!... Infortuné! dont la triste vie est encore aujourd'hui [24 Février 1784; 12 Septembre 1794], abreuvée de fiel et d'amertume!...

A présent, je vais rapporter quelques traits un peu à ma honte; après quoi, je donnerai de suite mon aventure avec Rose Lambelin : c'est par elle que se termine à peu près ma IVe ÉPOQUE. Rien n'est aussi bien détaillé, dans mes Cahiers, que ces derniers temps de mon apprentissage, joints aux premiers de mon compagnonnage et de mon départ.

En cessant de voir l'aimable Tangis, par un principe d'honnêteté (je craignais de lui faire tort), je me jetai d'abord tête baissée dans les divertissements, et je fis trois nouvelles connaissances en danseuses, conservant toutes les autres que j'ai nommées. Ces nouvelles étaient Mlles *Coquille, Lemonnier-Chovot,* et *Lenain-Lointron,* originaire de Nitry, simples, naïves, charmantes tous les trois, et absolument neuves pour la danse : aussi se trouvèrent-elles très honorées de l'attention que je leur marquais. Mais soit que je commençasse à me blaser un peu; soit que la pensée des autres influât sur la mienne, leur intéressante naïveté ne me toucha pas longtemps; je préférais la coquetterie des usagées. Dans la résolution ferme et solide de ne pas porter la séduction et le désordre dans le nouveau ménage de mes cousins, en profitant de mon ascendant sur

Edmée, j'attaquai toutes les coquettes. J'eus tour à tour les trois que je viens de nommer; puis une demoiselle *Debierne* par hasard, *Eglé Carouge, Philis Hollier;* les deux *Bourdillat, Doris* et *Dircé,* depuis ses belles-sœurs; *Mamertine Hérissé; Manette Hérisson; Eulalie Gremmeret; Cécile Pouillot; Aglaé Dhall* et sa jeune sœur *Narcisse Séraphine; Naturelle Borne; Julie Degurgis; Marianne Geolin,* depuis mariée à Semur; *Jeannette à la jolie jambe,* sa sœur, depuis femme de J. Lelong; *Églé* et *Pauline Corbaux; Joséphine Fleury; Luce Drin*; *Josette* et *Marianne Gendot*; la *belle-sœur* de ces deux filles; *Jeanne Girard,* qui allait épouser Anieli; Mme *Ruminy,* femme d'un peintre, vive et jolie Parisienne ; *Dorothée Tangis,* cousine de *Marianne*; les deux *Lacour*; *Mar. Roullot*; *Aimée* et *Manon Julien*; *Cécile Ravet,* depuis vitrière à Paris; *Marie Belier,* la riche tripière, depuis la femme à Bouzon le marinier; *Aurette* et *Suzon Duchamp,* vigneronnes, chevrières, vachères et marchandes de sablon; *Ève Dallis,* destinée à Baras, fils de la veuve que Dallis père avait épousée, mais qu'il fit en sorte de me faire posséder, je ne savais d'abord par quel motif; mais dans la suite j'ai deviné que c'était pour ne la pas épouser, attendu qu'il préférait *Sophie Douy*; *Manon Julien* la pâtissière, première maîtresse de Gonnet; *Nannette Chindé,* grande brune, fournière, et cousine de M. Parangon; *Manon Duvet*; *Agnès Morillon*; Mme *Choin*; enfin, la belle *Luidivine,* grâces à Mme Anieli, chez qui je la rencontrai. [*Voyez, pour toutes ces filles, et pour*

d'autres dont il sera question par la suite, mon CALENDRIER, *qui terminera cet ouvrage, par un article séparé.*]

Le 13 Avril (on voit que je reviens sur mes pas), nous fûmes, Loiseau, Gaudet et moi, d'un déjeuner dont les mets étaient singuliers : c'étaient une langue de loup, du renard en civet, du chat à la daube, de la fouine à la broche, et de jeunes hiboux en fricassée de poulet. Nous mangeâmes peu, Loiseau et moi : au lieu que Gonnet, *Chambon* l'horloger, dont il sera question dans la suite, Calais le maître de danse, etc., paraissaient insatiables. Les chiens refusèrent de manger de la langue de loup, qui me paraissait fort bonne. C'était une bravade que faisait Chambon, mais dont nous n'avions pas le secret, ni moi, ni Loiseau. Il vint, au milieu du déjeuner, cinq à six personnes, contre lesquelles la gageure était faite, entre autres Chavagny le traiteur, père de Sophie, Môre, fils d'un Suisse de M. de Caylus, qui était entré dans l'*épicerie,* et quelques autres. Ils nous demandèrent si les mets étaient bons ? — « Excel- » lents ! » dit Loiseau, « et ces Messieurs dévorent » les plats. — Et savez-vous ce que c'est ? » me dit Chavagny. — « Mais c'est de la langue » (j'allais ajouter de mouton de Troyes, comme on me l'avait dit, lorsque Chambon se mit à hurler). Je le compris, et je dis : « De la langue de loup... » Puis les yeux fixés sur Chambon, qui me montra une queue de renard, j'ajoutai : « Du civet de renard... de la » daube de chat... de la fouine en rôti... et des

» chats-huants en fricassée de poulet... » (Chambon, sot garçon pour le reste, contrefaisait admirablement les cris de tous les animaux; il me mettait au fait). Ces mets n'avaient rien de répugnant pour moi; nous mangions, à Sacy les renards que tuait mon père, après les avoir exposés à la gelée dans le jardin; j'avais vu mettre chez nous des fouines en pâté; on les trouva excellentes, et on les prit pour du lapin; quant aux chats, c'étaient des animaux trop précieux dans la maison paternelle pour qu'on les tuât; ils y étaient sacrés, comme en Égypte, parce qu'ils chassaient à tous les reptiles nuisibles, jusqu'aux serpents, qu'ils détruisaient. J'avais mangé du louveteau, de l'ânon, de chevreau, du loir, du rat, des souris; ces trois derniers animalcules rôtis dans des feuilles de vigne, le ventre rempli de beurre frais : mais ce n'était pas à la table de mon père; c'était avec Jacquot Guerreau, et avec les deux Courtcou, bergers. Ce fut ce que je dis aux gageurs, qui me parurent tout consternés. Ce déjeuner fit presque autant de bruit dans la ville d'A**, que le fameux souper de M. *de la Reynière* fils (un peu moins singulier peut-être) n'en a fait l'an passé, quinze jours avant qu'il fît paraître ses *Réflexions philosophiques sur le Plaisir*. (Malheureusement je n'avais alors aucun ouvrage à mettre en vogue)!... Ce déjeuner me brouilla un peu avec Gaudet, qui pensa qu'on l'avait joué en l'invitant : mais nous étions trop amis, pour que ce refroidissement durât. Le 20, nous nous réconciliâmes, et nous allâmes chez *Ca-*

lais, qui acheva de me justifier. Gaudet y vit, pour la première fois, Guigner la cadette, dont il devint fort épris. Baras-Dallis parut avec Mlle Douy, sœur cadette de la maîtresse du jeune Dhall, tuée par un boucher; au milieu de la séance, je vis Gaudet si bien avec sa demoiselle, Baras-Dallis en si bonne intelligence avec la sienne, et le maître si complaisant, que je m'échappai, emmenant avec moi le jeune Colombat.

Ce dernier avait pour connaissance d'amusement une petite fille de chambre (Annette, sa future, était la fille respectueusement aimée) de Mme Thierriat, femme du Prévôt de la ville, la même à laquelle j'avais parlé un jour, et dont j'avais préservé la fille de la corne des vaches. La jeune fille de chambre était très jolie, très bégueule, très fière envers la facile cuisinière *Nannette,* grosse réjouie, qui la détestait. Ce fut là que me conduisit Colombat. Les maîtres étaient absents : il proposa la collation. J'allai chercher d'excellent vin blanc à quatre sous (le vin ordinaire était à deux) chez Mme *Linard;* et Colombat un pâté de cinq sous (comme ceux de douze à Paris), un cervelas (viande rare dans la ville, Chouin le Parisien étant le seul qui en fît), et une livre de mendiants, dont les deux filles étaient friandes. Nous goûtâmes; Colombat, de concert avec Nannette, avait résolu de griser la jeune *Pélagie Prévôt,* qu'on nommait dans la ville *Percinette,* à cause de son air précieux. La première alla chercher en secret du vin blanc, qu'elle mit dans le pot-

à-l'eau. J'ignorais cette tricherie; comme je buvais peu de vin, je voulais de l'eau; Mlle Percinette m'en demandait, et je lui versai double dose sans le savoir. Ce ne fut qu'après avoir mangé longtemps, suivant mon usage, que, m'étant versé à boire, je vis que je buvais du vin pur. Ne sachant d'où cela venait, je me tus. Cependant j'allai chercher une carafe d'eau à la cuisine, et, au premier coup versé, j'en donnai à Percinette, déjà fort gaie. Elle dit que ce chien de vin-là n'était pas bon. On lui en versa du pur, et elle le trouva excellent; ainsi l'eau fut pour moi seul. A la fin du goûter, la jolie Percinette était comme une petite Bacchante. Le but de Colombat, jeune fat d'un très petit tempérament, n'était pas de triompher de la vertu de Mlle Percinette, mais de me procurer cette bonne fortune, pour donner ensuite à Nannette le plaisir de médire de sa compagne à son aise. Percinette, grise, était provocante, et il fallait que j'aimasse beaucoup une jolie fille pour la respecter! Ainsi, je n'avais aucune raison, que l'honnêteté naturelle, pour ménager cette jeune imprudente. Nannette, à qui Colombat l'avait dit, souffla dans l'oreille à Percinette, qu'elle voulait humilier, que je ne pouvais souffrir les caresses d'une fille, et que je m'enfuirais, si elle allait pour m'embrasser... La jeune fille de chambre, qui, de même que toutes les femmes, aimait à intimider un garçon, vint à moi hardiment, me chatouilla, m'embrassa. Je la repoussai un peu, machinalement : ce qui doubla sa hardiesse et redoubla ma résistance; d'où je conclus

que l'attaque augmente les moyens de l'assaillant, et qu'elle déplait toujours un peu à l'assailli, même lorsque le jeu lui plaît... Mais Pélagie revint à la charge avec des accessoires si provocants, par la persuasion où elle était qu'elle me faisait *endéver,* que mes sens s'embrasèrent; enfin, je n'y pus tenir, quand en me fourrageant, il lui eut échappé de dire : — « Allons! allons! il m'en faut! il m'en faut! » Elle ne donnait certainement pas à ces paroles le sens qu'elles présentent!... mais je ne le sus qu'après... En voyant la crise bien préparée, Nannette et Colombat disparurent. Pélagie, un peu grise, provoquait toujours... Ce que Nannette avait prévu ne manqua pas d'arriver : Pélagie sauta le pas... Ce fut dans ce moment, impatiemment attendu, que Nannette rentra seule : — « Ho! la vilaine! » s'écria-t-elle; « fi! fi! comme la voilà! » Percinette, dégrisée par ce qui venait de se passer, fit un cri d'effroi. Elle supplia Nannette de ne pas la découvrir. — « A la » bonne heure! » reprit la maligne Comtoise; « mais » si jamais il vous arrive de rapporter à Madame ce » que vous verrez dans la cuisine, je dirai tout. » Je fus au fait par là; car je commençais à trouver très mauvais que Nannette se fût donné les airs de me surprendre : pendant que j'étais mortifié d'avoir servi à ses vues et d'avoir mis une jeune et jolie fille sous la dépendance d'une laide Comtoise. Je m'expliquai là-dessus très vivement avec Colombat devant elle; je dis à Percinette par quel stratagème on l'avait grisée, et je jurai sur mon honneur à Nan-

nette de la traiter comme une misérable, si jamais elle osait se prévaloir de ce qu'elle avait vu contre Percinette. — « Je n'en ai pas joui, » dis-je avec assurance; « peut-être l'aurais-je désiré, si elle avait » été de sang-froid; mais vous l'avez grisée. — » Quoi! » dit Nannette, « vous n'étiez pas!... — » Non! non! » lui dis-je. — « Je vous ai vu. — » Vous en avez menti. — Ha! Nicolas! je t'ai vu » aussi! » me dit Colombat. — « Dédis-toi, » m'écriai-je, « sur-le-champ! ou, tout mon ami que tu es, » je t'assomme. — Quoi! tu n'étais pas... — Dé» dis-toi! » Et je levai le bras avec une apparente fureur. — « Hé bien, je n'ai rien vu. — Tu fais » bien! » repris-je. — « Pour moi, » dit Nannette, « je ne me dédirai pas, car j'ai vu. — Si j'avais joui » de Mademoiselle Percinette, » repris-je, « elle » serait dès lors sous ma protection; et vous vous » dédiriez, Mam'selle Nannette, ou je vous assom» merais; car je serais obligé de la défendre; mais » il n'en est rien, et je vous laisse me dire ce que » vous voudrez... Mais prenez garde à ce que vous » direz à d'autres!... Sur les yeux de votre tête, » prenez-y garde!... » Percinette me tenait par mon habit, craignant à tout moment que je ne me jetasse sur Colombat ou sur Nannette. Elle dit, croyant me calmer : — « Hé bien, elle a raison; ce » qu'elle dit est vrai. — Pourquoi vous déshonorez» vous, Mademoiselle, par une fausseté?... — Sor» tez, » dis-je aux deux autres. Quand nous fûmes seuls, je dis à Percinette : — « Apprenez, Mademoi-

» selle, qu'un homme doit tout à celle qui s'est » donnée à lui; qu'il doit la soutenir en tout; si on » la soupçonne, il doit nier; si on l'a vu, il doit » donner le démenti à la vérité même; son premier » devoir est de conserver la réputation de celle qui » a été son épouse quelques instants. — Ha! » me répondit-elle; « vous me consolez mieux que vous » ne pensez! J'ai perdu la fleur de fille; mais c'est un » honnête garçon qui l'a eue; je me console par là. » Et elle se jeta dans mes bras. Je n'étais pas à l'épreuve des caresses d'une jolie fille : je renouvelai ce que je venais de nier si audacieusement. Mais on n'osa pas venir effrayer Percinette. En prenant congé de Nannette, je la priai d'excuser le ton que j'avais pris; je l'assurai que sa compagne de service était une honnête fille... — « Oui, » interrompit-elle, « je sais qu'elle l'est à présent trois fois; elle » l'était avant, et deux fois que vous l'avez rendue » honnête fille à goûter, ça fait trois. — Et vous? — Moi? je le suis mille et une fois... » Je la quittai après cette réponse.

Je me retirai fort mécontent de ma bonne fortune!... Et vous, Concitoyens, ne rougissez-vous pas de voir l'*ami* de Madame Parangon, l'amant de Mlle Fanchette, le jeune homme qui cessait, par vertu, de voir l'aimable Marianne, s'avilir ainsi lui-même par un rôle... honteux... et flétrir, par sa turpitude, la gloire de celles dont il était aimé!... Cessez de me lire, hommes purs, si vous ne voulez pas voir mes fautes, mes infamies!... Quand je suis

bon et honnête, je me montre bon et honnête; quand je suis turpin et vil, c'est turpin et vil que je me montre.

Le 4 Mai, je fis, avec les frères des demoiselles Maufront et Léger, une partie de goûter, dont furent Colombat et Gaudet : il s'agissait, de la part des deux jeunes gens, frères des demoiselles, de découvrir les auteurs d'une action infâme. La jeune Maufront, à laquelle je ne parlais jamais, était la plus belle de toutes les filles du commun qui allaient aux salles de danse. Les jeunes gens de la ville les plus grossiers ne sont pas les fils des artisans; ce sont les clercs, les enfants d'avocats, de procureurs, de bons bourgeois; voilà ceux qu'on peut nommer des vauriens, dans toute la rigueur du terme; ces jeunes gens non seulement n'ont pas l'adresse de faire leur cour aux filles, mais ils conservent encore un goût de polissonnerie de collége, qui ne les quitte guère qu'après trente-cinq ans. [Ainsi, l'on ne doit pas s'étonner de nos succès, à nous autres étrangers, puisque beaucoup de jeunes gens en avaient comme moi; comparés aux autres enfants de la ville les mieux élevés, dans l'ordre moyen, nous étions des Phénix, et nous l'emportions toujours auprès des jeunes personnes, par notre politesse à leur égard, notre langage, nos manières, et surtout nos sentiments; car il est impossible d'exprimer à quel point les sentiments, les manières, les expressions, etc., d'un Auxerrois sont grossiers, rebutants, ignobles; combien tout cela est bas, ridicule, etc. Lorsqu'un

jeune Auxerrois voit une jolie fille, il ressent d'abord le désir, tout comme un autre, quand il est homme; mais ensuite il éprouve une autre sensation plus forte, c'est l'envïe d'avilir, de faire du mal à l'Objet qu'il vient d'admirer; il voudrait pouvoir le prostituer, le fouler aux pieds, le couvrir de fange, le battre, le faire languir dans la douleur; c'est être un peu plus féroce que le tigre, mais c'est être Auxerrois. Je parle désintéressément, ils ne m'ont jamais fait de mal; M. Parangon, mon plus mortel ennemi, était Parisien; je voudrais pouvoir louer mes presque compatriotes, je le ferais avec plaisir; mais à quelques exceptions prés, comme les Dupille, les Pierrefitte, les Deschamps, et la classe parfaitement bien élevée, comme les Pontagny, les d'Avigneaux, les Charmelieu, les Thierriat, les Martineau, les Beaudesson, les Housset, les Robinet, en un mot les premiers de la ville, la plupart élevés à Paris, et dont les noms m'échappent, on a le portrait fidèle de la jeune bourgeoisie Auxerroise]... La jolie Maufront, toujours propre, toujours élégante, excitait la brutalité de plusieurs jeunes polissons : ils résolurent de la guetter le soir, lorsqu'elle passerait seule, et de la fouetter, en lui faisant d'autres indignités. Ils exécutérent ce plan infâme. J'en entendis parler; mais je regardai ce projet, comme beaucoup d'autres atrocités préméditées, qui n'avaient jamais eu lieu. Gaudet et Colombat étaient plus instruits; tous deux avaient refusé d'y prendre part. Un soir qu'il faisait trés sombre, et où le vent mugissait dans le passage,

entre la cathédrale et la cité, *Médérique* Maufront, guettée, y passa. Les conjurés voulaient se jeter sur elle dans cet endroit solitaire; mais elle allait si vite qu'elle s'éloigna tandis qu'ils délibéraient. Ils la rejoignirent sous l'Horloge, dont la tour et la flèche faisaient également siffler et mugir les vents déchaînés. Vis-à-vis la porte de Mme Roullot, tout étant clos et fermé dans le quartier, ils environnèrent Médérique, la saisirent, la troussèrent, la fouettèrent; tandis que d'autres, plus coupables encore, arrachaient de sanglants trophées, que quelques uns portaient une main libertine et profane sur d'autres appas, que tout homme délicat respecte, comme le berceau de l'Amour. Mlle Maufront ne poussait que des cris étouffés, qui devenaient aigus par la douleur... Quelque bruit, que les libertins entendirent, leur firent abandonner leur proie; aussi timides, aussi lâches qu'insolents, ils s'enfuirent à la marche d'une vieille servante qui venait écouter; il n'en resta pas un seul. Médérique n'en pouvait plus; elle était à faire peur! car, outre les autres mauvais traitements, ils avaient goudronné ses blonds cheveux, ses sourcils, et tout ce qui était ombragé de poil sur ce beau corps. La vieille servante la releva et la conduisit jusqu'à la place des Fontaines, où la jeune Maufront entra chez son amie l'aimable Marianne Gendot. Elle tremblait encore, et elle s'évanouit. À peine pouvait-on la reconnaître : elle avait le nez en sang, les cheveux noircis, et les énormes sourcils qu'on lui avait faits, la rendaient hideuse... On

eut des soupçons plus graves que la réalité. Mme Gendot la mère envoya son fils et son gendre chercher les parents de Médérique; on lui fit respirer des sels pour tâcher de la rappeler à la vie... Le père, la mère et le frère Maufront arrivèrent. La mère Gendot prit la mère de l'insultée en particulier; elles s'enfermèrent, et profitèrent des premiers moments de son retour à elle-même pour interroger la jeune fille, qui leur dit la vérité sans aucun déguisement. Elles lui remontrèrent la nécessité de ne rien taire, à cause des suites. — « J'ai tout dit, je vous » assure, » répondit Médérique; « hé! que pou- » vaient-ils me faire de pis, à moins que de me » tuer? Mais, j'ai bien mal!... » L'endroit que désigna sa main fit trembler pour son honneur! Sa mère l'engagea, par des caresses et par ses larmes, à se laisser visiter... Mais quelle horreur! le tiraillement qu'occasionnait la ténacité du goudron redoublait la douleur des arrachis... On interrogea clairement la jeune fille, qui répondit clairement aussi. — « Allons! allons! dit Mme Gendot, « on en sera » quitte avec du savon et de l'huile pour la dégou- » dronner, si Médérique ne cache rien. — Je vous » assure, » balbutia la jeune Maufront, « qu'ils ne » m'ont pas fait... ce que ma mère vient de me dire à » l'oreille. » Ses parents la remportèrent chez eux, où l'on passa la nuit à la dégoudronner. Ce qui la fit étrangement souffrir; car il fallut bien ménager ses yeux! ailleurs, elle fut souvent excoriée, à cause de la gêne; et quant à ses beaux cheveux, elle les per-

dit; car il lui fallut raser la tête, ainsi que les sourcils, et le reste... Le lendemain dimanche, son frère, à l'aide de Léger, nous rassembla, Gaudet, Colombat et moi, comme voisins, pour tirer de nous, dans la cordialité du vin, quelques éclaircissements sur les coupables; car sa sœur n'en avait reconnu aucun. La nuit était effectivement si sombre, qu'avec l'attention qu'eurent les libertins de ne pas ouvrir la bouche et de grimacer horriblement, elle n'avait entrevu que des *êtres diaboliques* (ce fut son expression).

Gaudet et Colombat connaissaient une partie de ceux qui avaient prémédité; mais ils n'avaient pas vu l'attentat, qui leur eût fait horreur : ce qui prouve, que c'est moins le crime en lui-même, que l'atrocité dans la manière de le commettre, qui épouvante les âmes faibles. (On se rappelle la conduite de Gaudet avec la servante Bourdeaux et ce que tout fraîchement Colombat vient de faire, de concert avec la Nannette-Prévôt). Mes deux camarades me prirent adroitement en particulier, pour me consulter sur ce qu'ils devaient découvrir ? — « Gardez-vous
» bien d'en rien faire ! » leur répondis-je; « le mal
» est commis; on ne saurait plus l'empêcher, et
» vous vous perdriez, en dénonçant les enfants de
» la ville ! Mais votre tort, c'est de ne m'avoir pas
» averti auparavant. — Hé ! » dit Colombat, « ils
» ont eu cent projets pareils, sur cent filles... la
» belle Girard, Manon Léger, Tonton Lenclos,
» Hélène Cadette, les sœurs Bourdillat, Églé, Aglaé

» Ferrand, et jusqu'à la servante Naté, sur laquelle » Joseph Ducrot a fait un poëme Latin, jusqu'à la » jolie Babet de notre vieux procureur du Roi » Renaudin, sans que jamais rien de tout cela ait » été mis en exécution!... » Nous rentrâmes les uns après les autres, sans affectation. Maufront parut assez gai, en goûtant. Après, il paya l'écot malgré nous, et fit venir une excellente bouteille. Il versa de ce bon vin, dont la bouteille fut géminée, et même ternée, parce que Léger et Colombat en burent largement; Maufront se ménageait; je ne buvais pas. — « Vous avez peur du vin, ou de » l'ivresse? » me dit-il. — « Demandez-leur comme » je bois? — Il est vrai, » dit Léger, « qu'il ne boit » jamais davantage, ni même autant; il n'aime pas » le vin. » Lorsque Maufront vit Gaudet et Colombat en train, il les interrogea très finement. Gaudet avait une sorte d'adresse; c'était d'affecter encore plus de franchise et de naïveté qu'il n'en avait. Il prit un air de bonhomie persuasif, pour donner à notre régalant une foule de renseignements inutiles, dans le genre de ceux d'un homme qui, ne sachant rien, veut paraître savoir quelque chose. De sorte qu'au bout du discours, Maufront fut persuadé que c'était une rencontre inopinée de quelques clercs étrangers, et qu'aucun jeune homme demeurant à la ville n'avait trempé dans cette odieuse scène. Nous allâmes ensuite chez Fiévé, dont la salle était le rendez-vous ordinaire des Baras-Dallis, des Léger, des Dhall, des Sallé, et des autres farauds de la danse;

Maufront y trouva tous les compagnons selliers, bourreliers, des serruriers, des tanneurs, etc., ses intimes, qui venaient lui offrir leur secours et vengeance. Il les rassura, en leur protestant que l'insulte avait été faite fortuitement à sa sœur, et par des étrangers : ce qui rendait l'affront beaucoup moindre, que si elle avait été insultée par ses concitoyens, de dessein prémédité. Je me trouvais mal avec tous ces gens-là; nous étions étrangers, Gaudet et moi : ils se parlaient souvent entre eux, en nous regardant, et je m'aperçus que Léger, Dhall, et Baras-Dallis étaient obligés de faire notre apologie. Gaudet en agissait d'ailleurs fort imprudemment avec ses danseuses, qu'il traitait avec la même familiarité que les servantes, ses courtisées ordinaires; je le pris en particulier, et je lui conseillai de s'esquiver adroitement. Pour moi, je dis tout haut à Colombat : — « Mon ami, tu sais que l'heure nous » gêne; il faut nous retirer. » Je saluai cordialement Léger, Baras-Dallis, Dhall et Maufront lui-même. Ils me rendirent mon salut de la même manière, et nous reconduisirent jusque dans la rue. J'entendis là que le reste de la clique, gens avec lesquels je n'avais aucune liaison, disaient à mes amis : — « Il » faut les suivre! ils en étaient! ils en étaient! — » Je suis sûr que non! » disait Léger; « car j'ai vu » Nicolas, dans un endroit, à l'heure que la chose » est arrivée. — C'est c' grand... et le petit, qui en » étaient! » dit un autre. — « Le grand n'en était » pas non plus, » reprit Léger, « je l'ai vu hier, à

» l'heure même devant sa porte. — Et moi aussi, » appuya Dhall; « je l'ai quitté, pour courir au bruit; » mais tout était fini; ce n'étaient plus que les voi- » sins étonnés, qui questionnaient la servante de » Madame Micoin l'orfèvre, après qu'elle a eu » reconduit Médérique; et quant à Colombat, il est » de la ville. » Je dis à Colombat : — « Mettons- » nous en embuscade, et voyons un peu ce qui va » résulter de tout cela?... » Nous ne fûmes pas plutôt tapis derrière des débris de la charpente d'une démolition, qu'il passa deux selliers-bourreliers, courant après nous, quoique les autres les rappelassent, mais d'un ton qui marquait plutôt le désir qu'ils nous attrapassent, que celui de les retenir. Léger et Baras-Dallis se moquaient des deux coureurs : — « Oui! oui, vous les atteindrez! » leur criaient-ils; et cependant ils retenaient les autres. — « Ils ne sont que deux, » dis-je à Colombat; « nous » sommes deux; suivons-les. Ils veulent nous ros- » ser?... hé bien, nous serons autant pour donner » que pour recevoir! » Colombat était faible, mais plein de courage : il applaudit. Nous sortîmes de notre cachette, observant toujours de l'oreille, s'il n'en venait pas d'autres. A l'angle que fait la rue de Fiévé avec celle du Temple, nous rencontrâmes les deux selliers qui revenaient : — « M's amis? » leur dit Colombat, « est-ce nous que vous cherchez? — « Tout juste! » dit le plus avancé, en s'arrangeant pour m'assêner un coup d'un bâton court, que mon agilité me fit éviter. Je ne le colletai pas; mais tour-

nant avec rapidité, je lui décochai de nombreux coups de poing. Il prit une pierre. Alors Colombat, spectateur, ainsi que l'autre sellier, me donna un petit éclat de bois long de deux pieds, dont il s'était muni, en quittant notre embuscade. Je m'en servis comme d'une arme redoutable, frappant et chassant devant moi le sellier, qui poussa enfin des cris. Son camarade vint à son secours. Colombat, qui avait aussi un éclat, vint alors au mien, en lui reprochant sa lâcheté, et donnant indifféremment sur les deux selliers. J'esquivais toujours l'accolade : mes adversaires étaient forts et furieux; ils me trouvaient partout; à l'instant où l'un d'eux, frappé, retournait pour me saisir, je lui appliquais un second coup, qui l'étonnait... Mais enfin Colombat se laissa prendre, et son antagoniste l'allait étouffer (ce fut sa menace). Craignant pour mon camarade, je l'avoue, je cherchai à mettre mon ennemi hors de combat. Je lui assénai un coup terrible, qui le renversa. Il cria : — « Je suis mort !... » Je sautai sur l'autre, que je frappai avec tant de furie, qu'il laissa Colombat. — « Fuis! » dis-je à mon camarade. « Tu me gênes » plus que tu ne m'aides. — Je suis assommé, » répondit-il; « je ne saurais me remuer! — Fais un » effort! » Il s'éloigna cependant. Alors n'ayant plus qu'un adversaire, je le fatiguai tellement, que je le mis hors de combat... Je n'en pouvais plus; j'étais à nage : mais je n'avais aucun coup. Je m'éloignai du champ de bataille; je remenai Colombat, qui m'attendait, et j'allai me mettre au lit...

Le lendemain, Colombat fut saigné. Son grand-père et tuteur voulait rendre plainte; j'en empêchai. Les deux selliers étaient au lit; ils voulurent aussi se plaindre : mais ils n'avaient pas un seul témoin; et j'en aurais trouvé trois au moins qu'ils étaient les agresseurs... Cette soirée m'attira une haute considération de la part de Colombat, de Léger, de Dhall, de Baras-Dallis et de Maufront. Ce dernier, sûr de mon innocence, et à qui quelqu'un avait rapporté comme j'avais traité de *misérables* les auteurs de l'outrage fait à sa sœur, à la première nouvelle que j'en avais eue, vint me faire des excuses de la conduite des selliers. C'étaient justement deux voisins de Mlle Meslot : quand elle sut qu'ils m'avaient attaqué, elle cessa de leur rendre le salut. Ils s'en plaignirent : — « Vous avez attaqué un honnête garçon, » leur dit-elle, « incapable de manquer à une fille dans la plus » petite chose; vous êtes des... je ne veux pas dire... » Cette réprimande, sortie de la bouche d'une jolie fille, produisit plus d'effet que tout le reste; les deux selliers me recherchèrent, et m'ayant trouvé à la salle de Mme Mâris, ils me firent des excuses, à leur manière. J'étais avec les demoiselles Lacour, que j'y avais rencontrées, et Naturelle Borne, nièce de la gouvernante de ce riche procureur, ou plutôt fille de tous deux, jeune personne dont la beauté ne démentait pas l'origine; ces trois demoiselles furent témoins de l'explication, et prirent ma défense avec une chaleur qui acheva de convaincre les querelleurs de leurs torts envers moi... Ceci est du 8 Mai.

On voit que m'étant avancé pour donner de suite les noces de mes cousins, je rétrograde pour reprendre les évènements omis...

Le 8 Mai fut le dernier jour de mon apprentissage. Mes bons parents en étaient apparemment prévenus par M. Parangon, qui m'émancipait de près de quatre mois; ils étaient arrivés la veille au soir, m'apportant un habit d'été complet, en baracan gris, à boutons de fil d'or. Le jour de l'Ascension 1755 fut donc pour moi un jour d'ivresse! (et il sera encore plus extraordinaire en 1756). Madame Parangon me fit compliment la première, en me disant : « Monsieur » Nicolas, vous voilà votre maître.—Ce sera donc, » lui répondis-je, « pour me dévouer plus entièrement » à vos ordres. » Toinette, que je vis ensuite, me félicita, la larme à l'œil. — « Ha! bonne et aimable » fille! » lui dis-je, « je regretterai bientôt de ne » plus vivre dans la même maison que vous! » C'est que les ouvriers, le prote excepté, se mettaient en pension dans la ville... Bourgoin et Loiseau parurent ensuite. — « Bonjour, mon confrère! » me dit le prote. — « Bonjour, mon nouveau maître! » me dit Loiseau. — « Bonjour, mes deux amis!... » Me voilà compagnon! mais, je crois sentir... que » ce jour n'est pas heureux... pour moi... Je ne sais » si je n'aimerais pas mieux qu'on me laissât aller » jusqu'à la date de mon brevet?... ou du moins » jusqu'au 14 Juillet, jour de mon arrivée?... » M. Parangon m'entendit : — « Au moins, » dit-il en riant, « on ne dira pas que cet apprenti-là se plaint

» de son maître, ni de son apprentissage... —
» Pauvre Loiseau ! » reprit Bourgoin, « il faudra
» que vous fassiez à présent ce qu'il s'était réservé !
» — Je m'en tiendrai honoré ; Monsieur Nicolas l'a
» ennobli. » Je vis ensuite arriver tous les ouvriers, dont l'amitié de Madame Parangon me faisait considérer, et je leur donnai un déjeuner, chez M. Chambonnet, teinturier, où étaient logés mon père et ma mère : c'était un ancien ami de ma mère, dont il avait été passionnément amoureux, dans le temps qu'elle était à Paris, femme de chambre de la princesse d'Auvergne ; il ne put l'obtenir, parce que M. Boujat, d'une famille considérée dans le pays, la rechercha : mais il a conservé pour elle un tendre et vertueux attachement, qui a duré toute leur vie. Il épousa la meilleure amie de Barbare Ferlet. J'avais dirigé le commencement des études de son fils d'une seconde femme, en me formant moi-même ; ce qui avait consolidé l'ancienne hospitalité qui existait entre Chambonnet et nous ; car il logeait à la Bretonne, quand il allait aux foires de Noyers, de Monbard, de Vézelay ou de Vermenton. Le déjeuner fini, mes parents allèrent saluer M. et Mme Parangon, et repartirent à midi, dans leur carriole.

L'après-dînée, j'allai à la salle de danse de la Mâris, où je trouvai les sœurs Ferrand, qui me parurent mieux disposées pour moi qu'elles ne l'eussent encore été, depuis le départ de Colombe. Amatre Guiller voulut m'emmener voir la femme à Lenclos ; et je ne savais comment m'y refuser, attendu que je

n'avais pas revu cette femme depuis que j'avais été de ses noces. En y allant, nous rencontrâmes Aurette Coquille, autre amie de la mariée, qui nous dit que la pauvre jeune femme venait d'être battue par son mari. Nous y montâmes tous trois. Je fis de graves reproches à Lenclos, que sa femme excusa; car elle l'aimait. Amatre, de son côté, fit des remontrances au mauvais sujet, qui nous dit qu'il serait bon mari, s'il avait épousé Amatre, ou Aurette. — « Ha! » répondit la dernière, « je vous connais; vous aime-» riez huit jours une femme belle comme Vénus, » c'est-à-dire jusqu'à ce que vous lui eussiez fait » toutes les saloperies que vous avez faites à votre » femme; car vous avez tout sali en elle, et vous ne » pouvez trouver un endroit propre pour l'em-» brasser... Mais, ma pauvre amie, puisque tu » l'aimes, que ça ne te dégoûte pas, comme lui se » dégoûte de sa propre crapule, lave-toi, et surtout » la bouche... » Puis, découvrant le sein de son amie, qui l'avait très blanc et très beau, elle ajouta: — « Aucune de nous n'est là si belle que toi, et ça » devrait suffire pour te faire aimer... mais il a pro-» fané ce beau sein. — Prouvez-moi, » dit Lenclos, « qu'elle est plus belle là que vous deux? » Aussitôt, chose étonnante! elles se firent délacer, montrèrent leurs gorges, et les laissèrent même toucher à Lenclos... Je crois que s'il eût demandé à voir leurs autres appas recouverts, elle les eussent exposés, dans le cas où ils auraient été inférieurs à ceux de leur malheureuse amie... car elles montrèrent leurs

jambes jusqu'au dessus du genou, pour obliger Mme Lenclos à découvrir la sienne : elle l'avait effectivement si parfaite, que je n'en ai vu une pareille qu'à Madame Parangon, et à la cadette Mâris de la rue *de la Vieille-Bouclerie*... Je fus très étonné! Mais la beauté du motif, dont je ne pouvais douter, me fit admirer ces deux filles! Et je dirai, à cette occasion, que je n'ai jamais vu de prodiges d'amitié comme dans ce canton de la Basse-Bourgogne... L'effet de celle-ci fut de donner à Lenclos du goût pour sa femme...

Le soir de ce même jour, j'eus une *familiarité complète* avec la Guigner, qui m'emmena chez elle, en sortant de danser chez Calais.

Le 9 Mai, M. Parangon monta, pour me déclarer compagnon; il avertit en même temps Bardet et Tourangeot, mes co-apprentis, de me traiter à l'avenir de *Monsieur*. Je rapporte ces bagatelles d'usage, pour peindre les mœurs de la profession, telles qu'elles se conservaient encore en province : mais aujourd'hui ces usages s'anéantissent partout. En effet, on aurait honte de les employer avec les brutes qui ont depuis avili l'art typographique... A dater de la fin de mon apprentissage, le bonheur sembla m'abandonner, comme on va le voir.

Le dimanche 11 Mai, je fus un véritable débauché. Après avoir copieusement goûté dans la petite imprimerie au premier, avec Loiseau, Bourgoin, Bardet, Tourangeot, J. Lelong et Toinette elle-même, je restai seul avec Tourangeot, qui s'était offert de me

trouver une pension. Au moment où nous allions sortir, parurent trois sœurs, filles du commis Durand, surnommé *Torsgueule,* ami de M. Parangon, qui avait besoin de lui pour ses entrées de livres en contrebande, attendu que c'était le seul commis qui s'y prêtât. Une autre raison les liait encore, c'est que M. Parangon prenait soin de la femme et des filles Durand, pendant les absences du commis. Tourangeot, qui était au fait de tout ce micmac libidineux, dont il était souvent le courtier, me dit : — « Si tu veux avoir du plaisir, tu vas en avoir; car » voici les fourbisseuses du *bourgeois...* » Il les fit monter, alla chercher du vin à la cave de M. Parangon, les fit boire, en mangeant nos restes, et s'empara de l'aînée, dont il jouit dans sa chambrette, qui était à côté, et qu'il laissa ouverte; m'exhortant à en faire autant avec la seconde sur le lit de Bardet... Je m'y refusais, mais les agaceries de cette petite libertine, qui avait déjà fait plusieurs voyages à Paris, où sa mère l'avait mise de ses parties de débauche, me rendirent furieux de luxure : je jouis... La troisième sœur était une enfant de douze ans : elle fut spectatrice; mais Tourangeot me dit qu'elle était accoutumée à ces sortes de scènes par sa mère et ses sœurs. Aussi était-elle d'une impudence qui passe toute imagination... Dans un moment où les deux aînées s'étaient jetées sur Tourangeot, qui leur disait et faisait des obscénités, elle vint se mettre sur mes genoux, et m'embrassa. J'y répondis. Alors la petite me dit en propres termes : — « Dépucelez-moi,

» je vous en prie. — Non, non! petite effrontée! » lui dit la seconde, « non! » Tourangeot ferma la bouche à celle-ci, en la tourmentant. Et J. Lelong étant rentré, il lui donna l'aînée... Jamais scène chez la *Pâris,* la *Montigny,* la *Gourdan,* la *Guérin,* la *Dupont,* la *Catiche,* n'égala celle dont je fus acteur et témoin! Tourangeot, ancien tartare d'officier, espèce de tigres qui suivent les armées, rassasié de jouissance, ne faisait plus que pincer et mordre, tantôt la sienne, tantôt la monture de Jean Lelong. Elles poussaient des cris en jurant... Moi, je cédais aux agaceries de la troisième, et devenu furieux par les obstacles, je la faisais également crier. Cependant je n'aurais jamais réussi; mais le tartare, au fait de toute scélératesse, ayant aperçu un morceau de beurre frais échappé à la voracité des trois sœurs, en vint oindre l'enfant, qui fut immolée... Madame Parangon imaginait-elle que dans sa propre maison, il y eût un scélérat capable de me rendre un pareil office?...

Tandis que je frémissais de l'action que je venais de commettre devant tant de témoins, M. Parangon rentra. Il entendit le bruit qu'on faisait dans l'imprimerie basse, des voix de jeunes filles... et il monta. Il était un peu enluminé; car cet homme ne s'enivrait jamais. Il me dit, en me voyant auprès de la troisième Durand : — « Elle est gentille! » Et il lui prit le menton. Elle le repoussa en riant. Je me levai. Il la retint; et je me hâtai de sortir. Arrivé dans la cour, je vis sur mes pas J. Lelong et Tou-

ɹangeot : — « Sortez, » nous dit ce dernier ; « pour » moi, je reste : dans ces cas-là, il a souvent besoin » de mon service... *tel que je te l'ai rendu :* car c'est » bien un autre homme que nous ! Les petites » tremblent, quand elles le voient arriver ; il n'y a » que la mère qui ne le craint pas... »

Je ne me livrai jamais à ces actes de débauche, que je n'éprouvasse des remords. Les miens ce jour-là, furent cruels !... tandis qu'un Tourangeot entassait les turpitudes, servilement, sans goût, sans choix, comme sans repentir.

En sortant pour aller respirer, je passai devant la porte de Marianne Tangis. Elle y était seule, assise. Je la saluai, elle me le rendit en souriant. Je m'enfuis, avec ce sentiment intérieur : « Je ne suis digne » ni de lui parler, ni de l'entendre. » Mais au bas de sa rue, ayant trouvé les deux sœurs *Pouillot,* perruquières, dont la cadette était jolie, et toutes deux peu régulières, je me les jugeai convenables, et je leur parlai. Les trois sœurs Julien vinrent à passer ; la plus jeune dit à Cadette *Pouillot :* — « Ne crois rien de ce qu'il te dira, Marine ! car

Il en dit à d'autres autant !

» C'est un trompeur. » Je l'embrassai pour la punir. Cadette Pouillot me dit : — « Oui ! fermez-lui la » bouche !... Mais cependant ne vous gênez pas » avec nous ; est-ce que nous ne savons pas ce que » nous devons croire de vos discours ? Mais ces

» mines naïves et douces, comme Aimée Julien, » prennent tout au pied de la lettre. » Des jeunes gens survinrent, et nous allâmes avec toutes ces filles à la salle de Fiévé, où je trouvai une partie de mes antagonistes. Cependant, après la danse, je m'en revins seul et tranquille, mais non sans précaution... J'avais déjà eu des remords; je passai une nuit cruelle! juste punition d'une journée où je m'étais conduit contre mes principes... Mais cela m'arrive souvent... Pauvre humanité! je n'ai fait ce livre que pour te peindre à mes dépens!

Le 16, fête de Saint Pèlerin, je passai les heures de divertissement chez la Mâris, avec les trois sœurs Ferrand et leur tante, qui me marquèrent beaucoup d'amitié. J'en ignore la cause; mais cela ne pouvait être que relatif à Colombe, dont cependant elles ne me dirent mot. On verra tout à l'heure ce que je devinai... Après souper, je menai les trois sœurs et leur tante chez Fiévé; Médérique Maufront y parut, avec son frère. Elle me fit des excuses de la conduite des selliers, qui était présents; elle dit tout haut qu'elle savait ce que j'avais répondu, en apprenant l'insulte qu'on lui avait faite, et les conseils que j'avais donnés à mes amis; ajoutant que, *sans le savoir, j'étais entré dans ses intentions; puisque si elle avait reconnu quelques-uns des jeunes gens de la ville, certainement elle ne les aurait pas nommés, à cause de leurs parents*... Ces sentiments me donnèrent pour elle beaucoup d'estime, et je la lui témoignai d'une manière qui acheva de prouver que je

n'étais pas coupable de complicité : — « Mademoi- » selle, j'ai toujours pensé que la beauté de l'âme » et des sentiments était indiquée par la beauté du » corps; et vous en êtes la preuve. » Des applaudissements universels couronnèrent mon compliment. Cette politesse, cette aménité de caractère, plutôt que de manières, naturelles à ma famille, me conciliaient les jeunes gens; pour les jeunes filles, quelques-unes exceptées, ma première vertu, c'était de bien danser... Mais pendant les mouvements que tout cela occasionnait, la famille Ferrand causait à l'écart. On voulut que ce fût moi qui dansât le premier menuet de Médérique. Pendant sa durée, j'entendis la tante Ferrand qui disait : — « Oui, c'est » une fille, et sa mère la lui élèvera... » A un autre tour, j'entendis : — « Que sait-on ? La voilà mariée : » ne peut-on pas avoir un enfant qui meure ?... » Ce fut tout ce que je pus saisir; et ensuite on esquiva toutes mes questions. Je n'ai su que longtemps après que mes conjectures étaient fondées.

Le 18 Mai est celui de l'arrivée de mes deux cousins, comme on l'a vu... Je ne passerai au jour où j'ai fini le récit de leurs noces, qu'après avoir jeté un coup d'œil rapide sur ce qui renouvela ma liaison avec Rose, pendant cet intervalle, et terminé mon aventure avec cette fille.

Les salles de danse commençaient à me déplaire. J'y trouvai un soir Gaudet avec cinq à six servantes : comme on sait, il préférait ces sortes de filles aux demoiselles. Les sœurs Ferrand se retiraient de chez

la Mâris; Durand Sougéres leur fit scrupule d'y aller : de sorte que, le soir des servantes, ne pouvant déterminer les trois sœurs à venir danser avec moi, j'emportai Aglaé, à peu près comme autrefois *Borée* enleva *Orithie.* — « Puisque vous m'avez conquise, » me dit-elle, « il est juste que je danse; mais c'est » pour la dernière fois. » Je m'en retournai de bonne heure...

J'eus le même soir un entretien avec Rose : mais si peu important, que je lis dans mes cahiers une Note Latine, dont voici la traduction : « *J'ai oublié de dire que j'ai eu, dans la journée, un entretien avec ma très chère Rose; tandis que Colombat nigaudait avec Annette Bourdeaux... Je l'ai aimée plus que jamais... Chère fille! aime qui t'aime! et laissons le reste aux Dieux*..... »

C'était le lendemain des fêtes de Pentecôte, que je devais cesser de manger dans une maison, devenue paternelle pour moi. Il paraît qu'en y consentant, Madame Parangon agissait contre ce qu'elle désirait; mais qu'elle était obligée de céder aux vues assez clairement exprimées de son mari, qui venait d'affranchir aussi Tourangeot, afin de faire sortir ensemble les deux favoris de l'épouse et du maître... Colette ne me parla pas de ce changement de mon genre de vie; mais elle avait chargé Toinette de me dire, *que nous n'étions pas séparés, puisque nous nous verrions tous les jours; qu'elle me priait de ne pas lui parler de ma sortie, qu'elle ne commençât la première; qu'elle espérait que je n'irais pas dans une*

maison comme celle d'Anieli, mais chez M. Palês, maître de pension, ou chez M. Briand, avec Trésignies, ou dans une maison bourgeoise; à moins que je ne préférasse de prendre une chambre, où Toinette me donnerait tous les soins nécessaires? Je répondis à la messagère, *que j'étais pénétré de reconnaissance : mais que ne pouvant plus demeurer à la maison, puisque ce n'était pas l'usage, les ouvriers étant aux pièces, je me mettrais en pension chez de bonnes gens, simples, unis, comme mes cousins, dès qu'ils seraient mariés; que je suppliais Monsieur et Madame Parangon de me garder à l'ordinaire, comme apprenti, jusqu'à ce moment...* Toinette rendit ma réponse à Madame Parangon, qui l'approuva. Toinette revint me dire : — « Ma- » dame est fort triste! elle a les yeux rouges; mais » votre réponse l'a fait sourire : « Cours lui dire, » ma Toinette, » (ce sont ses propres paroles), » que son plan vaut mieux que tous les miens... » Ainsi vous resterez jusqu'au mariage de vos cou- » sins, et vous logerez chez eux après. » Nous voici à Rose.

Le 25 Mai, sortant après souper, pour aller chez le père Servigné, j'aperçus Mlle Lambelin sur sa porte. Je l'abordai; je causai avec elle jusqu'à huit heures et demie. Je trouve au 26, dans mes Cahiers, cette exclamation : « Fassent les Dieux que je » retrouve ce soir cette fille si tendrement aimée!... » Le soir de ce même jour, Rose me montra de la rigueur; mais en me quittant, elle me dit : — « Qu'il est cruel de parler et d'agir contre ce que

» le cœur désire!... » Je ne vis pas Rose le soir du 29; je m'amusai à causer avec Julie, maîtresse de Burat; avec Marianne Linard, qui depuis a épousé un libraire à Semur; Jeannette Geolin sa sœur, depuis femme de Jean Lelong le domestique, aujourd'hui imprimeur à Paris; *Rosalie-de la Rupelle,* jolie brune que je voyais pour la première fois familièrement; son vrai nom était Agathe Laurent, mais on le lui avait changé en celui de Rosalie, en entrant auprès de la jeune Mme de la Rupelle : c'est ainsi que Médérique Maufront s'appela Julie, quand Mme d'Avigneau, qui s'en était éprise depuis son accident, la voulut avoir. Je n'avais pas eu Agathe, j'ai eu Rosalie ce soir-là même, après que Burat m'eut débarrassé des trois autres. Nous fûmes surpris par Mme de la Rupelle, qui fit de grands reproches à sa caméristе et, à moi, des félicitations : — « Recevez mon compliment : vous êtes à envier, » d'avoir su arracher le dernière faveur à une jolie » fille, que de plus huppés que vous poursuivent en » vain! » Je tâchai d'entendre ce qu'on dirait, après mon départ... Rosalie assura que je l'avais violée, en la faisant *pâmer*. Sa maîtresse éclata de rire... et lui pardonna, mais à condition qu'elle ne me parlerait plus.

Le vendredi 30, je joignis Rose le soir après souper, et Colombat, qui était avec moi, eut la malice de ne pas nous quitter. Il s'était aperçu de je ne sais quoi, de la part de Rose, et il en était

intrigué. D'ailleurs, il attendait Annette, qui ne parut pas.

Le samedi soir 31, je causais tranquillement seul avec Rose : elle me montrait Annette et Colombat assis au milieu de leurs familles réunies, et qui bâillaient à qui mieux : — « Comme ils s'amusent! » me dit-elle. (Sa mère nous écoutait derrière la porte coupée; mais nous l'ignorions). — « Laissons-les, » répondis-je; « ils seraient trop heureux, sans ces » petits déboires-là! — Comment, déboires! deux » familles respectables? Vous appelez cela des dé- » boires? — Ce n'est pas tout à fait ce que je veux » dire : jeunes, aimables tous deux, sûrs l'un de » l'autre, ils auraient d'heureuses et tranquilles » amours, comme je les ai toujours désirées, s'ils » pouvaient s'ouvrir leurs tendres cœurs en li- » berté... » Ici la mère Lambelin toussa. Elle parut aussitôt, et d'un air sevère, elle ordonna à sa fille de rentrer.

Le dimanche, 1er Juin, après le dîner, je trouvai les demoiselles Lacour devant leur porte, avec Maîne Lebègue, Loiseau, Tangis frère, et Lacour. Les demoiselles me reçurent froidement; et sur ce que je dis, que l'*honnête garçon ne trompait jamais une jeune fille, mais l'avertissait de bonne heure de ne pas s'attacher, de peur de la rendre malheureuse...,* la cadette Lacour m'adressa la parole : — Je savais » déjà que vous êtes inconcevable! » (On m'a depuis souvent répété cette expression; et je ne me rappelle pas que, dans ces occasions, le tort fût

de mon côté). Maîne prit ma défense : — « Ne le » condamnez pas sans savoir ! » dit-elle à son amie. — « Comment, sans savoir ? » demanda l'aînée; « prétendriez-vous donner à penser quelque chose » contre Marianne ?... — Contre Marianne ! » s'écria Maîne; « c'est la plus aimable et la plus vertueuse » fille que je connaisse; je suis bien éloignée de » parler contre elle ! Marianne n'a aucun tort : mais » Monsieur Loiseau assure que son ami n'est pas » coupable. Il faudra l'engager à nous expliquer » cela tantôt. — Nous verrons donc ? » reprit la cadette. — « Non ! » dis-je en m'approchant « je » ne suis pas coupable : car je respecte infiniment » Mademoiselle Tangis la cadette; et Mademoiselle » Lebègue le sait bien; mais je suis forcé de m'éloi- » gner... voilà le mot... Et dans ce cas, voudriez- » vous que... — Il ne fallait donc pas... » dit vive- » ment la cadette Lacour. Jè l'interrompis : — « Écoutez-moi toutes trois avant que de me con- » damner, et répétez ce que vous jugerez à propos » de mon discours, à Marianne... En voyant l'ai- » mable cadette Tangis, elle me charma : je la » recherchai sans réflexion; je me trouvai pris et » amoureux, avant de m'en être douté; j'allais » auprès d'elle malgré moi. La réflexion m'a rendu » juste : je me suis retiré... Mais laissez-moi, je » vous en supplie, Mesdemoiselles, l'apparence du » tort envers Marianne; qu'elle me croie léger, fri- » vole; et que l'indignation qu'elle en ressentira, » lui rende le repos, que je n'ai pas recouvré !... Il

» est juste que je souffre seul; l'aimable, la tou- » chante Marianne ne doit pas être la victime de » ma situation... douloureuse et forcée! — Ha! le » voilà encore qui me met de son côté! » dit la jeune Lacour... « Allez, allez! je plains la pauvre » Marianne, qui vous aime; mais je ne veux pas » qu'elle ait mauvaise opinion de vous : je sais, par » expérience, que cela est trop dur, et qu'une hon- » nête fille aime mieux pleurer un amant qui la « quitte, que de le mépriser. »

En cet instant passa la jeune Annette Bourdeaux; jamais, je crois, elle n'avait été si jolie; c'était une belle rose dans son éclat. Je la saluai. Elle y répondit en rougissant un peu; ce qui la rendit encore plus belle. — « Ha ! que voilà une charmante per- » sonne! » dirent les trois demoiselles. Pour les hommes, ils l'admiraient, sans parler. Une idée me vint : c'est qu'on ne pouvait pas voir une image plus parfaite de Mlle Fanchette, et même celle-ci avait quelque chose de plus clair dans le teint, et de plus noble dans la figure. Plein de cette idée, je courus après Annette, et je lui dis : — « Jeune » nymphe! vous êtes si belle, que je crains de » vous voir enlever par quelque *Satyre,* ou par les » *Cyclopes* de la porte de Paris » (un chevrier et un taillandier étaient logés de chaque côté de cette porte); « permettez que je vous protège contre leurs » attentats. » Elle me répondit : — « Je ne suis pas » fâchée d'avoir le bras d'un voisin, dans ce quar- » tier-ci, où je ne suis pas connue. Mon frère aîné

» devait m'accompagner, mais il s'est amusé je ne » sais où. » Je la conduisis jusqu'à la rue *des Jésuites,* chez M. *Depincemaille,* directeur des Aides. Elle n'y demeura qu'un instant, et je la ramenai. Nous retrouvâmes encore les trois amants et leurs maîtresses, assis devant la porte des Lacour. Bourdeaux l'aîné arrivait dans ce moment, pour rejoindre sa sœur; que je lui remis, et je m'assis auprès de la cadette Lacour. — « Quoi? » me dit-on, « vous quittez » ainsi une si jolie personne, qui vous a pris le bras » si familièrement? — Cela ne doit pas surprendre, » répondis-je, voyant bien l'idée qu'avaient les demoiselles Lacour, leur frère et Tangis; « je suis l'ami » le plus intime de son prétendu. — De son pré» tendu! — Oui, un jeune homme fort aimable, et » que vous connaissez. Le mariage est arrêté depuis » plus d'un an; mais on ne veut pas les marier si » jeunes. Mademoiselle Annette sait de quelle con» fiance m'honore son futur, qu'il ne me cache » rien; voilà pourquoi je suis peut-être le seul gar» çon de la ville, après son frère, avec lequel elle » agisse si librement... D'ailleurs, il aurait fallu, ou » qu'elle s'en retournât, ou qu'elle attendît son » frère auprès de nous, ne pouvant, à son âge, aller » seule dans une maison de commis et de bureaux. » — Ha! c'est autre chose! » reprit la jeune Lacour... Tangis écoutait ceci fort attentivement. Il m'avait battu froid; il reprit un peu de cordialité. Je sentis qu'il ne fallait pas rester plus longtemps; mon bon génie me pressait de retourner vers Marianne,

et je le croyais alors un mauvais génie. Colombat parut le plus à propos du monde pour seconder mes vues : — « Nous venons de voir une charmante » personne de ta connaissance ! » lui dis-je; « elle » a bien voulu accepter ma main, depuis ici, jusque » chez M. Depincemaille, et au retour ; je viens de » la remettre à son frère aîné. — Mademoiselle » Annette ! » s'écria-t-il, dans un premier mouvement. — « Elle-même, » dit Maîne Lebègue; « elle est charmante ! — C'est une beauté com- » plète ! » ajoutèrent les demoiselles Lacour. Colombat se rengorgea si bien, à ces éloges, qu'on aurait deviné qu'il était le prétendu, et on l'en félicita. Il s'en défendit néanmoins; mais un instant après, il me remercia, en propriétaire, de la politesse que j'avais faite à la *demoiselle;* à charge *de revange*, ajouta-t-il. Je le priai tout bas de m'emmener. Ce qu'il fit très adroitement, en supposant qu'il avait besoin de moi, pour des vers qu'il voulait faire *en l'honneur d'une certaine Sainte du mois de Juillet !...* Il m'entraîna, en me tenant embrassé par le milieu du corps. J'entendis la cadette Lacour, qui disait : — « Cela fera un joli couple ! mais le prétendu » *a l'air de papier mâché.* »

Nous allâmes rendre à la belle Annette les louanges qu'on lui avait prodiguées... Elle jouait au volant devant la porte de Mme Chouin, avec Rose, sa voisine. Nous les examinâmes un instant : Annette, en déshabillé blanc, était une bergère, un bijou. Rose, blanche comme un lys, un peu potelée, grande,

faite au tour, en déshabillé bleu-céleste, offrait un autre genre de beauté ; c'était une nymphe élégante, une vigoureuse compagne de Diane : par derrière, on eût préféré la brune à la blonde. Colombat me dit : — « Voilà nos maîtresses : n'est-ce pas qu'on » en peut voir de plus mal faites ? » Nous nous approchâmes. Les deux jeunes personnes suspendirent leur jeu, ponr nous écouter. Mes regards dévorants exprimaient à Rose, tout en parlant à la belle Annette, que je la trouvais la plus provocante. Et je le pensais. Sa taille, sa jeunesse, sa jambe dessinée par les Grâces, son pied souple et bien fait, la chaleur qui animait son teint pâle du coloris des roses, une gorge d'albâtre, refluante, demi-gazée, etc. en faisaient une laideron préférable à la Beauté... Elle me céda sa raquette, après mon récit, en me disant : — « Remplacez-moi. » Je jouai donc avec Annette, et je la fatiguai beaucoup moins que Rose, parce que jouant parfaitement au volant, je lui rendais le renvoi facile. — « Ha ! que j'aime à jouer avec vous ! » disait la jolie blonde. — « Oui dà ! » répondit le bourgeois Pochet, qui vint à passer... « Mais je » crois reconnaître cet égrillard-là ?... Je vous aver- » tis, ma belle, que vous n'êtes pas la seule avec « laquelle il joue... Que ce mot vous suffise. » Et me touchant sur l'épaule : — « Est-ce aussi votre » cousine ? — Non ; je n'ai pas cet honneur ; mais » c'est la petite-nièce de mon curé. — Toujours » quelque relation !... Je ne vous connais pas, mon » gaillard ! mais tu me parais un chasseur au poil

» et à la plume!... Nous avons des garde-chasse,
» et je te recommanderai... » Ce propos fit rire Annette, qui, ne s'intéressant point à moi personnellement, se plut à me tourmenter sur mes maîtresses, que je faisais passer pour mes cousines... Mais où était allée Rose? où était Colombat, disparu quelques minutes après?... Il faut le dire.

Rose avait un tempérament de feu, comme toutes les laides spirituelles bien conformées (à ce que j'ai toujours observé). Je commençais à en être aimé; j'étais bien coiffé ce jour-là, et l'on sait combien la coiffure donne d'agrément à la figure! Rose, après m'avoir écouté, après avoir lu dans mes regards ce que je voulais qu'ils exprimassent, sentit pour moi une passion physique très vive. Elle monta dans la chambre au premier, dont la fenêtre donnait sur moi, parce que je tenais le bas de la rue; elle se cacha derrière un rideau et nous regardait jouer..... Colombat, un pen espiègle, se voyant sans occupation et ayant aperçu Rose à sa croisée, entra dans la maison, se glissa jusque derrière la jeune personne, où il vit et entendit... ce qu'il me rapporta ensuite.

Lorsque la fin du jour ne nous permit plus de jouer au volant, nous nous assîmes, Annette et moi, auprès de Rose, qui était aussitôt descendue, de Colombat, qui l'avait précédée, et qui causaient ensemble, pendant que nous avions serré les raquettes... Nous commençâmes alors un petit petit jeu de société à donner des gages. Julie à Burat, Mme Chouin, Mme Durand la bonnetière, la sœur

de celle-ci, charmante personne de Tonnerre, cadette Bourdeaux, *Usonne* ou *Eusébie Nombret*, comme elle petite-nièce d'Antoine Foudriat, et sœur de celle que j'avais vue à Sacy pendant mon enfance; enfin Manon Prudhot. Dans les intervalles du jeu, Annette répétait, en le commentant, le discours du bourgeois Pochet, que Rose et Colombat n'avaient pas entendu parfaitement. A chaque mot, je pressais la main blanche de Rose, pour lui faire entendre qu'elle était celle dont Pochet avait parlé. Il paraît qu'elle ne dédaignait pas sa conquête. A neuf heures et demie, Manon Prudhot se retira, et aussitôt Mme Bourdeaux fit rentrer ses filles. Je saluai Rose en lui souhaitant tout bas, *la tranquillité, le doux repos, dont je ne devais pas jouir; les songes agréables, que je ne devais pas avoir*. Et je me retirais lentement avec Colombat, lorsque j'entendis la petite sœur de Rose lui dire que leur mère n'était pas rentrée. Elle s'appuya sur la porte coupée, et je me rapprochai seul. Je l'engageai à revenir sur le banc de pierre, qui était devant la porte du faïencier. Elle y consentit, enhardie par la solitude et par la nuit. Je m'oubliai moi-même; Rose m'avait charmé en jouant au volant; auparavant, je n'aimais que son esprit, je venais de lui trouver des charmes, des appas; le sens du tact avait été subjugué par sa main douce et potelée; Rose était belle enfin, en ce moment, où l'on ne voyait que des formes, où l'obscurité adoucissait l'air dur de Rose, et où le tact seul conservait entière sa délicate palpabilité... Je tremblo-

tais de plaisir et d'émotion... Si j'avais su, le soir, ce que Colombat ne m'apprit que le lendemain soir, sans doute... et, dans mes idées d'alors, j'étais perdu... Rose, assise, écoutait mes douceurs les yeux fermés, une main sur ma cuisse, l'autre cachée, et paraissant fort émue! — « Je vous adore! » lui dis-je, en lui pressant la taille. — « J'en suis » fâchée! » balbutia-t-elle, en poussant un long soupir, et s'abandonnant un peu dans mes bras. C'est ainsi que cette fille adroite savait allier les contraires. Puis, s'éveillant comme en sursaut, elle me lança, de ses grands yeux noirs, un regard qui m'éblouit... Elle les referma, et je me mis à lui prendre des baisers, sans qu'elle fît autre chose que des mouvements inquiets et presque convulsifs..... Enfin, elle entendit la marche de sa mère. Elle fit encore un grand soupir, en murmurant : — « Allez... vous-en, mon... je crains qu'elle ne » gronde!... » Je me glissai par sous les auvents, et Rose rentra.

C'est à cette époque que commence proprement l'espèce de passion que m'inspira cette fille d'esprit. Jusqu'alors, j'avais aimé soit par tendresse, soit par désir, soit par tous les deux; j'avais quelquefois fait des vers à l'objet de ma passion; mais c'était une éruption momentanée. Avec Rose, au contraire, je ne sentis ni tendresse proprement dite, ni désirs violents; mais j'eus avec et pour elle la fureur de la rime et de la prose; je rimais une pièce tous les matins, et chaque soir, après le travail, je lui écri-

vais une lettre; je lui remettais après souper le tout, souvent grossi d'une chanson qu'elle m'avait demandée. Je trouvais un plaisir infini à lui écrire; c'était pour moi à son égard, ce qu'était la jouissance à l'égard des autres femmes : en écrivant à Rose, en recevant ses lettres (car elle va m'écrire), je la possédais de la manière la plus voluptueuse pour moi. Toute ma conduite va le prouver; car ce ne sont pas ici des chimères. La femme qui était le plus femme pour moi, celle qui m'inspirait également et tendresse, et dévouement, et brûlants désirs, intérêt et respect, c'était Colette; nulle autre femme n'a jamais excité en moi, au même degré, la tendresse et les désirs... Quand j'adorerai Zéphire, cette Zéphire si délicieusement aimée, et si digne de l'être, je serai aussi tendre pour elle que pour Colette; mais elle n'excitera que faiblement les désirs, et peut-être ne les aurait-elle pas excités du tout, sans ses provocantes caresses...

Ce fut le 2 Juin que commencèrent mes lettres et mes vers. Toutes mes lettres sont perdues : Rose les avait conservées, même après son mariage; mais une sœur dévote et laide, sa puînée, les brûla, en 1765, à la mort de cette infortunée Rose, causée par une suite de couches à Paris, où elle était venue demeurer avec son mari, marchand fripier. Quant aux vers, comme on n'en compose guère sans ratures, je les inscrivais d'abord sur mon cinquième Cahier, et je les mettais au net ensuite. Il m'en est donc resté un grand nombre, et je les au-

rais tous, sans les déchirures et d'autres accidents qui en ont détruit une partie. Les premiers vers étaient une acrostiche; je connaissais l'excellent effet de ce genre de poésie sur les Belles du pays, et je ne manquais jamais de commencer par là : c'était comme le frontispice. Elle est déchirée; mais je me la rappelle :

2 JUIN 1755. A MADEMOISELLE

R amené dans vos lacs, après de longs écarts,
O bjet trop séduisant, sans le secours des arts,
S ous vos lois je me mets, je suis votre capture,
E t j'obéis ainsi aux lois de la Nature
Unissons nos deux cœurs, et courons les hasards;
L imitons nos désirs; captivons nos regards
A n'exprimer qu'amour, à marquer la tendresse;
M aîtresse de nos cœurs, qu'elle brûle sans cesse!
B elle Rose d'amour, je l'avouerai sans fard,
E n vous voulant aimer, moi pauvre campagnard,
L ibre, je me promls de rester à mon aise.
I l n'était donc entré dans ma caboche niaise,
N i doute, ni frayeur : mon tort je vois trop tard.

Ces vers sont détestables! Hé bien, Rose, la spirituelle Rose les trouva supportables! Elle me dit, en souriant : — « Un trop bon poëte est toujours un » amant médiocre. » Où avait-elle appris cela? Aux Bénédictines.

Je trouve les vers du 2 Juin; après quoi ils sont enlevés jusque et compris le 10... Le soir du 2, après que j'eus donné ma lettre et mes vers, Rose rentra sur-le-champ. Colombat, qui était venu sou-

haiter le bonsoir à la jeune Annette, me joignit, et nous fîmes ensemble un tour de promenade. — « Tu ne me demandes pas, » me dit-il, « ce que je » devins hier, pendant que tu jouais avec Mademoi- » selle Annette? — Non; pourquoi te le deman- » derais-je ?— Ha mais, c'est que j'ai envie de te le » dire. — Hé bien, je t'écoute; satisfais-toi. — Je » suis entré chez Rose; j'ai pénétré jusqu'à sa cham- » bre. Elle était à sa fenêtre; elle te regardait... » Elle parlait seule; elle s'agitait, s'agitait... Je me » suis approché tout près d'elle, et je crois en » vérité qu'elle te disait des douceurs !... Elle était » rouge d'abord... Enfin, elle a fait un grand » soupir!... et elle est restée comme immobile, » allongeant seulement les jambes, qu'elle roidis- » sait, comme si elle se fût trouvée mal. » Je fis une seule question à Colombat, sur la position de la main ? Il y répondit, sans en comprendre le sens, et je fus suffisamment instruit. Je tombai dans une rêverie profonde. Ce trait augmenta mon amour pour Rose, et fit soulever légèrement quelques désirs, comme Zéphyr soulève superficiellement la tranquille surface des mers... Mais, où Rose avait-elle appris ce qu'elle faisait là ?... Aux Bénédictines.

Le lendemain, 3, je vis Rose le soir, et je lui donnai facilement ma prose et mes vers... Ceux-ci n'étaient qu'à moitié déchirés dans mon *Quintus Codex :* en voici quelques-uns :

Hier, charmante Iris, je vous quittai fort triste;
Je n'étais plus moi-même; un feu vif, dévorant

Dans les lieux où j'allais me *suivait à la piste :*
Sans règle je sentais que circulait mon *sang*.
Tantôt lent, tantôt prompt, il parcourait la veine.
Surpris! que vis-je alors, qu'étrange fut ma peine!
Après l'avoir percé d'un trait toujours vainqueur,
Trop adorable Objet! vous m'aviez pris mon cœur!

Et voilà de ces sornettes qui plaisent toujours aux filles, eussent-elles de l'esprit, quand elles sont amoureuses... Ce que j'avais appris de Colombat me rendit très tendre, et Rose me le parut davantage encore. Cette fille était de feu. Elle avait alors près de dix-huit ans; elle était forte, vigoureuse; elle sortait d'un couvent; elle menait une vie douce, inoccupée, n'ayant qu'un travail d'amusement. Dès que je lui pressais la main, elle pâlissait, et sa voix était altérée... Mais elle se remettait bientôt, pour reprendre sa finesse naturelle, fondée, il faut en convenir, sur la nécessité. Elle savait qu'elle n'était pas belle, mais qu'elle avait de la jeunesse, de la fraîcheur, une peau satinée; enfin, qu'elle possédait alors assez d'attraits pour plaire; et elle voulait profiter de ses avantages présents, pour se donner un mari qu'elle aimât, et propre à satisfaire un tempérament insatiable. Elle me préférait depuis longtemps, à cause de certains bruits qui ne pouvaient manquer de courir, depuis mon aventure avec Madelon Baron; mais je passais pour inconstant: Manon Prudhot, Colombe, Marianne Tangis, étaient connues dans une petite ville; Rose savait en gros que je pensais à Mlle Fanchette, et comme elle

n'avait pas les données nécessaires pour savoir combien ce parti était important pour moi, elle prétendait me fixer par tous les moyens possibles : elle me parla du bien que ses parents avaient à Irancy, et à la ville, en maisons et en vignes ; elle m'abandonnait sa main potelée ; elle laissait ma bouche s'approcher de ses joues de lis, et les roser par mes lèvres brûlantes ; elle permit à ces lèvres de s'attacher aux siennes, de respirer son haleine pure... Mais ensuite, elle devait irriter ma passion par les obstacles ; elle devait paraître en gémir avec moi (et sans doute elle en gémissait réellement). Telle va donc être la conduite de Rose ; et si cette conduite n'eut pas tout le succès qu'elle en attendait, c'est que j'avais le fond du cœur pris, ou que des espérances de mariage, trop flatteuses pour être abandonnées, me soutinrent contre ses ruses ; Rose était faite pour triompher de tout, sans ces obstacles trop puissants...

Je quittai Rose, le 3 Juin, ivre d'amour, ou d'admiration : car tout ce qu'elle fit, tout ce qu'elle dit fut tendre, court, modeste, mais expressif ; je n'avais jamais vu de fille comme elle, pas même Madelon, encore moins Manon Prudhot ; ni Edmée, ni Colombe ne lui ressemblaient... Pour Marianne Tangis, avec l'adresse de Rose, elle n'aurait plus été elle-même : mais si elle avait encore pu être elle-même, elle aurait triomphé, je crois ; à moins qu'on n'eût effectué le mariage avec Mlle Fanchette.

Le 4 Juin se passa comme le 5 : mais j'ai oublié les vers donnés jusqu'au 10.

Les 5, 6 et 7, j'eus affaire à Sacy, relativement à mes cousins. Je parlai beaucoup de Rose à ma mère, mais comme d'une fille d'esprit seulement. Je l'impatientai sans doute; car elle me dit enfin : — « J'ai bien entendu raisonner des filles d'esprit, » même à Paris la capitale; mais je n'en ai trouvé » aucune qui raisonnât aussi bien, aussi sagement, » aussi sensément, et aussi modestement, que » Mlle Fanchette. Ce serait à vous à me dire cela. » Ho! que je dois aimer et honorer Madame Pa» rangon! car elle est bien indulgente pour mon » fils! » Je fus honteux.

Le soir du 7, je revis Rose. Je lui demandai sa main, voulant lui faire entendre ce mot, dans le sens que les romans lui prêtent. Elle me la donna, en disant : — « Elle est à vous. » Je frémis involontairement. (Était-ce donc le plus grand malheur qui me pût arriver? Ha! j'aurai bien pis que Rose!)

Le 8, Rose eut un assaut à soutenir contre sa mère, qui lui dit que j'étais un libertin (Quelle calomnie!... car je le pensais; je me croyais fort sage, et je l'étais réellement, comparé à mes camarades, aux autres ouvriers, gens sans principes, et à tous les garnements dont j'ai parlé à l'occasion de Médérique Maufront). — « Un libertin! » répondit Rose; « ha! ma chère mère! soyez présente à nos » entretiens; écoutez-le; éclairez-moi. Je vous de» vrai autant que la vie, dans les deux cas opposés :

» si vous vous détrompez à son sujet, ou si vous » détrompez votre fille. — Rose ! » lui dit sa mère, « tu parles et tu raisonnes au-dessus de ton âge, » mon enfant ! Je tremble pour toi !... Ne vois pas » Monsieur Nicolas ! Je pourrais te le défendre ; » mais je t'en prie ! » Rose se jeta aux genoux de sa mère, en lui disant : — « Hélas ! je serai donc » malheureuse !... Mais, ma chère mère, ne vau- » drait-il pas mieux que vous l'examinassiez ? — » Hé bien, je le veux... Mais ce que je sais de lui, » je le tiens d'un digne homme, de... M. Salomon, » notre pasteur. » A ce nom, Rose, qui détestait le curé de Saint-Renobert, parce qu'il avait éclairé une petite intrigue, ourdie avant notre liaison, avec frère Boulanger le Cordelier, Rose, dis-je, s'emporta fort, mais en fille d'esprit : elle déclama contre le curé, l'accusa de lui avoir parlé contre sa mère, d'être un intrigant, etc. La mère de Rose, quoique ferme, céda pourtant à sa fille, en lui disant : — « Je serai présente à vos entretiens du soir ; dans le » jour, il ne vient pas, et je défends qu'on se parle, » quand on se rencontrera. — Pour celui-là, maman, » je vous le promets : rien n'est plus indécent, et » ne sent plus l'éducation populaire, que de parler » en rue à un jeune homme, ou même à quelque » homme que ce soit. »

En conséquence de cet arrangement, le dimanche 8 au soir, le lundi 9, le 10, la maman fut présente. Rose, ne pouvant rien dire de particulier, employait tantôt un moyen, tantôt un autre : soit sa main,

soit en me pressant du genou, soit en posant son joli pied sur le mien, et en le rendant l'organe de ses pensées, l'interprète des mots indifférents et coupés que nous nous disions... Je ne pus lui glisser mes vers.

Le 11, je trouvai le moyen de lui donner les vers du jour, avec ceux de la veille, à l'aide de ce qu'on va voir; les moindres bagatelles servent les amants; voici les vers...

J'allais dans vos beaux yeux, mon adorable Aminte,
Chercher de tous mes maux la prompte guérison :
Mais les traîtres, hélas! sous une douce feinte,
Glissèrent dans mon cœur d'Amour tout le poison!
Grand Dieu! qu'il m'était doux! l'heureuse tromperie,
Qui déchire mon cœur, en en faisant la vie!

Voltaire eût fait mieux : mais Mlle Pimpette n'eût pas mieux accueilli ses bons vers, que Rose ne reçut mes mauvaises rimes...

Ce même soir, il se trouva dans la rue *Notre-Dame* du bois phosphorique, à une poutre pourrie, qu'on avait ôtée d'une maison : Colombat, qui demeurait dans cette rue, courut chercher sa maîtresse, que Mme Bourdeaux lui permit d'emmener avec sa sœur cadette, et il ramena la belle Annette parée de diamants; il avait artistement parsemé du bois luisant dans ses beaux cheveux, de sorte qu'elle éclairait ce qui l'approchait. Rose fut frappée d'admiration! Elle brûlait d'envie d'avoir du bois luisant; mais sa mère ne m'aurait pas permis de la mener. Je le demandai

timidement : — « J'y aurais consenti, » me dit la mère, « si vous m'en aviez parlé dans le moment » où Colombat emmenait Annette et sa sœur. — » Vous avez raison, Madame, et ma demande est » indiscréte. » Je me levai aussitôt, et je courus à la poutre; j'en détachai des morceaux très lumineux, et je les apportai à Rose, à laquelle je les donnai avec tant d'adresse, que personne ne s'en aperçut. Je m'assis ensuite à côté de la mère. Rose se leva; elle alla auprès de Mlle Annette et de sa sœur, qui n'étaient qu'à dix pas, n'y ayant qu'une boutique entre les deux; là, elle se garnit et se fit garnir les cheveux de bois luisant; elle en avait la tête absolument couverte, elle augmenta même les diamants d'Annette, comme elles les nommaient. Les deux jeunes filles, ainsi enluminées, se promenèrent devant leurs portes, où tout le voisinage était assis, et leur nouvelle parure causa la plus grande surprise. On croyait que c'étaient des vers luisants; mais on ne concevait pas comment elles s'en etaient procuré une si grande quantité. La mère de Rose me dit : — « Annette lui a donné de ses brillants ; mais com- » ment Rose, que je sais très haute, a-t-elle été lui » demander un pareil enfantillage ? » Je ne répondis rien. — « Je gage, » ajouta la maman, « que vous » lui en avez apporté ? » J'en convins bonnement. » — Vous êtes adroit ! » me dit elle; « je ne m'en » suis pas aperçue; et je vois que si vous vouliez » écrire des lettres, vous m'en déroberiez la con- » naissance, aussi facilement... N'en écrivez-vous

» pas ?... Je dis vous; car Rose sait trop son devoir » pour répondre, et je ne l'en soupçonne pas. » Si j'avais su que mon aveu du bois luisant dût amener cette question, je ne l'aurais pas fait !... Je répondis en tergiversant : — Je puis avoir fait » quelques vers, mais on me les a rendus. — Après » les avoir lus, sans doute ? — Je ne sais... » Je pétillais d'envie de m'échapper, pour prévenir Rose. J'aurais dévoré Colombat, qui me regardait imbécilement, sans m'appeler (il ignorait ma situation douloureuse; mais jamais il ne me parut si bête). Enfin, je crois qu'il me devina; car il me dit : — « Nicolas ! écoute, écoute. » Je ne fis qu'une enjambée de ma place auprès de lui. Et sans l'écouter, je prévins Rose, si adroitement, que je ne paraissais pas lui parler. — « J'aime qu'on ait de l'esprit, » me répondit-elle. Ensuite, j'écoutai Colombat. Comme il n'avait que des niaiseries à me dire, je le ramenai auprès de la mère de Rose, et nous parlâmes devant elle. J'étais ravi d'avoir prévenu ma maîtresse, et la tranquillité de mon esprit fit que je devins amusant ; je fis sourire plusieurs fois la mère Lambelin, et Colombat lui-même me trouva de l'esprit. Enfin Rose revint avec Annette, et elles s'ôtèrent leurs diamants sur les genoux de Mme Chouin ; elles les serrèrent dans du papier, ignorant que ce bois, d'un brillant aussi fragile que celui de leur beauté, sécherait, et perdrait son éclat, en perdant son humidité... L'on rentra, avec mes vers et ma lettre.

Le jeudi 12 fut un jour malheureux, et depuis, tous les autres jeudis : sans doute parce que je laissai percer cette idée superstitieusement amoureuse, en parlant à Rose (l'amour, comme toutes les autres dévotions, aime la superstition et s'en nourrit), à Rose, disais-je, que sa mère avait arrachée d'auprès de moi, pour l'emmener. La bonne et belle Chonin, dont je parle peu, mais qui agissait toujours, me consolait, sans que je me plaignisse : — « Elle va » revenir ! » me disait cette naïve Parisienne, dont j'ai depuis adoré une nièce qui lui ressemblait, la belle Victoire Londo... Cela fit que je ne me gênai pas, et pour être consolé, je me mis à me désoler comme un enfant que sa mère a laissé seul. Je montrais de la dignité avec mes autres maîtresses, surtout avec Marianne Tangis : avec Rose, au contraire, je faisais l'enfant. D'où vient cela ? C'est, je crois, parce qu'en amour, comme en ménage, l'homme est d'autant plus sot, que la femme a plus d'esprit. Vers du 12 :

L'Amour que je ressens pour vous,
Belle Iris, plus long que ma vie,
Bravera du Destin jaloux,
Le décret, par qui tout varie.
Soumis aux traits victorieux
Qu'une Beauté aussi chérie
Lance contre moi de ses yeux,
Je reçois d'une âme ravie
L'Amour.

Tel le Soleil, père du jour,
Brûle d'une flamme éternelle ;
Tel pour vous, Iris, à mon tour,
Sera ce feu que l'on appelle
L'Amour.

Le 13, je fus très heureux auprès de Rose, à laquelle je parlai tendresse. Mais je n'avais pu saisir le moment de faire des vers. Aussi je me montrai les mains libres, pendant toute la soirée, à la mère qui m'observait. Je savais ainsi tirer parti de tout. Mais Rose me fit sentir qu'elle n'aimait pas la négligence, ou l'oubli. Je l'assurai que ce n'étaient ni l'une ni l'autre, mais le travail, qui m'avait ôté l'heure que je lui consacrais. — « Je ne serai jamais jalouse » d'une rivale comme l'Occupation, » me répondit-elle ; « mais qu'elle soit la seule. » J'entrai chez la bonne Chouin, où je fis le quatrain suivant, que je la priai de donner à Rose, avec les vers de la veille :

Souvenir enchanteur de ces si doux moments,
Que je passais toujours vers l'Objet que j'adore,
Hélas ! si leurs douceurs ne charment plus mes sens,
O toi ! cher souvenir, enchante-les encore !

Le 14, ma sœur cadette arriva de Paris (c'est l'infortunée qui a causé depuis tant de chagrins à sa famille !) Je fus frappé de son air ; il ne me convint pas ; mais je tâchai de m'aveugler moi-même. Vers du 14 :

Quel bonheur est le mien ! déjà plein de tristesse,
Ce matin, belle Iris, je plaignais mon malheur !

Mais l'Amour, cet enfant, père de la teudresse,
Le vit tout aussitôt : il offrit à mon cœur,
Ce trop aimable Objet, qu'il aime, qu'il adore ;
Non content de cela, ce plus charmant des Dieux,
Par trois fois, à midi, me la fit voir encore,
Afin de me nourrir du feu de ses beaux yeux.

Le dimanche 15, je menai ma sœur en voiture chez nos parents. Tourangeot nous accompagna, pour les voir une seconde fois. Je n'avais pas montré *Cadette* à Madame Parangon, qui m'en gronda beaucoup !... Je revins le soir, et j'apportai des roses à celle qui en portait le nom. Rose me dit : — « Ha ! » quelle odeur délicieuse ! — L'Amour les a reçues » des mains de Flore. — Et je les reçois des mains » de l'Amour. — J'ai toujours aimé la rose, » repris-je ; « et depuis quelques semaines, je l'aime unique- » ment. — Je ne m'étonne plus, » dit-elle, « de ce » que celles-ci ont tant de fraîcheur, et un parfum » délicieux ! Toutes les roses sont vos amantes !... » A ce mot, je lui pressai la main. Elle me répondit, cette main que je pressais, et mon âme, passée tout entière dans la mienne, s'unit à celle de Rose... Ha ! que le quatrain que j'avais fait à la hâte, en arrivant, était loin d'exprimer ce que je venais de sentir !

Aujourd'hui, belle Iris, m'éloignant de vos charmes,
Je quittais à regret où je laissais mon cœur ;
Mes yeux tournés vers lui allaient se fondre en larmes ;
Mais l'Amour, pour le soir, me promit mon vainqueur.

Le 16 Juin fut un de ces jours qui laissent, par

le plaisir, des traces ineffaçables. J'écrivais tous les jours à Rose de la prose et des vers ; voici le second tribut du jour :

Oui, ma charmante Iris, je l'éprouve toujours,
Mon bonheur est en vous, c'est en vous qu'est ma vie :
Si de votre entretien je n'avais le secours,
Bientôt par les ennuis je la verrais finie.
Mille fois dans mon cœur, encor qu'en votre absence,
Je vous jure ce feu qui ne doit point finir ;
Vous occupez mes sens, à vous seule je pense,
Et toujours ce penser est marqué d'un soupir.
Ha ! moments trop heureux,
Où mon âme étonnée
Vers l'objet de ses vœux,
Presque toute enchantée,
N'exprime ses plaisirs
Qu'en de muets soupirs,
Plus vous charmez mon âme,
Par votre douce flamme :
Plus vous donnez de lois
Pour m'étouffer la voix !

La Belle célébrée me répondit enfin, et je reçus de sa part la première lettre d'amour que jamais femme m'eût écrite. Si lui écrire était une jouissance, recevoir une réponse d'elle, lire ce qu'elle avait pensé, peint sur le papier, où sa belle main s'était promenée, c'était une déification, une véritable apothéose ! elle partageait le plaisir qu'elle m'avait donné ! Ce premier écrit n'était pas une lettre proprement dite : Rose, l'année précédente, m'avait promis une chan-

son, écrite de sa main; je la pressais tous les jours de me la donner. Enfin le 16, après avoir reçu mes deux poulets, elle me glissa un papier. J'étais presque pressé de la quitter, pour le lire; j'eus bientôt cette satisfaction, car sa mère vint la faire rentrer avant neuf heures et demie. J'allai à l'etude de Gaudet lire ce billet précieux. Je trouvai une chanson plate, commune, sur les regrets d'une fille qui se fait religieuse, une cantilène dont l'air, aussi trivial que les paroles, était traînant, soporatif. Je fus surpris qu'une fille aussi spirituelle que Rose me donnât une chanson faite pour la bouche et l'oreille des servantes! J'étais mécontent: je ne daignais pas la lire. Une idée me vint: Il n'est pas naturel que Rose m'ait donné sérieusement une pareille chanson! Je lus tous les couplets: pas un mot de ce que j'avais espéré (car je m'étais flatté que quelqu'un d'eux serait une parodie, qui exprimerait ses sentiments, encadrés dans les rimes du couplet). Parvenu au bas, j'aperçus enfin une écriture si blanche, qu'elle était lisible à peine. Je m'approche de la lumière: je lis au transparent, et j'aperçois des lettres jetées comme au hasard, incapables, en les réunissant, de former des mots. Les voici: comme j'en sais le sens, et que ces choses ne s'oublient jamais, je puis disposer ici ces lettres comme elles l'étaient au bas de la chanson: *V d q v m a j v a é a s v ê a t q j l d j s l p h f d m m n s j i j m d d.* Je réfléchis, je tournai, je transposai. A la fin, je m'aperçus que ce n'étaient que des initiales, et je lus petit à petit les mots suivants:

« *Vous dites que vous m'aimez!... Je vous aime également. Ah! si vous êtes aussi tendre que je le désire, je suis la plus heureuse fille du monde!... Mais ne soyez jamais infidèle; j'en mourrais de douleur!* » Je fus transporté de joie, après cette devination; et sortant d'avec Gaudet dans une sorte d'ivresse, je chantai comme un fou :

Toute la terre est à moi!

En divaguant ainsi, je rencontrai frère Boulanger, le confrère de Gaudet d'Arras, qui rentrait en *catimini*, frère Jean, le portier, lui laissant la porte entr'ouverte. Je lui montrai l'écriture qui était fort belle (et que peut être il reconnut, Rose l'ayant aimé); je le priai de me lire les lettres éparses, en les considérant comme des initiales. Il y rêva quelques instants :... ensuite il lut : « *Vilain diable, qui veux m'aborder, je vais appeler...* » J'éclatai de rire. — « Ce n'est pas cela! » dit-il, en s'interrompant. Il lut ensuite tout du long une polissonnerie, qui cadrait à merveille!... Loiseau survint; il ne lut pas comme moi, et je fus dans une sorte d'incertitude, qui suspendit mon ivresse. Voici quelle fut sa version : « *Volage! qui dites que vous m'adorez, je vous ai étudié avec soin : vous êtes audacieux, trompeur...* » — « Arrêtez! » m'écriai-je, « bourreaux de mon » cœur! ne m'ôtez pas mon illusion! » Et je m'enfuis avec mon papier... Je rapporterai seulement le premier couplet de la chanson que Rose m'avait donnée :

L'Amour cause ma peine,
Hélas! faut-il aimer,
Et se voir à la gêne,
Au couvent renfermer?
Mon amant à la grille :
« Belle, écoutez mes cris!
» — Non je veux rester fille, »
Fut ce que je lui dis.

Dans le premier moment, je répondis à sa chanson par une autre, qui ne lui cédait pas en monotonie, non plus qu'en trivialité :

Pour chasser le chaud du jour,
Allons nous mettre à l'ombrage;
Tous les oiseaux d'alentour
Continueront leur ramage,
Admirant ta beauté,
Et ma fidélité.

— Mon berger, je le veux bien;
Mais promets-moi d'être sage,
Si tu veux mon entretien,
Ne prétends rien davantage;
Et dessus ta bonne foi,
Je m'en vais avec toi.

Si j'avais su ton dessein;
Que tu vouluss' être traître!...
Quoi! tu me baises le sein!
Tu lèves ma collerette!
Tu me chiffonnes, hélas!
Mais je n'y consens pas!

Non, je ne puis résister
A l'assaut que tu me livres :
Ne veux-tu pas t'arrêter?
Je m'en vais cesser de vivre!
Hé quoi? ne vois-tu pas
Mes compagnes là-bas?

Un amant mystérieux
Entend fort bien ses affaires :
Les moments les plus heureux,
Ce sont les plus téméraires :
— Nous ne sommes ici que deux;
Défends-toi, si tu peux.

Je ne sais comment Rose trouva cette chanson ; elle ne l'oubliera pas.

Le 17, je demandai à Rose l'explication des lettres éparses. — « Demain, vous la saurez, » me dit-elle. Sa mère la rappela, et c'est tout ce qu'elle put me dire. Mais elle me glissa un petit papier roulé; moi, je lui donnai ma chanson. La mère pouvait voir tout cela : était-elle d'accord avec sa fille? Je l'ignore... Je courus lire le petit papier chez Mme Chouin, et j'y trouvai ce qui suit : *Suov setid euq suov zemia'm : ej suov emia tnemelagé : Ah! is suov setê issua erdnet euq ej el erisél, ej sius al sulp esuerueh ellif ud ednom!... Siam en zeyos siamaj elèdifni! ne'j siarruom ed ruel-oud!* (1)... Ce fut alors que je me livrai à une joie immodérée, en voyant mon explication confirmée

(1) Il est à peine besoin de faire remarquer que tous ces mots doivent se lire à rebours. *(N. de l'Éd.)*

par celle de Rose elle-même... J'entrai chez Madame Chouin, pour faire les vers suivants, que je croyais pouvoir encore donner le soir même :

Embarrassé déjà, touchant Objet que j'aime,
Pour deviner le sens que contient votre emblême,
J'y faisais mes efforts; lorsque le tendre Amour,
Cet adorable enfant, vint me donner son aide :
« Ha ! c'est, Tircis, » dit-il, « de tes maux le remède !
» Vois-le, fidèle amant, Iris t'aime à son tour !
» Tiens, place cette lettre, et la mets la première;
» Puis, reprends celle-ci, place-la la dernière... »
Il allait continuer, mais je l'interrompis...
O mot trop enchanteur ! ce que vous renfermez,
La trop charmante Iris dans son cœur le sent-elle?
Hélas ! comme je l'AIME, osè-je dire AIMEZ?...
La flamme de mon cœur pour vous est immortelle;
Belle Iris, je vous aime, et cet amour ardent,
Verrait, sans se finir, s'écouler tout mon sang.
Mon cœur, en ce moment, dans les plaisirs se noie,
Il lit cent fois l'aveu que lui fait son Iris,
Le mouille de baisers, et de larmes de joie :
Tout ce qu'il souhaitait, ces mots me l'ont appris.

Mais le mari de Mme Chouin étant rentré, je fus obligé de différer à les remettre au lendemain.

Le 18, à midi, je rencontrai Rose dans la rue *Saint-Renobert*, comme elle venait de porter à l'école le dîner de sa jeune sœur *Thérèse*. Je lui donnai mes vers du 17, auxquels j'avais joint la chanson de Madelon Baron :

Je cherche un cœur plein de franchise.

Comme je donnais cette dernière, qui, heureusement! était séparée, ce malheureux Pochet, encore à sa fenêtre basse, avança subtilement la main, s'en saisit, et la lut. Rose avait mes vers, et je crus lui voir un autre papier entre les doigts; mais elle s'enfuit... — « Hò! pour le coup, » dit Pochet, en me rendant ma chanson, « c'en est trop! les brunes, » les blondes, les grandes, les petites, les jolies, » celles qui ne le sont pas, tout lui est bon! Des » lettres, des chansons commentées, des rendez- » vous, des... L'ami! je vous ferai connaître!... » Je lui souris, en me mettant le doigt sur la bouche, et je disparus... Je ne m'étais pas trompé, en croyant voir un papier entre les doigts de Rose; elle me remit, le soir, une réponse détaillée. Mes transports, à la vue de cette jolie lettre (car Rose écrivait comme jamais femme n'a écrit, si ce n'est la sensible *Beauharnais* et l'élégante *Riccoboni)*, mes transports furent si vifs, que je fus obligé de les aller exhaler sur l'*Ile-d'Amour*, avant que de rentrer. Je regrette bien cette charmante épître, et les cinq autres que Rose m'écrivit alors! A peine osé-je les analyser de mémoire, dans la crainte qu'elles n'y perdent trop. Les écrits qui ont l'expression du sexe pour mérite principal, ne peuvent être retracés par le souvenir seul de celui auquel ils étaient adressés; malgré lui son imagination y donne une teinte masculine, qui les dénature : il faudrait que sa mémoire les lui présentât fidèlement, et mot pour mot; un synonyme pourrait tout gâter... Tâchons cepen-

dant de me rappeler celle que j'ai relue tant de fois, jusqu'à la fin de 1759!

« *En vérité, Anneaugustin, je vous dois une réponse, malgré la décence, la retenue, et toutes les vertus; car l'ingratitude est le plus grand des vices. Hé! quelles vertus n'efface-t-elle pas? même la pudeur, même la décence, même la pudicité, je crois... N'allez cependant pas tirer ici de trop grandes conséquences!... Vous avez vu, par quelques mots que je vous ai écrits, en style et en manière de couvent, où l'on s'exerce à toutes ces petites ruses enfantines, qui ont l'air de voiler sans cacher rien, que je mets un grand prix à votre cœur! Rien n'est plus vrai : je donnerais tout... jusqu'au bonheur inclusivement, pour en être sûre. Ce qui veut dire que j'aimerais mieux être malheureuse avec vous, pourvu que ce ne fût point par votre fait, que d'être heureuse avec un autre. Je ne sais si vous pensez de même pour moi; c'est en cela, et non en telle autre chose qu'on puisse imaginer, que consiste le bonheur suprême... Mon cher Anneaugustin (je venge ces deux noms de baptême, que vous ne portez pas), vous trouverez en moi du caractère, de la vertu; quelquefois l'apparence du caprice, pour réveiller l'amour; jamais la réalité. Je sais à peu près tous vos petits écarts; ils ne m'ont donné que plus d'envie de vous captiver. Je me suis très bien aperçue, le jour du volant, que vous me trouviez autant de beauté qu'à la belle Annette (et ce n'est pas peu!) Cette opinion que vous avez eue est si obligeante, qu'elle vous a mérité mon cœur, déjà très enclin à se donner à vous, comme vous*

devez l'avoir entrevu, à notre conversation de l'automne dernière chez Madame Chouin. Je puis être heureuse avec vous, et vous avec moi, par cette idée. J'ai des projets, des ressources, des parents en place, et... de l'amour.

Tout est à vous.

Votre Rose.

» *Hier Drin, qui a fait parler à mes parents, fredonnait, ou plutôt bourdonnait sous ma fenêtre :*

Vivre sans être tendre,
C'est risquer son bonheur ;
Cessez de faire attendre,
Donnez-moi votre cœur !

Julie, qui était à côté de moi à la croisée, répondit :

Est-ce qu'un cœur se donne
Sans avoir combattu,
Ou qu'il s'abandonne
A la voix d'un inconnu ?...
Vous ignorez peut-être,
Pauvre petit berger,
Qu'il est bon de connaître
Avant de s'engager ?

J'avais voulu l'interrompre, après le quatrième vers, mais elle a continué. Je la grondai beaucoup, en lui disant assez haut, qu'il y avait des gens qu'on ne s'embarrassait pas plus de connaître, que de s'engager avec eux. »

Cette lettre m'avait tellement occupé, que je n'avais eu le temps que de faire un quatrain :

Aimons-nous, belle Iris, d'une ardeur éternelle!
Pour moi, je brûlerai toujours d'un si beau feu :
Oui, trop aimable Objet, si votre flamme est telle,
Je n'ai plus de désir, je ne fais plus de vœu.

Le 19 Juin (jeudi), Rose eut soin que je ne fusse pas trop heureux... Grand art! admirable et louable adresse, dans une femme, que savoir donner à la passion qu'elle inspire une importance *fatale*, pour ainsi dire, quelque chose qui tienne au *sort* et à la *fatalité!*... Je ne lui donnerai que demain les vers très tendres que je lui avais préparés :

Chaque jour, belle Iris, voit croître mon bonheur.
Je ne vis que pour vous, et mon cœur qui vous aime,
Pour le dire toujours sent une égale ardeur.
Ha Ciel! tu le devais à mon amour extrême,
Ce cœur si précieux, qui fait seul tout mon bien,
Ce cœur de mon Iris, de ma belle maîtresse,
Ce cœur, enfin, qui seul a toute ma tendresse,
Vers qui tout l'Univers me semble n'être rien!
Tu le devais, ô Ciel! à l'amant le plus tendre,
Que dans ses lacs Amour eut jamais l'art de prendre!
Ordonnez, mon Iris; retardez ces beaux jours
Où je dois être à vous; j'obéirai toujours.
Votre foi me suffit; je vous jure la mienne :
Hélas! pour la garder, qu'à moi seul il ne tienne!
Mais que dis-je? en doutant, je vous fais une injure!
Quand Iris a promis, elle n'est point parjure!

Mais le vendredi 20 fut le plus heureux jour de ma passion pour Rose. Elle m'avait prévenu à midi, qu'elle irait le soir se promener avec sa jeune sœur, Mme Chouin, et la Julie à Burat; je me trouvai sur leur passage dans la place *Saint-Étienne,* et Mme Chouin m'invita, pour la forme, à les accompagner jusqu'à la rivière. Elles me prièrent de les laisser un moment sur l'*Ile d'Amour.* Je les attendis aux Moulins. Elles ne demeurèrent qu'environ un quart d'heure, durant lequel Burat me joignit. Nous prîmes par le port *Saint-Nicolas;* nous côtoyâmes le rempart des *Bénédictins;* nous passâmes devant la porte de *Paris,* et nous continuâmes par la promenade plantée de tilleuls, qui va jusqu'à celle d'*Égléný.* Rose me donna la seconde lettre, pour augmenter le charme de la situation. Mme Chouin, Julie, Burat, et la petite Thérèse nous laissèrent aller seuls, en courant fort loin devant nous, et s'assirent. Un peu rapprochés d'eux, nous en fîmes autant, Rose et moi, formant ainsi deux groupes, dont l'un était plus intéressant que l'autre, comme on peut le voir dans l'Estampe (*a*)... Ce fut alors que Rose, demi-penchée dans mes bras, me dit les choses les plus tendres : c'était elle qui me faisait l'amour... J'étais enchanté! j'oubliais tout l'Univers! c'était un charme comme celui d'Armide; Renaud n'était plus Renaud, mais un amant effé-

---

(*a*) Dans l'Estampe projetée, bien entendu; voir à la fin du volume, n° XLVIII.

(N. de l'Éd.)

miné... Toutes mes sensations étaient délicieuses! Ce n'était plus cet emportement sujet au remords, ni cette exaltation furibonde que m'inspirait quelquefois Colette : c'était une aise générale, une ivresse entière, absolue. Point d'inquiétudes, point de jalousie, je voyais dans Rose une Muse, une fille au dessus de moi par l'esprit, et je me mettais avec elle à la seconde place, tandis qu'avec toutes les autres, j'avais retenu la première. Dans un moment où le sein de Rose se trouva presque sous ma bouche, un brusque mouvement qu'elle affecta, y fit toucher mes lèvres; j'éprouvai un frémissement de plaisir, dont elle s'aperçut :

Hélas! ne vois-tu pas
Mes compagnes là-bas?

me dit-elle à demi-voix... Je me contins, et elle reprit aussitôt, d'un air de langueur :

Nous ne sommes ici que deux,
Défends-toi si tu peux.

En ce moment, une voix chanta sur le rempart, en dedans de la ville, une chanson sur l'air de *la Furstemberg,* dont les paroles sont aussi connues que la contredanse, mais que Rose ne savait pas. Elle les écouta :

N'aurai-je pas l'avantage
De pouvoir un jour me venger
D'un berger,

Qui m'a pris mon pucelage
Dans un coin de notre verger?
Je voulais me défendre,
Avant que de lui laisser prendre :
Je lui dis : « Colas!
» Quand tu l'auras,
» En seras-tu plus gras? »
Il me jeta sans façon
Dessus un lit de gazon,
Hélas! sans faire semblant de m'entendre!...
Je criai : « Au loup! »
Beaucoup, « Au loup! »
Quand il eut fait son coup...

Pourquoi me gronder, ma mère,
Si j'ai bien voulu soulager
Mon berger?
Voyez donc la belle affaire?
Est-ce donc là pour se fâcher?
Il est vrai, je le confesse,
J'ai bien su payer sa tendresse!
Pourquoi menacer,
Me condamner,
Sans daigner m'écouter?
« Ce poignard dedans mon sein
» Mettra fin à mon destin;
» Iris, sur-le-champ, si je ne te baise!...
» Je ne ris, hélas!
» Tu répondras,
» Alors de mon trépas! »

Après tout cela, ma mère,
N'aurais-je donc pas eu le tort

De sa mort?
Si j'avais fait la sévère,
Il allait se tuer d'abord!
J'ai calmé toute sa rage,
Aux dépens de mon pucelage :
Quel grand mal, hélas!
En pareil cas,
Ne le feriez-vous pas?
Oui, bien loin de craindre rien,
Je soutiens que j'ai fait bien
D'agir ici d'une telle manière :
Tous sont obligés...
Oui, soulagez
Les pauvres affligés.

Rose me dit, avec étonnement : — « J'aime ces » chansons de vieille roche » (et se penchant dans mes bras), « où l'on ne donne pas à l'amour une » importance Jansёniste.» Pour moi, je trouvais cette soirée féïque. Je n'éprouvais pas de désirs; j'étais assez heureux, sans la jouissance. Je pris ce sentiment pour le véritable amour, et Rose, pour de la sottise, ou de la froideur. Elle avait (je n'en ai pas douté depuis) des desseins de faiblesse, ce jour-là; et je les rendis nuls par mes respectueuses caresses; je fus d'un Platonisme outré! Je me trouvais heureux de l'entendre; des libertés l'eussent interrompue; une jouissance m'eût paru triviale et bête, auprès de ses discours... Aussi perdis-je beaucoup dans son esprit! et je m'en apercevrai chaque jour... Je n'étais pas amoureux, puisque je n'étais pas désireux; Jean-

nette seule pouvait être aimée sans désirs. Qu'étais-je donc? J'étais *capté* : l'adresse de Rose m'avait séduit; son esprit flattait ma vanité; je la mettais au dessus de son sexe, par la faculté de penser, surtout depuis qu'elle m'avait écrit; je la considérais comme un être angélique; je me démentais à moi-même ce que j'avais pensé, d'après le récit de Colombat. Ou peut-être croyais-je si facile de l'avoir, que je dédaignais de saisir l'occasion : il y avait de tout cela dans mes idées. Je ne comparais cependant pas Rose avec Madame Parangon : je m'en gardais bien! J'évitais d'allier l'idée de ces deux femmes, de rassembler leurs images dans ma pensée; et je puis dire que cela ne m'est jamais arrivé. Colette eût effacé Rose; car... elle l'effacera, dans une circonstance qu'on verra bientôt... Nous étions dans une solitude absolue : un profond silence avait succédé à la gaillarde chanson; un beau ciel azuré, des étoiles étincelantes étaient nos seuls témoins. J'étreignais sa taille en soupirant. — « Quelle belle soirée! » dit-elle; « comme l'air est tranquille! — Oui! » répondis-je; « Zéphire seul se permet de vous caresser! » — Ha, Zéphire! » reprit-elle, en s'abandonnant sur moi, « que n'es-tu mon amant!... Mais il a le cœur... » froid et tranquille comme l'air!... » Elle s'arrêta... L'Amour m'aiguillonna vivement! Elle avait sur son sein un bouquet de roses qui embaumaient. J'en respirais de si près le parfum, que dans un tressaillement de Rose, mes lèvres brûlantes allaient une seconde fois en fondre la neige. — « Ce gazon est

» doux et frais! » me dit-elle en s'étendant dessus... « Savez-vous pourquoi la Nature l'a fait? — Pour » être foulé par les amants heureux. — Ha! vous le » dites! mais... ce n'est pas là sa destination! — » — Pardon, belle Rose, si j'ai osé me permettre » une allusion qui choque votre délicatesse! — Non, » vous ne la choquez pas... On ne choque jamais, » quand on est aimé. — Que je suis heureux auprès » de vous, ma Rose!... car le bonheur est le com- » plément des désirs. — Quoi! vous n'en formez » aucun? — Non; que d'éterniser ma situation » actuelle. — Ce que vous éprouvez est flatteur pour » moi; c'est un beau compliment! mais est-ce une » réalité? car » (entre ses lèvres)... « *Vous ne péchez* » *pas par ignorance!* — Ha! pouvez-vous en douter? » — C'est une chimère de votre imagination... qui » n'a rien de réel; car... *vous ne com... prenez pas.* » — Quoi! vous pensez que je vous fais... un com- » pliment que je ne pense pas? — *Vous ne m'avez* » *pas comprise... Comprenez-moi donc!* » Je la pressai contre mon cœur : — « Je vous adore, belle » Rose! mon bonheur dépend de vous! — Vous » commencez... à m'entendre... Je vous réponds » que tout ce qui dépend de moi, je le ferai; si... » vous savez l'exiger comme il faut. — Exiger! ce » n'est pas ce que je dois. — C'est ce que je veux... » Cette nuit est bien obscure! On ne nous voit pas » à dix pieds de nous... Parlons bas. » Je parlai bas; je palpai un sein, dont la fermeté, élastique et veloutée n'appartenait qu'à Rose, âgée de dix-sept ans

et demi, d'une croissance vigoureuse... En cet instant décisif, à quatre pas de nous, une jeune personne, qu'un homme accompagnait, chanta, sans doute à sa prière :

Cher souvenir !. . . . .
. . . .
Gazons, relevez-vous ! (1).

Pierrefitte remercia l'aimable *Hortense Buisson,* la sœur de mon ami, et lui en demanda une autre, qu'il indiqua. Nous n'osions remuer, Rose et moi, de peur de nous découvrir; d'ailleurs nous entendions venir quelqu'un de l'autre côté : c'étaient M. *Delamarre* et Mlle *Housset,* la jolie boiteuse, fille du médecin. Ils s'assirent, et la future maîtresse des Eaux-et-Forêts, qui avait la voix très harmonieuse, jugea à propos de chanter les couplets indiqués à Hortense :

J'étais seule dans ce bocage,
Mes moutons erraient au loin,
Occupés au pâturage :
Mon chien en prenait le soin,
Quand Colin vint me surprendre,
Et prendre
D'un air adroit...
Ha ! je sens... Le mot expire...
Le dire...
Il prit mon doigt...

(1) Voyez plus haut, tome IV, p. 33.

Quand du doigt il fut le maître,
Il me prit toute la main...
Je m'écriai sur le traître,
Qui déjà baisait mon sein...
Mais il baise aussi ma bouche,
    Qu'il bouche
    Par ce moyen...
Ha ! je sens... que je respire...
    Le dire...
    Je n'en vis rien !

Après ces deux couplets, délicieusement chantés, des polissons, comme il s'en trouve partout, amenèrent Pan et Priape sur la scène, et firent fuir les Grâces (mais Rose resta). Une voix discordante entonna :

Tse'c erton erèirbmahc,
Suov en zednetne'm erèug !
Elle es tse'l udnef,
Suov en zednetne'm 'ulp !
Suov en zednetne'm 'ulp ! *(bis)*
Siuped al erèinnotuob,
Vous ne m'entendez guère,
Ua'uqsuj uort ud uc...
Suov en zednetne'm 'ulp, etc.

Un autre succéda, puis un autre, jusqu'à quinze, pendant un quart d'heure : c'est-à-dire qu'on épuisa tout le *Sottisier* chantant alors connu dans la ville et le canton. J'en rapporterai seulement les premiers vers :

Nom erèp, ej em essefnoc, etc.

Zenerp nom noc, siam ceva sed seniatim, etc.

Ah! euq nom tiv em tiaf ed eniep! etc.

En vous est l'astre de beauté,
C'est un fait constant, belle Hélène :
Zetêrp-iom ertov éc o enne,
Ruop y erttem nom v i ét!

Nu noc es tiangiep
Rus nu teruobat, etc.

Nu noc ubrab emmoc nu etimre, etc.

Quels traits brillants, jeune Fanchon! etc. (*5 couplets.*)

Longtemps et très longtemps
Les éléments...

Mais puisqu'enfin il faut périr (*y dit Adam à Ève*),
Mourons dans l'excès du plaisir!...

Ehcac ec noc ubrab!
Snotuof el pmac; aç suon tse ûd.

Un quidam la nuit,
Vous prenait à tâtons, etc.

Nous allons à la guerre!
Amis, ne partons pas!
Enu ellif rap erret,
Tse'c nu noc sab!

L'autre jour dedans un bal,
J'aperçus par aventure
Un endroit original,

Turelure!
D'une drôle de structure,
Robin, turelure lure!

Il n'était rond, ni carré,
Sa couleur était obscure :
Il ressemblait d'un côté,
Turelure!
A grosse pêche trop mûre,
Robin, etc.

Oui... vous aimez brune jolie;
Gentille et surtout bien polie;
Vous allez être son mari;
Mais elle a plus d'un favori :
Où vous irez, serez le bienvenu;
L'on vous dira : — « Entrez, le beau cocu! »

Ertuof sed fuen secrag ud edniP, etc. (*Ode à Priape.*)

Tant que tu seras jolie,
Tant que tu seras, Sylvie,
Sous l'escorte des Amours...
Je t'en file file file, je t'en filerai toujours!...

— « Voilà la moins indécente de toutes, » dit Rose, qui les avait attentivement écoutées. On l'entendit, ou on la devina; car on chanta :

Le connais-tu, ma belle Éléonore? etc.

Puis :

Un cœur qui n'a jamais aimé
Est toujours difficile à prendre :

Mais quand on le force à se rendre,
De tous les cœurs c'est le plus tendre :
Ha! qu'il est doux d'avoir charmé
Un cœur qui n'a jamais aimé!

— « Ha! votre cœur avait aimé! » me dit Rose; » il n'est pas neuf comme le mien! — Tout de » même! » lui répondis-je (ce qui aurait été une mordante épigramme, si j'avais su son aventure avec frère Boulanger; mais je l'ignorais); « je » n'ai jamais aimé comme je vous aime. » Nous cherchions mutuellement à nous tromper..... — « Le temps s'est écoulé, » reprit Rose, « et dans » l'instant, il faudra nous séparer. — Je redoute ce » cruel moment! — Pour ne pas regretter le temps, » il le faut bien employer. — Ha! Rose! c'est parce » que celui que je passe auprès de vous est... trop » heureux, que je le regretterai toute ma vie! — Je » sais quelqu'un avec qui on dit qu'il fut plus heu- » reux encore!... » Je restais immobile, la bouche collée sur sa main... Impatientée, elle se leva. Son ton fut un peu aigre. Elle me demanda si j'avais été bien tendre pour Madelon, et comment je le lui témoignais? Je me gardai bien de lui parler de la crise sextuplée pendant les vêpres des Cordeliers; je platonisai mon amour. — « Cela n'est pas ce » qu'on m'a dit, » reprit-elle; « car enfin... on » sait... Mais je vois bien, » ajouta-t-elle en riant avec amertume, « que c'était une calomnie à votre » égard : c'était un autre qui... — Un autre! »

m'écriai-je piqué; « n'ayez pas cette idée de Made-
» moiselle Madelon! C'était moi qui... et je répa-
» rais... — Ha! comment cela? » Alors, de peur qu'elle n'eût une fausse idée de Madelon, je lui avouai mes six crises du 20 Janvier. — « Ha que
» que vous l'aimiez! » s'écria Rose; « et sans doute
» vous n'avez jamais aimé qu'elle! — Je vous aime
» davantage. — Je ne le crois pas, je ne le croirai
» jamais! — Si vous en doutiez... — Hé bien? —
» Vous seriez injuste... — Si vous m'aimez autant
» que vous le dites, vous êtes donc bien peu...
» démonstratif? » Je commençai à me douter sérieusement que je venais de me comporter aux yeux de Rose comme un sot. Je voulus réparer ma faute, et peut-être y aurais-je réussi; mais Julie et la petite Thérèse nous rejoignirent, malgré Mme Chouin et Burat : — Ma sœur! » dit la petite, « savez-
» vous qu'il est dix heures? Nous serons gron-
» dées! » Rose me dit tout haut : — « Dans votre
» jeunesse, vous avez été à l'école? — Oui, Made-
» moiselle. — Avez-vous appris facilement à lire?
» — Mais oui, assez facilement. — Vous n'aviez
» donc pas la conception dure? — Non; du
» moins à ce qu'on m'a dit. — Comme on
» change!..... Vous nous quitterez au Jeu de
» paume; car il ne faut pas qu'on se doute que
» nous étions ensemble; tout le monde ne croirait
» pas notre promenade... *innocente* comme elle
» l'est. »

En achevant le chemin, Burat, qui se mit à chanter

ce qu'il croyait analogue à ma situation, dispensa ainsi Rose de me parler :

Je croyais que l'Amour
Ne pourrait me surprendre;
Mais Colin à son tour,
M'a forcé' de me rendre!
Il me prit la main :
Quel est son dessein?
J'en fus tout inquiète!
D'abord je songe à me cacher;
Après moi, je le vois marcher:
Qu'aurais-je fait pour l'empêcher?
Maman, j'étais seulette! *(bis)*

Sous les lois de l'Amour
Quand notre cœur s'engage,
Quel doux apprentissage
Que produit tour à tour,
Belle nuit, ton beau jour!
Qu'en dis-tu, ma Silvie?
N'en es-tu pas ravie?
Sans vœux jouirons-nous
Des plaisirs les plus doux?
Dans mes bras tu te livre';
Dans les tiens je m'enivre
Du poison amoureux
Qui sort de tes beaux yeux!
Satisfais sans remord
La plus vive tendresse;
Et sois sûre que sans cesse
Nos cœurs seront d'accord,
Par un même transport!

De ta gorge d'albâtre,
Dont je suis idolâtre,
Je touche le satin,
Ma bouche suit ma main;
L'Amour veut que la mienne
Se colle sur la tienne,
Pour goûter à longs traits
Des plaisirs plus parfaits.

— « Chantez-nous autre chose que du galimatias! » lui dit Rose. Il en convint :

Toujours vigoureux,
Toujours plus heureux,
Je dresse... des autels à tes beaux yeux
En ces lieux!
Fanchon, baise-moi...
Reçois ma foi... Sans cesse...
Oui, je t'aimerai toujours!...
Mais tu n'es plus empressé!
L'autel est renversé!
Mon désir en est offensé!...
Baise-moi... Fanchon,
Dieux! que de soupirs! Que de désirs!
J'ignore... un plus doux empressement,
Chère maman!... Colin, baise-moi...

— « Toujours de doubles ententes! » dit Rose.

Tu me demandes chaque jour
Un air nouveau pour ta musette,
Et tu ne veux pas que l'Amour
Se mêle dans ma chansonnette!

Ou cesse, Iris, de m'enflammer,
Ou permets-moi de l'exprimer.
Quand ma bouche voudrait te cacher
Le tendre excès de mon martyre,
Mes yeux pourraient-ils s'empêcher
A chaque instant de te le dire?
Ou cesse, Iris, etc. . . . . . .

— « Passe pour celle-ci! » dit Rose, au moment où nous arrivâmes à la place *des Fontaines*. Là, il fallut se quitter. Je donnai mes vers, non analogues aux circonstances, que je ne pouvais deviner. Les voici; ils sont intitulés : ÉLÉGIE.

Hélas! ma chère Iris, l'on ne sent jamais mieux,
Quand on est bien charmé, que par un peu d'absence!
Hier je l'éprouvai, éloigné de ces lieux;
Ciel! je ne vivais plus, loin de votre présence!
Depuis le point du jour, je faisais mille vœux,
Pour qu'il daignât servir à mon impatience,
Et qu'il précipitât avec plus de violence
Le cours des blonds chevaux du Soleil paresseux;
Enfin le soir venu, tout brûlant de désirs,
Je vole avec ardeur où sont tous mes plaisirs;
Combien je promettais, grand Dieu! de vous en dire!
Que de tendres serments allait faire mon cœur!
Il désire, il souhaite, il adore, il soupire,
Pensez, ma belle Iris, ce qu'il avait d'ardeur!
Arrivé près de vous, déjà mon sang pétille;
Fille du sentiment, une tendre langueur,
Fait couler dans mes sens son aimable douceur;
« Que je vous aime, hélas! trop adorable fille, »

Disais-je alors, « mon cœur vous aimera toujours!
» Je veux brûler pour vous d'une flamme immortelle,
» Et vous seule ferez le bonheur de mes jours!
» Tendre Amour, je l'adore! et Vénus est moins belle!»
Ainsi parlait mon cœur. Mais vous partez, Iris!
Que cette absence, hélas! va me causer d'alarmes!
Rien ne me consolait; mon cœur et mes esprits
Se troublaient malgré moi, et quelques douces larmes
Qu'avait formé l'Amour, se voulaient écouler;
Mais vos ordres, Iris, venaient les repousser...
Vous revenez enfin; ha! quelle fut ma joie!
Mon âme et tous mes sens, mon cœur même s'y noie;
Je vois ma belle Iris, et charmé de la voir,
Sa vue me rend la vie, en me rendant l'espoir.
Amour! ô tendre Amour! c'est toi seul qui m'inspire,
Mais Iris m'a donné le feu que je respire.
Dans ses yeux, aujourd'hui, j'ai puisé plus d'amour
Que n'épand de chaleur le bel Astre du jour.

Le discours le plus détaillé, le plus approfondi, ne donnerait pas une idée aussi juste de l'inconcevable situation de mon cœur, que ces mauvais vers... Mais revenons.

Je fus d'abord honteux de mon peu d'énergie pendant mon long *duo* avec Rose!... mais après un moment de réflexion, je m'en applaudis. « Hé! » malheureux! » me dis-je à moi-même... « songe » donc que c'est pour l'aimable Fanchette qu'il » faut te conserver! Rose n'est et ne doit être qu'un » amusement... » Je rentrai dans ces dispositions, que ne changea pas la lecture de la lettre donnée

avant la promenade. Je vais tâcher de me la rappeler :

« *Chaque soir, Anneaugustin, je reçois de vous de la prose et des vers, et bien que les vers ne soient pas merveilleux, cependant il en est peu d'aussi flatteurs pour celle à qui vous les adressez; leurs fautes sont comme l'effet du délire qu'elle met dans votre cœur, qui de là va troubler le cerveau. Quant à votre prose, on n'y peut rien trouver à reprendre : vous avez l'art de me dire tous les jours la même chose, sans m'ennuyer. Il est vrai que c'est la chose du monde que vous savez le mieux dire, et la plus agréable qu'une femme puisse entendre, de la part d'un amant chéri. Vous aurez la preuve complète, lorsque vous lirez cette lettre, que vous savez vous faire aimer, et que celle qui ne peut se défendre de vos attaques, est assez captivée pour ne s'occuper que de votre bonheur. Le rendez-vous, que je vous ai donné pour ce soir, en est une preuve, et ce qui viendra de s'y passer, le prouvera mieux encore... Ha! cher amant!... Il serait imprudent, en ce moment, d'en dire davantage : car, que sais-je?... Mais c'est assez parler le langage des humains; je vais à mon tour employer celui des Dieux. Je n'ai ni votre facilité, ni votre usage; mais j'ai un cœur qui a besoin de s'épancher. Ne vous attendez cependant pas que je lui laisse dire tout ce qu'il voudrait! Non, il va divaguer :*

L'Amour, dit-on, déguise tous ses traits,
Pour nous ranger, hélas! sous son empire!

Il est roman, si vous aimez à lire;
Sur chaque feuille il étend ses lacets;
Si c'est le chant, le trompeur devient lyre,
Si la chasse, il est l'ombre des forêts...
Quand il vous tient, le Dieu ne fait que rire
Des tours furtifs joués à vos attraits.
Nous allons voir comme il a pu séduire
Une Beauté digne de nos regrets!
Sur la pitié je dois monter ma lyre :
Puissent mes sons, quoique arrosés de pleurs,
Intéresser sans inspirer d'horreurs!
Si la douleur manque souvent de grâces,
C'est à celui qui mêle les couleurs
Qu'il faut s'en prendre ; en peignant des disgrâces,
On doit cacher le cyprès sous des fleurs.
Dans cette ville, où l'Amour et sa mère
Ont toujours eu tant de galants bureaux,
Où du jargon chacun est tributaire,
Le bon esprit l'étiquette des sots,
Et la morale un préjugé vulgaire;
Disons-le enfin, on voyait dans Auxerre,
Gentille Agnès, qu'on y nommait Iris.
On sentait tant le pouvoir de ses charmes,
Que voir la Belle, en être plus qu'épris,
C'était tout un ; le cœur était surpris
Même avant l'œil, tous deux rendaient les armes,
Et le désir éclos sous chaque pas,
Semble attester le pouvoir des appas.
Deux grands yeux noirs et fiers, suivant l'usage;
Teint coloré d'un modeste incarnat,

Où la vertu brille d'un pur éclat ;
Gorge d'Hébé, port noble, aisé corsage ;
Telle au Salon WALLON *représenta*
Une Vierge instruite par VESTA.
Je la peindrais peut-être encor plus belle ;
Mais le portrait en serait moins fidèle ·
Les mécontents de cet échantillon
Pourront fouiller dans les fastes d'Athène,
Défigurer une Beauté Romaine,
De ses attraits affubler sans façon
Mon héroïne aussi belle qu'Hélène ;
Et pour former ce chef-d'œuvre nouveau,
La Grecque aurait, comme la Circassienne,
L'honneur brillant d'essayer leur pinceau.
Pour moi qui sais qu'une Belle accomplie
Fut de tout temps ce rare et cher oiseau
Qu'on cherche encor, je laisse à la folie
L'art de tracer ce qui n'existe pas ;
La vérité doit guider mon compas.
J'en conviendrai, cette Iris savait plaire;
Ce n'était point une flamme ordinaire
Qu'elle inspirait ; elle avait des appas
Plus que toute autre : en faisait-elle usage ?
Non ; tout son crime était d'être trop sage,
Et vainement l'Amour avait tenté
De la soumettre à son autorité.
C'était pitié de voir ce cœur sauvage
Se gendarmer au nom de simple hommage !...
Car où voit-on une jeune Beauté
Rougir d'entendre un amoureux langage ?

Elle rougit, mais vous savez pourquoi;
Quelqu'un déjà vous l'a dit avant moi,
Que la rougeur, sur le front d'une Belle,
Était bien moins un signe de pudeur,
Qu'un vif dégoût d'être longtemps cruelle;
Qu'elle annonçait la défaite du cœur.
Mais, juste Dieu! cette couleur vermeille,
Dont se couvrait le teint de notre Iris,
Était la peur de voir son cœur épris!...
Vous jugez bien, voyant Beauté pareille,
Que nul amant n'abordait son pourpris?
Et cependant son cœur vient d'être pris
Par un amant cachant son imposture
(J'en vois le deuil dans toute la Nature!).
De ce malheur mon esprit est certain,
Et le trompeur se nomme Anneagustin.

Ces vers valent mieux que les miens; mais ils sont souvent gênés, et le sixième manque à la mesure, car il était fait ainsi.

Le samedi 21, Rose me parut froide. Moi, je fus très tendre; sa lettre de la veille m'avait enchanté. J'ai remarqué, à cette occasion, que la première lettre d'une maîtresse est une faveur qui surpasse toutes les autres; c'est à elle de l'accorder à propos. Lorsqu'un homme épris reçoit cette confirmation de son bonheur, il entre dans une délicieuse ivresse, qui se prolonge, qui se renouvelle sans cesse; c'est le bonheur même par sa continuité : chacune des autres lettres renouvelle ce pre-

mier ébranlement, et l'amant, après avoir lu celle qu'il vient de recevoir, relit toutes les autres; ces témoignages sacrés de l'attachement de celle qu'il aime, se fortifient mutuellement; il s'en fait un ensemble de preuves, qui rassurent son cœur, et qui l'abreuvent d'une consolation toujours présente... Écrivez, tendres maîtresses; mais prenez garde que votre amant le mérite! Il n'est pas digne d'une de vos lettres, si un mot indifférent, parti de votre main, ne le met pas hors de lui-même; s'il ne l'a placé sur sa bouche, sur son cœur; s'il n'en a fait une idole adorée... C'est ce qui m'a donné l'idée du NOUVEL ABEILLARD, le plus estimable de mes ouvrages, après la VIE DE MON PÈRE... Voici les vers du jour :

Quoi! ma charmante Iris, j'ai pu vous attrister!
Quoi! j'ai pu devant vous avoir tant de faiblesse!
Hélas! trop cher Objet, sans vous inquiéter,
Pensez que ma douleur venait de ma tendresse.
Je l'ai dit mille fois, vous seule êtes ma vie;
J'attends, en soupirant, le bonheur de vous voir,
Lorsque l'Astre du jour aura donné le soir;
Pourrais-je être joyeux quand Iris m'est ravie?
Mon adorable Iris, qui me charme et que j'aime
(L'Amour m'en est témoin) plus que mon âme même!
Jugez-en, cher Objet, et pensez qu'en amour,
Quand on ne peut se voir, on passe un mauvais jour.
Je vous demande donc, ma divine maîtresse,
De pouvoir chaque jour dire quel feu me presse;
De consacrer au moins quelque petit moment,
A vous conter quel est mon amoureux tourment.

Le 22 et le 23, j'étais abattu. Je m'en demande la raison dans mes Cahiers. Il y en avait alors plus d'une! Le 22, j'avais eu avec Edmée un entretien qui me la faisait regretter : je ne le rapporterai pas; mais c'est une inconséquence ajoutée aux mille et une de ma conduite de ce temps-là (1). Je rencontrai ensuite Marianne Tangis, avec sa sœur, et leurs amies. J'observai que Marianne donnait le bras à un jeune homme, et... j'en fus jaloux... On sent combien j'en avais le droit!... Sorte de RONDEAU, le 22 :

A ma belle Iris chaque jour,
Mon cœur, consumé de tendresse,
Jure mille fois cet amour,
Dont le charme si doux le presse.

(1) Je change d'avis, en imprimant : deux mots de cette conversation : « Vous et ma sœur... me causez bien du » chagrin! — Comment cela, ma petite cousine? — Cathe- » rine m'a tout dit; et moi, quand j'ai vu comme tout allait, » j'ai bien compris que je n'étais qu'une pièce d'assortiment » dans vos arrangements. — Vous aimerez Bertrand, j'en » suis sûr, au lieu que moi, je ne me consolerai peut-être » jamais d'avoir manqué une aussi jolie fille que vous, dont » j'ai l'honneur et le bonheur d'être aimé. Ha! si l'on venait » à m'enlever Fanchette C***, comme je serais au désespoir » de n'être pas le mari d'Edmée Servigné!... — Hé bien, » quoi? » dit Catherine, en nous abordant; « mais on ne » vous l'enlèvera pas, vous le savez bien. Qui voulez-vous » qui vous l'enlève, protégé que vous êtes par la sœur? — » Je pense comme vous, qu'on ne me l'enlèvera pas; et c'est » ce qui me donne la force d'obéir à mes parents, en cédant » à mon cousin un trésor que je regrette! — Allez, allez, » vous ne céderez pas tout; on sait ce qui vous est dû... » Mais je ne me confierai qu'à moi-même, et à vous, s'en- » tend, » etc.

L'ardeur qu'inspirent ses appas,
Me contraint doucement et me force
D'aimer, et de suivre ses pas ;
Le Dieu d'amour tend cette amorce
A ma belle Iris.

Hélas! que mon sort est heureux!
L'Objet charmant que mon cœur aime
Daigne répondre à tous mes vœux!
Oui, je jure une ardeur extrême
A ma belle Iris.

Le 23, à dîner, j'aperçus un contrôleur des coches, bel homme (et frère de cette *Caulette* qui a, pendant si longtemps, occupé une place à la Petite-Poste), presque aux genoux de Madame Parangon, à laquelle il me parut qu'il parlait avec une grande vivacité! Il lui voulut baiser la main ; elle la retira, et rougit. « Lui parle-t-il d'amour? » pensai-je... Je parus. Elle me présenta cette main, qu'elle venait de retirer si vivement, en me disant : — « Venez;
» je vous attendais : vous allez écrire quelque chose
» à mon père, et je vais vous dicter. » Caulette fut obligé de nous laisser. « Vous allez écrire, » me dit-elle, « puisque je l'ai annoncé; car il est mal de
» mentir, même pour se délivrer d'un importun,
» lorsqu'on peut rendre vrai ce qui ne l'aurait pas
» été. » J'écrivis donc en son nom ce qu'elle me dicta pour son père; ensuite pour le mien. Cette petite scène entre elle et moi, et surtout la vision qui l'avait précédée, mit du sombre dans mon ima-

gination. La plus cruelle idée, c'était la main prise et presque baisée par Caulette !... Il ne faut pas croire que ce fut un sentiment passager : il creusa, dura longtemps, et me fit faire deux longues pièces de vers, intitulées, l'une : ÉLÉGIE, *Pour Colette;* l'autre :. *In meam Infidelem hæc Saxiaci nunc scribo.* ÉLÉGIE. C'est un continuel délire. J'y parle à Madame Parangon, comme si elle était Rose. La seconde ne fut achevée qu'à Paris, au mois de Novembre. Toutes deux sont imprimées dans LE DRAME DE LA VIE... Je songeai ensuite comme je m'égarais ; comme je m'éloignais de Mlle Fanchette... Enfin, Rose était froide, depuis notre promenade. Edmée, Marianne, Colette, Fanchette, Rose, toutes cinq me faisaient éprouver la jalousie, ou passée, ou présente, ou future, le regret, le remords, l'inquiétude, la confusion. Aussi m'écriai-je involontairement, lorsque j'eus quitté Madame Parangon : « Que je suis malheureux !... » Un instant après, je me demandai : « Pourquoi ?... » Et je m'aperçus que c'était parce qu'on avait pris la main à Colette; parce que Marianne donnait le bras à un jeune homme; parce qu'Edmée allait sous huit jours en épouser un autre; parce que je craignais que quelqu'un ne m'enlevât le cœur et la personne de Fanchette, et parce que Rose était froide... Mais ces idées se dissipent bientôt, à vingt ans... J'allai chercher un bouquet pour Rose, qui se nommait aussi *Jeanne-Baptistette;* je le donnai très adroitement. Elle causait avec sa voisine la bonnetière, jeune

femme aimable (Mme Durand); j'abordai celle-ci, à qui j'adressai la parole, ne saluant Rose que par une inclination respectueuse. « Madame, » dis-je à la bonnetière, « Madame Chouin est absente : je » voulais lui remettre ces fleurs, pour en faire » l'usage qu'elle sait bien ; oserais-je vous prier de » les lui garder ?... Car je ne demanderais pas cette » grâce à Mlle Rose ? — Pourquoi donc pas ? » me repondit la bonnetière ; « elle est amie de Ma- » dame Chouin. » Sur ce mot, je remis les fleurs à Rose, d'une manière qui lui aurait prouvé qu'elles étaient pour elle, si elle ne l'avait pas su. Elle alla sur-le-champ dans la maison de Madame Chouin, qu'elle trouva chez elle, mais que j'avais priée de ne pas se montrer au dehors. Quand Rose en sortit, elle me fit un signe imperceptible, qui disait : « Vous avez pourtant de l'adresse !... » Auprès de ses parents, le bouquet passa pour venir d'Adélaide Poulet (Mme Chouin), et tout le monde fut content... Vers du 23 :

De quelques fleurs, Iris, reçois le don ;
Cruelle Iris ! ce sera mon pardon...
O quatre fois plus belle et plus dure
Qu'un diamant travaillé par CHÉRON,
Voyez encor sans agitation,
De mes tourments la funeste peinture !
Mon cœur blessé ne peut se mettre en frais
Pour vous tracer l'horreur de son martyre,
Que sur-le-champ vous ne trouviez mauvais
Ce que plus d'une aime à s'entendre dire ;

Du sentiment prisez mieux les attraits !
Ne serez-vous belle qu'en pure perte,
Et dans mon âme, à vos regards ouverte,
Pour m'éprouver, n'entrerez-vous jamais ?...
Je parle mal étoffes, broderie,
Jargon des fats, fine galanterie ;
Sur un pompon, comme tous nos Français,
Je n'ai point l'art d'exercer mon génie ;
Mais mon esprit, naïf et sans détours,
Laisse mon cœur maître de mes discours :
J'aime pour moi, pour l'Objet de ma flamme,
Et la constance a des droits sur mon âme,
Que ni le temps, ni l'ennui du plaisir,
Comme ces fleurs ne verront point ternir,
Comme vos traits ne feront point vieillir.

Ces vers sont de la mesure et du genre de ceux de Rose, que je voulus imiter.

Le 24, Rose me refusa la faveur de l'accompagner à l'*Arquebuse*, où l'on tire l'*Oiseau* le jour de Saint-Jean. Dans le premier moment, j'en fus peiné ; ensuite la réflexion me fit sentir que ce refus me servait, en m'empêchant de m'afficher avec elle. Mais si j'avais encore été fâché, Rose m'aurait bien dédommagé le soir ! Elle répara sa dureté, dont elle avait aperçu l'effet, par une lettre adroitement glissée, et de bouche, par les assurances les plus tendres, cet air d'abandon langoureux, qui rend toujours une amante adorable, quand il est sincère. Cette facilité qu'elle avait de m'entretenir, quand il le fallait, m'a depuis prouvé que Rose agissait de

concert avec sa mère; que toutes deux avaient le même but, et que la mère prudente, ainsi que la fille adroite, sensible peut-être (l'un n'exclut pas l'autre), voulaient me forcer à prendre un attachement solide, durable, et qui me rendit Rose si chère, que j'oubliasse le manque de beauté. Cela était fort bien vu, et, je le repète, elles auraient sûrement reussi; mais tu sais, mon Lecteur, quels étaient les obstacles insurmontables qu'y mettait ma position. Et cependant telle était l'adresse de Rose, qu'elle les aurait peut-être vaincus, si elle les avait connus. J'ai su depuis, qu'elle a dit : « Ha! si » j'avais pu deviner, je l'engageais si bien, par » l'amour, par l'honneur, par le plaisir!... Mais je » suivais les routes ordinaires de la prudence, sur- » tout après que je me crus aimée plus tendrement, » et de cœur, que par les sens. » Il faut observer ici, que Rose, à dix-sept ans, avait été déflorée par frère Boulanger; que la mère ne l'avait pas ignoré; qu'affligée, désolée, elle voulait remettre sa fille au couvent; mais que celle-ci avait su la fléchir par deux motifs; le premier, de ne revoir jamais le séduisant frère Boulanger ; le second, de savoir se procurer un parti, qui l'estimerait, qui l'adorerait, si sa mère voulait la seconder... Je vérifiai assez bien cette seconde promesse. Ainsi la mère secondait la fille, mais avec cette honnêteté qui lui était naturelle; c'était une adresse louable que la sienne... Je disais que Rose voulut doublement réparer sa dureté, dont elle avait aperçu l'effet. Je lui confiai

que j'avais été triste. — « Et moi aussi, » répondit-elle. — « Mais, à vous, quelle en a été la cause? —
» Et à vous, Monsieur? — Je n'en saurais avoir
» qu'une; celle de ne pas vous parler autant que je
» le voudrais. — Je n'en ai qu'une, » répéta Rose;
« celle de ne pas vous voir et vous parler autant
» que je le voudrais... Mon refus de tantôt m'a fait
» plus de peine qu'à vous... Mais vouliez-vous que
» je m'exposasse à me montrer avec vous, au grand
» jour, à la face de toute la ville assemblée, sans...
» que ma mère l'eût permis? Vous savez comme on
» est dans les petites villes comme la nôtre; tout se
» répand, se répète, s'empoisonne... Je l'ai fait
» autant pour vous que pour moi, je ne pense pas
» qu'il soit encore à propos que notre liaison pa-
» raisse en public... Mes parents ne songent pas à
» m'établir avant deux ans; j'en suis sérieusement
» prévenue par mon père lui-même, qui vous a
» remarqué. Si vous ne pouviez pas m'attendre, on
» croirait que je vous ai refusé; je ne veux pas
» qu'on ait cette idée, et parce que vous êtes au-
» dessus d'un refus, et parce que jamais elle ne sera
» une réalité... Vos intérêts me sont chers comme
» les miens; peut-être même me le sont-ils davan-
» tage... On n'est pas digne d'aimer, quand on
» n'aime que soi... Puissiez-vous un jour être aussi
» heureux, aussi honoré que je le désire, dussé-je
» ne pas le voir! » Je fus non seulement obligé de trouver ces raisons bonnes; mais touché, attendri, je remerciai la fille généreuse qui pensait aussi noble-

ment... En la quittant, je lui donnai ces vers :

Pour peindre à mon Iris le trouble de mon cœur,
Il me faudrait des mots qu'eût formés la tendresse;
Car pour décrire, hélas! combien je sens d'ardeur,
De quel feu tendre Amour me consume et me presse,
Quel autre que ce Dieu le pourrait exprimer?
Hélas! il fait sentir! hélas! il fait aimer!
Lui seul sait bien aussi, dans un cœur qui vous aime,
Dicter le tendre aveu de son ardeur extrême.
Oui, ma charmante Iris, mon feu croît si violent,
Qu'à chaque instant pour vous mon âme qui soupire,
Fait souffrir tant de maux à votre tendre amant,
Que dans son noir chagrin peu s'en faut qu'il n'expire!
Soulagez donc ses maux, trop adorable Objet;
Hélas! s'il les ressent, c'est à votre sujet!
Aidez-le, belle Iris, et dissipant sa crainte,
Tirez son tendre cœur de sa dure contrainte.

Ils sont faibles, et se sentent de l'affaissement de mon âme. Je courus ensuite lire la lettre que j'avais reçue, et qui est la troisième :

Pourquoi tourmenterais-je celui que chérit mon cœur?... Ha! ce serait bien me tourmenter moi-même!... Je ne sais quelle idée je me suis formée de lui; mais s'il la connaissait, et s'il pouvait lire dans mon cœur, il en serait content. Anneaugustin me donne des regrets de ce qu'il n'est pas le seul homme que mes yeux aient vu!... Oui, je regrette que d'autres frappent ma vue; qu'ils aient sur moi cette espèce de contact, bien qu'ils n'atteignent pas mon cœur!... Et il a fallu me

priver de tout ce que je voulais, de tout ce que je pouvais voir, pour me donner en spectacle à tout ce qui me peine, avoir devant moi tout ce qui m'ennuie! Aussi, comme je me suis amusée!... Julie et Dorothée, qui étaient avec moi, m'ont demandé vingt fois : « Mais, » qu'as-tu? Te trouves-tu mal? — Ha oui! mal! très » mal! » pensais-je... Jeannette Demailly est venue. C'est mon cœur que cette fille. Elle nous a vite abordées; elle ne m'a parlé que de vous, tout bas. Julie, me voyant contente et colorée, m'a dit : — « Rose, te voilà » rose; ça va mieux? — Oui, » ai-je répondu en montrant Jeannette; « elle m'a fait respirer un bau» me... » Laissons cela. J'ai voulu rimer le commencement de nos amours. Voici comme je m'y suis prise, en les romanisant un peu :

Anneaugustin, sans doute il m'est permis
De t'avouer que j'eus quelques amis...
C'est fort souvent un perfide langage!
Quoiqu'après tout les amis soient d'usage,
Ce nom sacré n'est qu'un masque trompeur,
Qu'on fait servir à de secrètes vues :
Tant de Beautés craignent d'être ingénues!
On n'ose dire, hélas! Prenez mon cœur!...
Et l'on dit bien : « SOYEZ DÉPOSITAIRE
» DE MES SECRETS!... QU'UNE AMITIÉ SINCÈRE
» SOIT LE LIEN QUI CHARME NOS ESPRITS!... »
Mais l'amitié mérite quelque prix,
Et l'amour est son prix ordinaire.
Ce n'était point d'un si tendre salaire

Que les amis qui servaient votre Iris
Étaient payés... Que dis-je, des amis?
Un seul, hélas! Un seul, tendre et fidèle,
Me fait sa cour, et souvent trop cruelle,
Je lui reproche un terme indifférent,
Que dans l'ardeur d'une amitié génante,
Ce trisfe ami, pour calmer son tourment,
Ose risquer un peu trop tendrement.
Pendant un mois, plein d'une douce attente
Anneaugustin (c'est le nom de l'amant)
N'avait parlé de sa discrète flamme,
Espérant tout du Temps et de l'Amour.
Mais, vain espoir! Un jour... funeste jour!
Las de cacher les transports de son âme,
A son Iris il déclara ses feux.
Muse, dis-nous comment cette Vestale,
Contre Augustin en reproches s'exhale;
Peins-nous l'amant dans cet état affreux...
Tarquin courut un danger moins terrible,
Lorsqu'à Lucrèce il ravit cette fleur,
De la vertu fugitive lueur,
Qu'ici l'époux, animal insensible,
Laisse faucher à l'amant précurseur...
Un moindre coup frappe une jeune actrice,
Qu'un vieux baron, riche voluptueux,
Trop tôt instruit des écarts de ses feux,
Quitte et contraint d'aller dans la coulisse
Faire un traité bien moins avantageux...
Austin gémit, ses paupières fécondes
Sur le parquet se répandent en ondes;

Trente nonnains verseraient moins de pleurs
Sur le tombeau d'un de leurs directeurs,
Qu'en un moment le Daphnis que je chante
En humecta les pieds de son amante.
Mais, ô prodige! ô douleur! ô soupir!
Quoiqu'à genoux, il ne peut l'attendrir!
Son Iris voit, d'un œil sec et farouche,
Du paladin les hoquets amoureux;
Et le seul mot qui sortit de sa bouche,
Fut : « LOIN DE MOI, MORTEL AUDACIEUX!
» SI J'AVAIS SU LE BUT DE VOTRE HOMMAGE... »
Elle s'enfuit sans parler davantage;
On dit encor que la Belle rougit
D'avoir parlé, craignant d'avoir trop dit.
Dieux impuissants! un amant aussi tendre
Qu'était Austin, par les Grâces formé,
Ne pouvait-il donc justement prétendre,
Cruelle Iris! d'aimer et d'être aimé?...
Ton cœur pour lui restera-t-il fermé?
Tu paîras cher ta longue indifférence!...

« *Voilà ce que j'ai fait; si vous approuvez, j'ai réussi. Adieu, cher martyr de l'amour* (1). »

Le 25, je ne vis Rose qu'un instant, et je n'eus

(1) On demandera comment j'ai pu me ressouvenir de ces vers? Une parente de Rose, actrice aux ITALIENS, les a fait imprimer, et j'en ai trouvé un exemplaire. Elle y a seulement fait de très grands changements, comme la comparaison de l'*Actrice dans la coulisse,* etc., que je n'ai pas voulu réformer.

que le temps de lui remettre ma lettre, avec les vers que voici :

Quand un cœur, belle Iris, n'a pas encore aimé,
Qu'il n'a jamais senti l'effet de la tendresse,
Il n'est pas, j'en conviens, en un moment charmé :
Mais quand il aime aussi, que de délicatesse
Dans ce feu qu'il éprouve, et dans ses sentiments!
Ses pensées, ses désirs, et tous ses mouvements
N'ont pour but que de plaire à l'Objet qu'il adore :
Et si ce cher Objet répond à son ardeur,
Mille transports charmants, que son esprit ignore,
Se placent pour jamais dans son fidèle cœur.
Tel est, ma belle Iris, tel est l'amour extrême,
Dont pour vous aujourd'hui sait brûler votre amant,
Tous ses sens, tout son cœur... (*Quatre vers déchirés...*)
Je préfère d'obéir à d'aussi douces lois,
Au pouvoir souverain dont jouissent les Rois.

Le 26, j'eus, en conséquence des arrangements de Rose, un entretien sérieux avec sa mère, qui me parla beaucoup de ses affaires, de son pays (Irancy), de ses parents, et d'un bien de campagne... C'était afin que j'en fisse autant. Cela est bien permis à une mère, qui voit qu'un jeune homme recherche sa fille. Mais auprès de la mère, je ne me faisais pas illusion à moi-même, comme auprès de la fille : je sentis qu'il était inutile de me faire valoir. Je lui dis tout bonnement, que nous étions quatorze enfants. Elle fit un geste de surprise!... Je l'assurai que nous étions tout autant. — « Monsieur, » me répondit-elle, « c'est une obligation plus grande où vous êtes,

» de travailler à vous faire un état et à vous com-
» porter en honnête homme; car l'honneur que
» vous vous ferez rejaillira sur plusieurs, comme le
» contraire en déshonorerait plusieurs... Je puis
» vous assurer, Monsieur Nicolas, que j'ai toujours
» observé que les familles nombreuses prospéraient
» avec peu de bien; sans doute parce que les enfants
» y sont plus actifs et plus industrieux. » Je me dis
à moi-même : « Si la fille a de l'esprit, la mère a du
» bon sens. » Je ne pus donner mes vers.

Le 27, j'eus un second entretien avec la mère. Rose était absente, et lorsqu'elle revint, à neuf heures, on lui ordonna de rentrer. J'avais une double dose de prose et de vers.

Le 28, j'eus la quatrième lettre de Rose. Par une suite de l'arrangement entre la mère et la fille, toujours aux grandes rigueurs succédaient les grandes faveurs : une lettre suit deux ou trois jours d'absence, de contrainte, d'air froid. Hé! quelle lettre? On va la voir... Il faut observer encore que j'écrivais tous les jours; quand des obstacles, comme pendant ces trois soirées, m'empêchaient de donner ma lettre et mes vers le lendemain ou le surlendemain, la dose était double ou triple, et rien n'était perdu. Je devais immanquablement attacher à moi par là une jeune provinciale du caractère de Rose; je me serais fait adorer, même à Paris, d'une fille au couvent. Tous les jours une lettre et des vers! c'est une lecture, une douce occupation; on attend cette lettre avec plus de curiosité que nos politiques n'at-

tendent le COURRIER DE L'EUROPE et, depuis peu, le POSTILLON PAR CALAIS. Cette lettre de Rose est la plus forte qu'elle m'ait écrite : la conversation que nous eûmes le soir, avant que je pusse la lire, en donnera une idée. « Croyez-vous, » me dit-elle, « qu'il soit plus avantageux d'épouser sur-le-champ » ce qu'on aime, que d'en avoir la perspective dans » un an ou deux? — Ha! » lui répondis-je, « il y a » pour mourir en langueur. — Non, si l'on s'aime; » si l'on ne se donne pas de sujet de jalousie. — Il » y a toujours beaucoup à souffrir. — Aussi n'ai-je » pas dit *agréable*, mais *avantageux*. Je suis pour » l'attente : j'ai dix-huit ans; le jugement n'est pas » assez formé, à mon âge; je pourrais me donner, » par étourderie, des torts qui aliéneraient le cœur » que j'aurais tant d'intérêt à conserver; je pourrais » le perdre à jamais. Au lieu qu'en laissant creuser » le sentiment qui me l'attache, en l'éloignant » même de moi, je fortifie cet attachement, et je » me forme moi-même à tous mes devoirs futurs... » Telle est la question que je voulais vous proposer. » Je n'espérais pas vous parler aussi librement; je » vous dis un mot de tout ceci dans ma lettre. En » la lisant, faites attention à une promesse que j'y » fais. » Je n'eus pas le temps de lui répondre : sa mère parut; et comme elles étaient de concert, Rose rentra. Mme Lambelin continua son rôle raisonnable; j'avais mes raisons pour ne pas me découvrir davantage, et elle ne fut pas aussi contente de moi qu'elle l'avait espéré. Je me trouvais dans une singulière

position ! Rose me plaisait ; je trouvais un agrément particulier et nouveau dans son commerce ; mais, lié d'un autre côté, charmé de l'être, et préférant Fanchette à Rose, la seule chose qui fît en apparence incliner la balance pour cette dernière, c'est qu'elle était présente, et que l'objet qui frappe les sens fait toujours une impression irréprimable sur les individus bien constitués. Ce qui me rendait encore un peu distrait avec la mère de Rose, c'est que j'étais empressé de lire la lettre que la jeune personne m'avait remise ; je m'ennuyais de propos sensés, que j'aurais admirés dans la bouche de Mme Parangon, mais qui, dans celle de Mme Lambelin, ne valaient pas la lettre de sa fille... Dès que je pus être libre, je brisai le cachet, et je lus une lettre charmante, parfaitement raisonnée, où Rose, après m'avoir annoncé, avec ménagement, la nécessité absolue de remettre à deux ans un mariage auquel je ne songeais pas, adoucissait une idée aussi désespérante par une promesse que je trouve écrite en entier, mais en Latin, dans mon QUINTUS CODEX... Mais voici la lettre :

« *Que dire à mon ami, sur le visage duquel je vois peintes l'amertume et la douleur ? Cher Anneaugustin, je les partage. Ha ! s'il était possible de ne jamais quitter ce qu'on aime ! Si l'on avait du moins la certitude de l'instant prochain où l'on doit être inséparables ! mais il est éloigné, ce temps chéri, et c'est de cet éloignement seul dont on a l'assurance. Entendrez-vous ce*

mot, comme je l'ai entendu ?... Il m'a fait frémir. Anneaugustin, frémirez-vous? Deux ans... Deux ans! Ha! que pendant deux années de choses peuvent arriver!... Je puis, pendant deux années, perdre mon amant. Il peut me perdre; je puis mourir, et c'est en vain qu'il m'aurait attendue. Mes appas, si désirés, lui seraient enlevés intacts... Intacts! Que ce malheur n'arrive pas! je tranche le mot, dût-il paraître impudent... Mais à qui le paraîtra-t-il? Je ne serai lue que de mon amant, et jamais la passion qu'il inspire ne lui paraîtra de l'impudence... Oui, je t'aime, oui, je te désire!... Je désire tes embrassements, tes caresses; que tu froisses, que tu moissonnes, que tu détruises ma fraîcheur et mes charmes... O mon amant, je n'existe que pour toi. Hé! que m'importent la destruction, la moisson, la mort, si c'est toi qui m'as consumée, dévorée, anéantie?... Dieu! anéantis mon être dans mon amant. Détruis-moi, pour ajouter mon âme à la sienne. Heu! que n'ai-je son corps, pour mon âme femelle! Que n'a-t-il le mien pour son cœur mâle, et que ne jouissons-nous ainsi l'un de l'autre, sans épuisement et sans lassitude!... Je m'égare... je suis dans le délire... Pardonne, Anneaugustin! ton âme n'est peut-être pas assez chaude pour concevoir la mienne?... Ha! mon ami! que je t'aime! J'expire d'amour....... Et j'attendrais deux ans ta possession! d'être possédée, dévorée, anéantie dans toi, et par toi?... Ha! cette vie d'attente sera trop longue... Une goutte, une goutte de bonheur auparavant!... Une larme du baume de vie!... Alors, si tu péris, si je meurs, je dirai, en expirant de

douleur : Il m'a possédée !... Mort ! je te brave... il a froissé ces appas, cette gorge... Je m'égare encore. Mon imagination délirante ne peut s'arrêter... Je vais rappeler ma raison... « Elle est revenue, cette raison invoquée, cher ami. Nous sommes trop jeunes tous deux pour le mariage. Toi, vingt-un ans ; moi, dix-huit pas accomplis ; pourrions-nous soutenir le poids des affaires du ménage ?... Et ces affaires encore, il faut les moyens de les avoir. Le sentiment de mon père est que vous quittiez votre état, que vous aimez, malheureusement trop peut-être... pour prendre celui du commerce des avènes, au fait duquel il vous mettra, et qui est le plus lucratif de tous. Il le possède comme personne. On y mettra tout le montant de ma dot, qui sera de quinze mille livres comptant. Nous serons nourris à la table paternelle, logés au second, pendant trois ans. Ce plan vous convient-il ? Selon moi il est extrêmement avantageux. Vous serez l'élève de mon père, et nous mettrions en coffre tout le profit des premières années ; ce qui est inappréciable. Quant à ce que vous pourrez avoir de vos parents, ce sera autant d'ajouté aux fonds dont je viens de parler. Voilà pour l'intérêt... Quant à moi personnellement, restée à la maison comme fille, je vous en serai plus agréable, par l'amitié que mes parents ont pour vous, et par l'aisance dont nous jouirons d'abord, dans les plus dures années de la vie : car la gêne et la peine allongent le visage des jeunes femmes, les laidissent dans leurs grossseses, et jettent ainsi l'eau croupie du dégoût sur le désir, qu'elles éteignent dans le cœur du jeune mari. Ceci est de ma

mère... Adieu jusqu'à ce soir, Anneaugustin; je tâcherai de vous parler; mais si je ne le pouvais pas, cette lettre tiendra lieu d'une conversation. Je la termine : JE VOUS FAIS LA PROMESSE SOLENNELLE DE N'ÊTRE JAMAIS QU'A VOUS : POURVU QUE VOUS CONSERVIEZ TOUJOURS CE QUE VOUS AVEZ; C'EST-A-DIRE, CET EXCELLENT CARACTÈRE QUE VOUS M'AVEZ MONTRÉ. MAIS NOUS NE POUVONS ÊTRE UNIS, TOUT AU PLUS TÔT, QUE DANS DEUX ANS. »

Quelle est la fille qui aurait pu écrire une pareille lettre? La véritable Héloïse: non celle de Cailleau, de Colardeau, ni même de Rousseau...

Le soir, Rose ajouta beaucoup à cette promesse : « Comptez sur ma foi; je compte sur » la vôtre : je vous jure de n'avoir jamais un » entretien, même indifférent, avec aucun homme, » quel qu'il soit; de ne vous causer aucune peine » par des caprices injustes, dont je suis inca- » pable; de vous conserver une égale tendresse, » absent comme présent, et de prouver à toute la » ville qu'une fille qui vous aime est assez bien » éprise pour substituer à tous les divertissements » de son âge le plaisir de s'occuper de vous... » Mais (et je suis obligée de vous le dire) il faut » attendre deux ans au plus, à la vérité. C'est le » sentiment de mes parents, auxquels vous ne vou- » driez pas vous-même qu'une fille que vous aimez » résistât, quand elle le pourrait efficacement. Votre » Rose est à vous; regardez-la comme si elle était

» déjà liée : car, dût-elle être malheureuse (ce » qu'elle ne présume pas), elle se donnerait encore. » C'est le vœu de son cœur, qu'elle ne violera » jamais... » Rose comptait beaucoup sur la lettre qu'on a lue, et cet écrit n'eût peut-être pas manqué son effet, si j'eusse été libre; car il me toucha. Cependant je ne parlai pas à Rose du mariage de mes cousins, ni de l'arrivée de mes parents, que je ne pouvais présenter chez les siens. On en sent la raison. Ce n'était pas la difformité de Rose qui m'arrêtait; elle était disparue à mes yeux; je l'aimais avec son imperfection commençante; je n'en rougissais pas; je pliais les épaules quand on paraissait s'en plaindre : je pensais que Rose, pour être recherchée, n'avait besoin ni d'attraits, ni même de vertu. Vous aimiez donc furieusement l'esprit? dira-t-on. Je l'ai toujours détesté dans les femmes : j'aimais Rose.

Le 29, je ne fus qu'un instant seul avec Rose, et elle se hâta d'en profiter pour me demander ce que je pensais de sa lettre? — « Voici ma réponse, » lui dis-je, en lui remettant ma prose et mes vers. Je prenais dans ma lettre les mêmes engagements qu'elle, à quelque chose près. Obligé d'être double, je l'étais d'une manière qui semblait me préparer une excuse; mais je conviens que, sans la conduite postérieure de Rose, qui ne connaissait pas ma duplicité, j'aurais été réellement coupable envers elle... Hâtons-nous d'arriver au dénouement; car cette aventure si courte est détaillée dans mes Cahiers, de manière à faire un volume. C'est que j'y donnais

une aussi grande importance, dans le temps où elle arrivait, qu'à celle avec Madelon; les objets présents ayant toujours fait sur moi une impression proportionnée à l'irritabilité de mes organes. Je l'avais entrevue à midi et ne l'avais reconnue que passée; je fis ces vers :

Un Objet tout charmant avait frappé mes yeux;
Mais je ne l'avais vu que de loin, avec peine;
Et pour deviner qui, mon esprit à la gêne
Invoquait le secours du plus petit des Dieux.
Lors cet Enfant divin,
Auprès de moi se glisse;
« Quel est donc ton chagrin? »
Dit-il; « pour ton service
» Que peut faire l'Amour?
» — Hélas! » lui répondis-je,
« Un Objet, un prodige,
» Bien plus beau que le jour.
» Vient de frapper ma vue;
» Quel est, divin Enfant,
» Cette Belle inconnue?
» — Cet Objet tout charmant? »
Me répondit l'Amour avec un doux souris,
« Ne le connais-tu pas! c'est la charmante Iris. »
C'était vous, cher Objet; déjà presque passée... (1)

J'appelle, dans mes Notes, le 30 Juin, le PLUS HEUREUX DE MA VIE, parce que j'eus un entretien non interrompu par la mère, et très tendre! Rose me

(1) 29 Juin; la fin déchirée.

prit la main, et la garda sur elle, tantôt sur le cœur, tantôt... Je n'avais jamais rien vu de tel. Le 1er Juillet, je ne pus être assis à côté de Rose. Sa petite sœur, qui était entre nous deux, et qui s'était aperçue, la veille, de nos petites particularités, s'avisa de les imiter, et même de les outrer. Ce qui aurait fort amusé tout autre que moi, l'enfant de dix ans étant jolie; au lieu que je fus attristé... Le 2, il plut, et je restai en dehors : la famille était en dedans ou sur la porte coupée. Rose ne put me dire un mot. Voici les vers demi-déchirés de ces jours-ci :

Près de ma belle Iris, que je me trouvè heureux!
Un sort si beau m'enchante, et le feu qui la presse
Est le remède sûr quand quelque trait me blesse...
Que mon sort fasse envie aux hommes comme aux
Dieux!

1er *Juillet* : Volez, volez, plaisirs,
Vers l'Objet que j'adore;
Qu'au gré de ses désirs
Elle vous voie éclore;
Mais, portez surtout encore
Tous mes tendres soupirs.

2 *Juillet* : Ennuis, peines, tristesse,
Fuyez loin de ces lieux;
L'Objet de ma tendresse,
D'un trait de ses beaux yeux
Vous bannit pour toujours;
On va voir à vos places,
En détruisant vos glaces,
Régner tous les Amours.

Même jour : Je languis, je soupire,
Mes yeux fondent en larmes;
Ma chère Iris, j'expire,
Au plus grand des malheurs.
Ha! fille si chérie
De votre tendre amant!
Il va perdre la vie;
Finissez son tourment!

Le jeudi 3 fut encore plus malheureux. Rose s'amusait à vérifier ma superstition prétendue, ou qui, si elle était réelle, ne faisait qu'effleurer mon opinion : elle eut soin que je ne fisse que l'entrevoir, et de paraître fort triste, en passant rapidement. Je fus piqué, croyant qu'elle me jouait, et je le témoignai par un mot : « *Ha! quelle adresse!* » ... Mais je m'en repentis bientôt. Je fis ces vers le soir même, et je sus les donner :

Qu'ai-je vu dans vos yeux, mon adorable Iris,
Tout à l'heure en passant? Un air plein de tristesse
De sur votre visage avait banni les ris;
Mon cœur cherchait le trait dont le poison le blesse.
Mes yeux fixés sur vous y cherchaient mon destin;
Et mon âme accourait y puiser sa vie,
Cette vie que l'Absence avait d'un trait malin
Au cœur de votre amant presque toute ravie :
Mais quand j'ai vu vos yeux tristes et languissants,
Le chagrin aussitôt a saisi tous mes sens...
J'avais tort! recevez, chère Iris, mon excuse;
Tout est simple dans moi, c'est le vrai que j'accuse.

Le vendredi 4, au contraire, fut très heureux. Rose me fit accorder une grâce nouvelle; nous causâmes pour la première fois dans l'intérieur de la maison. Quelqu'un de mes amis (Burat ou Gaudet), à qui j'avais dit : « Je voudrais pour beaucoup que » ce soir on criât au feu, pour faire sortir de chez » elle certaine personne, » réalisa cette folie, qui réussit au delà de mes espérances. Je sortis avec Rose, et ses parents voyant Colombat, qui passait avec Annette, ils nous permirent d'aller tous quatre savoir ce que c'était; en nous recommandant de ne pas nous exposer, et de ne pas tarder à les tirer d'inquiétude. Quant à eux, comme ils étaient propriétaires, ils montèrent à leur grenier et y demeurèrent attentifs pour prévenir les accidents. Nous courûmes fort loin! les plaisants, qui avaient beau jeu dans une ville sans police, fuyaient devant la foule alarmée et portaient ainsi la terreur partout. Les habitants parcouraient les rues avec précipitation, et ils ne furent rassurés qu'après avoir parcouru tous les quartiers. Je n'étais pas d'accord avec les *alarmeurs* (car d'autres polissons s'étaient joints au premier); j'étais de bonne foi, comme tout le monde. Colombat, véritable enfant, était charmé de cet incident, qui lui procurait une promenade d'autant plus agréable avec Annette, que la jeune personne, effrayée, en paraissait plus tendre. Pour Rose, elle était ravissante; elle me dit, sur un accident qu'elle croyait réel, mille choses sensées, intéressantes, touchantes même et généreuses. Je lui

parlai de la ruine de mon grand-père paternel, occasionnée par un incendie. On avait teillé beaucoup de chanvre, à la veillée; les chènevottes, entassées fort près de la cheminée, étaient toutes restées chez mon bon grand-père, qui se plaisait à rassembler la jeunesse le soir, par amitié pour ses filles, et surtout pour ma mère; le tas de chènevottes allait jusqu'au plancher. Pendant le premier sommeil, un petit charbon laissé tout près les embrasa. La maison fut aussitôt en feu : ma mère, ma tante se sauvent nues; leur père veut emporter ses titres, son argent; il est presque suffoqué... Obligé de fuir, il erre au milieu des rues, cherchant ses filles, qu'il trouva errantes et nues comme lui. Personne ne les secourait, chacun ne songeant qu'à se préserver. Ce ne fut qu'après le danger passé qu'on les recueillit presque mourants... Tel fut mon récit, auquel Rose donna des larmes, ainsi que la jeune Annette. — « Si » j'étais dans ce cas, » dit la dernière à Colombat, « que feriez-vous ? — Je vous aimerais une fois da» vantage, s'il était possible, » répondit-il. — « Je » le crois, » dit Rose; « je ne fais pas la même de» mande; mais je suis sûre que celui dont je tiens » la main n'en serait que plus heureux ? — Si j'étais » prêt à devenir infidèle, » répondis-je, « un mal» heur pareil me rendrait constant à jamais. » Annette dit qu'il n'y avait que nous au monde qui pensassions ainsi. — « Tous les amants! » s'écria Rose; « les nôtres sont des amants; ceux des autres » ne sont que des hommes!... » Enfin, nous re-

vînmes calmer les inquiétudes des pères et des mères ; mais ce ne fut que lorsque nous fûmes sûrs de la fausseté du bruit qui les avait effrayés ; et comme nous nous en retournâmes fort vite, nous fûmes les premiers qui rapportâmes le calme dans le quartier... Je soupçonnais Gaudet ou Burat d'avoir donné cette alarme, et je ne me trompais pas : le premier en convint quelques jours après, sur ma promesse du plus profond secret. L'intention qu'il avait eue de m'obliger me faisait une seconde loi de le lui garder. Vers :

Quelles douceurs, grands Dieu ! Si vous étiez jaloux
D'un si rare bonheur, que l'Objet qui m'enchante
De ce courroux fatal n'éprouve point les coups !
Mon Iris est trop belle, Iris est trop touchante,
Et l'on verrait trop tôt le courroux se calmer ;
Frappez, au lieu d'Iris, le cœur qui sait l'aimer !

Le 5 Juillet, j'étais embarrassé pour donner ma lettre et mes vers à Rose, en présence de ses parents ; elle s'en aperçut. Elle avait ôté ses *buscs* ou *busts,* en causant ; elle m'en donna un petit coup sur la main : je la mis hors d'état de me nuire ; et en lui rendant ses busts, j'y joignis adroitement mon hommage journalier. Vers du même soir :

Je t'ai donc éprouvé, bonheur inexprimable
De voir ma chère Iris, et de l'entretenir !
Fasse le tendre Amour qu'étant toujours durable,
Tu ne laisse' à mon cœur ni souhait, ni désir !...

Le lendemain 6, Rose me vit à vêpres, et me fit un petit signe d'amitié. Le soir, elle me reprocha, en particulier, que je n'étais pas assez dévot. Il n'est peut-être pas de reproche plus agréable dans la bouche d'une maîtresse : ses expressions ont alors une douceur affectueuse qui enchante; l'autorité qu'elle semble prendre lui donne quelque chose de la tendresse maternelle, qui, se joignant à l'amour, en fait un sentiment délicieux. D'ailleurs, ces sortes de remontrances semblent toujours une invitation à être plus tendre. Vers :

Aimer, vous adorer, et brûler de tendresse,
Est ce qu'éprouve, Iris, votre fidèle amant :
Le dire, en soupirant, à sa tendre maîtresse,
C'est là ce que son cœur veut le plus ardemment.

Les 7 et 8 Juillet furent la veille et le jour du mariage de mes cousins. Je vis Rose un instant, le soir du 7, fort tard, en allant coucher dans la maison du père Servigné. Me doutant que je ne la verrais pas, ou presque pas, j'avais fait à la hâte ce quatrain :

Hélas! ma chère Iris (j'y pense avec douleur!),
Je n'ai pu ni vous voir, ni vous jurer ma flamme :
Mais, croyez-en l'Amour, déesse de mon âme,
Je n'éprouvai jamais une aussi vive ardeur!

Le 8, je saisis un moment dans la soirée pour me déshabiller, et paraître dans notre quartier sous mon

costume ordinaire. Je ne voulais rien dire à Rose du mariage de mes cousins. Heureusement, lorsque je la vis chez ses parents elle ne se doutait de rien; elle ne me fit aucune question; je n'aurais pas osé lui mentir. Elle me dit cependant que j'avais accompagné M. et Mme Parangon dans le quartier des Jésuites, et je répondis indifféremment que c'étaient deux compatriotes de Mme Parangon, ses protégés, et mes cousins du village, qui se mariaient. Je crus parer à tout par cette réponse. Je feignis de ne pouvoir donner une lettre et des vers que je n'avais pas faits.

Le 9, je ne pus me retenir avec Rose; je lui racontai presque tout ce qui s'était passé, mais avec assez d'adresse néanmoins pour ne pas la fâcher : je lui fis entendre qu'en mariant Edmée je lui avais ôté une rivale. Je lui donnai des vers dixains, demandés la veille, sur un sujet expliqué. Ils ont depuis commencé le poème de l'*Actrice :*

Que le rimeur ingénieux de JOCONDE,
Du ROSSIGNOL, des TABLEAUX, du CUVIER,
Est un docteur de science profonde,
Quand il nous dit qu'Amour, de par le monde,
Adroit pipeur du femelle gibier,
N'en manque pas! Fût-ce simple alouette,
Merles, cublancs, oisons, à son pailler
Vont becqueter le doux grain d'amourette;
Ses traîtres lacs sont tous bien assurés;
Soit au grand jour, au crépuscule, à l'ombre,
L'une se prend à ses filets dorés,

L'autre au miroir, et c'est le plus grand nombre;
Car il n'est pas, chez ce peuple coquet,
Une fauvette, ou moineau freluquet,
Qui du miroir n'essaie l'artifice.
Comment ne pas tomber au trébuchet,
Quand par les yeux l'amour-propre se glisse?...
Que de leçons dans un joli minois!
Une Beauté qui s'est vue une fois
N'est déjà plus une Beauté novice...

J'en restai là : les vers suivants sont les premiers que m'envoya Rose dans sa première lettre.

Le 10 (jeudi) ne fut pas heureux, et, pour le coup, je crus m'apercevoir que Rose le faisait exprès. Je l'observais à son insu; elle était fort gaie, avec trois voisines, Annette, Mme Durand, la bonnetière, et Mme Chouin. Je me dis à moi-même : « Je puis » passer une agréable soirée avec une fille aimée, » une amie bonne et sensible, et une jolie femme; » tout cela est gai; je serai content, et gai comme » elles. » Au moment où j'achevais ce monologue, Colombat parut. Je lui pris la main, et lui montrant nos maîtresses, je lui demandai ce qu'il pensait de ce groupe? — « Mais que c'est à peu près ce qu'il y a » de plus aimable dans la ville. — Il est à nous, » mon camarade; allons le joindre, et passons un » agréable après-souper. » Nous nous avançâmes ensemble. Mais dès que Rose m'aperçut, elle prit un air sérieux, triste même, fit une révérence à ses voisines, et se retira. — « Qu'a-t-elle donc? » dit Mme Durand; « sont-ce ces messieurs qui l'effraient?

» — Je ne le crois pas, » dit Annette ; « M. Colom-
» bat ne lui a jamais fait que politesse ; et Monsieur
» Nicolas... — Ne lui fait pas de peine, » acheva
Mme Chouin, voyant qu'elle s'arrêtait ; « et cela
» est tout naturel ; les jeunes hommes sont faits
» pour les jeunes personnes... Rose ! Rose ! prenez
» garde !... Mais ce n'est pas caprice... — Elle a
» quelque chose ! » reprit Mme Durand : « Allons,
» Monsieur. Nicolas, mettez la main sur la con-
» science ? — Je n'ai rien à me reprocher, » répon-
dis-je ; « ma conduite est pure : j'estime infiniment
» Mademoiselle Rose, et toutes mes actions sont
» d'accord avec mes sentiments. — Y aurait-il du
» caprice ? » dit Mme Chouin... « Je veux l'aller
» chercher, puisque sa mère n'y est pas... » Elle y
courut. Elle trouva Rose tristement assise dans un
coin. — « Qu'as-tu, ma chère amie ? » lui dit-elle
en la caressant ; « est-ce que Monsieur Nicolas te
» fait peine ? — Lui ? ha ! ma voisine ! vous savez
» comme je pense à son égard ? — Oui : mais
» a-t-il quelques torts ? — Non, aucun. Je ne sau-
» rais lui parler ce soir, il le sait bien. Mes parents
» ont su que les siens étaient venus ici, sans les
» voir... Moi, j'en connais la raison. D'ailleurs,
» avec beaucoup à faire, ils ne sont pas restés un
» jour entier... Retournez le consoler... » La bonne
voisine, à son retour, fit une réponse générale :
— « On l'avait appelée... On l'a fait rester. » Mais
en particulier, elle me rendit la réponse de Rose...
Je ne pus m'empêcher de penser en moi-même que

Rose voulait que les jeudis fussent *infaustes*. Vers faits le soir :

Plus l'amour est ârdent, plus il craint, belle Iris :
Mais, hélas! pardonnez à ma trop tendre plainte!
Daignez me rassurer, et calmer mes esprits!
Ce soir, dans vos beaux yeux que j'ai trouvé de froid!
Dieu! que d'impatience à s'éloigner de moi!
Hélas! serait-il mort, ce pur feu, cette flamme,
Que votre tendre amant alluma dans votre âme?...
Mais taisez-vous, soupçons d'un amoureux souci;
Le feu que je ressens, Iris le sent aussi.

Le 11 fut un jour remarquable, en ce qu'il fut le premier où Rose changea de conduite à mon égard, sans changer de plan; car ce qu'elle fit alors, elle se l'était toujours proposé : mais il fallait auparavant me rendre bien amoureux. Nous fûmes gênés, contrariés sérieusement par sa mère... Rose me dit à l'oreille : « PEUT-ÊTRE QUE NOTRE LIAISON NE LUI CONVIENT PAS : VENEZ DIMANCHE A LA VIERGE-DE-SEL, DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'EAU; J'Y SERAI AVEC MA COUSINE TANGIS. » C'était Dorothée Tangis, nièce d'un chanoine Colombet. Voilà donc un rendez-vous en règle!... C'est l'ordinaire, lorsque les mères contrarient une fille amoureuse...

Ce fut le 11 Juillet que je quittai la maison de Madame Parangon, c'est-à-dire comme commensal, et que j'allai demeurer chez mes cousins, ainsi qu'il avait été convenu. J'occupai la petite pièce sur le jardin, endroit charmant! que j'ai souvent regretté....

Mais, comment rendrai-je les soins de Catherine? les petites attentions d'Edmée? l'amitié franche du père Servigné? le spectacle du bonheur de mes cousins?... Voilà de véritables femmes, de véritables épouses! Edmée et Catherine étaient le modèle de leur sexe; car leur conduite ressemblait à celle de ma mère, et ma mère était la perfection conjugale... Lorsque je fis à Madame Parangon et à sa Toinette le tableau de la conduite de mes deux nouvelles cousines envers leurs maris, envers leur père et envers moi, elles en furent touchées aux larmes. Elles allèrent les féliciter. Les réponses modestes de Catherine et d'Edmée achevèrent de les enchanter. Madame Parangon se retourna de mon côté pour me dire : — « En vérité, je crains que ces bonnes » cousines ne vous rendent difficile avec ma Fan» chette? — Ho! rien, rien à craindre, Madame! » s'écria Edmée; « pour mon cousin, Mademoiselle » Fanchette est une princesse du sang! » Ce qui fit sourire Colette... Voilà le temps le plus heureux de ma vie qui s'échappe! les ronces et les épines suivront bientôt les roses... Vers faits le soir du 11 :

Comme des tendres cœurs se jou' l'Amour mutin!
Ce petit Dieu malin,
Hier, dans son caprice,
Me dit, en me raillant, qu'il causait mon supplice.
Hélas! ma belle Iris, quelle douleur profonde!
Il m'empêcha de voir tout ce que j'aime au monde!

Le samedi 12, je fus triste. Madame Parangon

venait de partir pour aller chez son père, et moi je venais de changer toutes mes habitudes; Rose venait de me faire envisager des contradictions, et que je ne passerais plus les soirées auprès d'elle; je me trouvais dans le quartier de l'imprimerie, seul, comme étranger... J'éprouvai ce vide pénible qu'un Objet unique aurait pu remplir. Mais il n'était pas dans les destins qu'il le remplît jamais!... J'avais abandonné les salles de danse, perdu de vue mes amis de tous les genres, toutes mes connaissances, depuis ma liaison avec Rose; je ne trouvais qu'en elle, et par elle, tous mes plaisirs... Je la guettai, en sortant pour aller dîner. Le chemin que je prenais était celui de *la Providence,* où Rose allait tous les jours porter le dîner de sa sœur Thérèse, qu'elle aimait beaucoup. Elle parut enfin, et je la joignis. Mais la rusée! elle me salua rapidement, et comme avec crainte, en me remettant une lettre dans la main. Ravi, je laissai Rose s'échapper, presque aussi heureux avec sa lettre qu'avec elle-même. C'est la cinquième. Rose m'annonçait clairement que nous ne nous verrions plus le soir, parce que les dévots nous avaient dénoncés au curé Salomon, et que celui-ci avait parlé fortement à sa mère, lui intimant ses ordres d'une manière absolue. Elle finissait par me recommander de ne pas manquer au rendez-vous... Voici la tendre lettre :

« *Au sein de la douleur qui m'oppresse, que dirai-je à mon amant? et comment lui faire connaître le tour-*

ment de mon cœur sans déchirer le sien?... Mon ami, je suis persuadée que ma vue fait votre bonheur; j'en ai mille preuves journalières, non seulement par vos écrits en vers et en prose, mais par l'expression plus véridique encore que je lis sur votre visage. Hé bien, ce bonheur réciproque, que nous trouvions à nous voir, on nous l'envie. Le Jansénisme, jaloux de voir deux cœurs innocemment heureux par leur mutuelle tendresse, comme nos fabuleux premiers parents l'étaient dans l'Éden, s'est écrié dans sa rage : « Ils sont enfants » du péché » (par le plaisir que leurs parents ont eu en les faisant, sans doute ?); « il faut qu'ils souffrent...» La critique nous attaque, mon ami; elle est allée en pleureuse, sous le masque des dévotes Jeudi, Cuisin, Chovot, Martin, trouver le curé Salomon : « Tout est » perdu ! le monde va finir ! Ouf ! je n'en puis plus ! » — Hé! qu'est-ce donc ? — Une chose étrange ! le ren- » versement de la morale évangélique !... On s'aime » sur votre paroisse ! — On s'aime ! » s'écrie Salomon; « quelle horreur !... Ha ! j'en empêcherai bien... Et » qui donne cet horrible scandale ? — Cela se de- » mande-t-il ? cette petite Rose, élevée par ces Moli- » nistes Bénédictines... — Rose ? Rose ?... » interrompit Salomon... et l'on crut qu'il allait devenir fou... « Rose !... ha ! je la materai !... Et quel est le joli » cœur de cette Jeanneton ? — Un Monsieur Nicolas. » C'est le frère d'honnêtes gens, de Messieurs de Cour- » gis; mais ! c'est un libertin... Il avait souillé cette » petite Baron l'aînée... Il en voulait conter à Made- » moiselle Prudhot... Il a fait des vers à Mademoi-

» selle Paintendre... C'est un mauvais sujet... Ha ! » Rose ! Rose !... — Monsieur Nicolas ? » a dit la *vieille Jeudi,* « *serait-il ce frère si modeste, que j'ai eu » à dîner chez moi ? Il n'osait pas lever les yeux. — » Ho ! il s'est aguerri, chez Parangon, avec ces coquins » d'imprimeurs !* » *(Voyez si vous vous reconnaissez là ?)*

» Il est ensuite venu chez nous, où il a traité ma mère comme une petite fille ; il lui a défendu, par l'autorité qu'il tient de Jésus-Christ, de me permettre de vous voir, ni de vous parler. Je lui ai ri au nez. Il est venu à moi de l'air de vouloir frapper. J'ai fait un cri !... Il a eu peur..... Ce qu'il y gagnera, c'est que nous nous verrons dimanche, sans autre témoin que ma cousine Dorothée, et, sans contredit, l'Amour. Je ne vivrai que dans l'attente de cet heureux moment... Pensez de même, mon cher Anneaugustin, et nous serons encore heureux. Je ne vous ai point mis de vers, faute de temps pour les copier. Je vous en dédommagerai dimanche ; nous lirons le Poème en entier.

» *Votre Rose.* »

J'admire aujourd'hui l'adresse de cette fille ! Elle m'aimait ; elle voulait me fixer, et elle en avait trouvé l'immanquable moyen, qui était de me tenir dans une incertitude continuelle. Elle ignorait l'obstacle insurmontable... Et il faut convenir ici que sans cet obstacle, s'il était arrivé par impossible que Colombe ou Marianne ne m'eussent pas fixé, Rose s'emparait absolument de moi ; elle me subjuguait,

et m'inspirait une passion durable, malgré l'âpreté de son visage, la dureté de son regard, et son... goître!... C'est un avis aux filles, qui ne doivent jamais désespérer de plaire, avec du mérite. Le comble de l'adresse, dans Rose, était de réserver les plus précieuses faveurs, les traitements les plus flatteurs, comme les rendez-vous, pour le temps des privations les plus douloureuses. Avec quelle adresse elle mettait toute la bonne volonté de son côté! tous les empêchements, tous les obstacles sur le compte de sa mère et des dévots! (C'est ainsi que depuis, mais dans un autre genre, *Sara* me trompera, en décriant la sienne, de concert avec sa mère elle-même!) Comme Rose savait exciter mon indignation contre les dévotes, et surtout contre le curé Salomon, qui en effet était un hypocrite, et que Rose haïssait par des raisons que j'ignorais alors!... Rose, à seize ans, avait aimé frère Boulanger, elle avait été dans sa chambre; frère Jean le portier s'y était prêté... Mais... la dévote Chovot avait entrevu quelque chose; elle avait averti le pasteur, qui avait épié lui-même, caché dans un confessionnal... Il fulmina, mais en secret. Rose, de son côté, savait sur le compte du Janséniste une anecdote, qu'elle me racontera le jour du rendez-vous. Un jeune étourdi, l'hiver précédent, étant entré chez le curé Salomon sans se faire annoncer, il trouva le pasteur derrière un paravent, et devant un grand feu, les deux mains plongées dans le corset demi-délacé de Laurence Monin, la cadette des deux sœurs... La

demoiselle fit un petit cri!... — « Je n'ai pu vous » l'ôter! » dit le rusé pasteur; « mais attendez. » Il gronda ensuite le garçon d'entrer ainsi : — « Ha! » monsieu' l'curé! » répondit naïvement le sournois, « le lui ôter! vous alliez ben putôt le lui mettre!... » Cette anecdote me donna envie de me venger du curé Salomon. J'allai trouver Laurence Monin, à laquelle je dis : « Vous êtes perdue! Nous avons » chez nous à imprimer contre vous une chanson, » sur votre aventure de cet hiver avec le curé Salo- » mon. — Ha mon Dieu! comment faire? — Je » suis le seul qui puisse la faire disparaître, en » m'exposant à être renvoyé. — Ho Monsieur Ni- » colas! je vous en prie, tâchez de me faire ce plaisir- » là! — Oui; mais il me faut un dédommagement. » — Tout ce que je possède est à vous. — Je ne » veux que ce que vous avez accordé tant de fois au » curé. — Jésus-Marie! — Il le faut. D'ailleurs, de- » puis les vers de Breugnot, je suis amoureux de » vous... » Ceci la toucha. Quelques difficultés, beaucoup d'exclamations non finies. Enfin, elle me dit : — « Allons; je me soumettrai donc, en » esprit de pénitence. » Ha! quelle suavité! quelle énergie!... Je lui en témoignai mon étonnement. — « Quand on fait un sacrifice à Dieu, » répondit-elle, « il faut le faire entier... » J'eus soin de composer ce récit, et de l'envoyer à Salomon, d'une écriture inconnue...

Mes visites avaient réveillé l'attention du curé sur Rose : la mère se vit forcée de paraître sévère;

et tous deux furent pour Rose des espèces de marionnettes, qu'elle faisait mouvoir et servir à ses desseins. Elle m'aimait; mais elle s'aimait cent fois davantage, et peu lui importait que je souffrisse, pourvu qu'elle se conservât, en moi, un mari qui lui convenait... Ha! Rose! Rose! que vous étiez égoïste!... (comme toutes les femmes des villes).

[*Le reste des vers est déchiré : je n'en parlerai plus.*]

Le dimanche 13, Rose n'eut garde de manquer à son premier rendez-vous, si propre à porter ma passion au comble du délire ; elle parut, à l'heure donnée, avec sa cousine, que je connaissais un peu. Il faut en convenir, les trois ou quatre heures que je passai avec Rose furent délicieuses pour la jeune personne!... Elle était tranquille, puisqu'elle avait la permission d'aller se promener avec la nièce du chanoine. Il fut décidé qu'à l'instant de nous séparer, je partirais le premier, que je passerais l'eau, et que, rendu en peu de minutes dans le quartier de l'*Horloge,* j'affecterais de m'y montrer. Mais détaillons ce rendez-vous unique en ma vie.

Si jamais Rose fut aimable, si jamais elle fut belle, séduisante; si jamais elle sut porter dans l'âme cette ivresse, ce charme qu'un réduit champêtre semble prêter à la Beauté... ou que plutôt la Beauté donne au réduit champêtre, et pour lequel il n'est pas de termes, ce fut en cette occasion... J'étais au bout du pont, assez près de la maison du jardinier Potard, attendant ma Belle, quand je vis remuer quelque

chose dans la vigne de *René Lebègue* l'apothicaire. Je montai sur le revêtissement du fossé; j'aperçus dans la loge à vigneron un homme que je reconnus pour Ruttot : il y célébrait, avec une femme bien mise, le mystère amoureux... Je me retirai religieusement et sans bruit. En ce moment, j'aperçus de loin Rose sur le bord de l'eau, qu'elle côtoyait avec sa cousine. Elles disparurent un instant, pour rentrer dans la ville par la poterne *des Teinturiers;* je profitai de l'éclipse, pour revenir jusqu'à la porte *du Pont*... Rose parut. En m'apercevant, elle rougit : « Ma » cousine, » dit-elle à Mlle Tangis Colombet, voilà » un Monsieur de notre quartier!... Vous rêvez » ici, » me dit-elle, « et sûrement vous attendez » quelqu'un?..... » J'observai un visage suspect, et je lui répondis : — « Il est vrai que j'ai donné » parole : mais la rencontre de deux personnes aussi » aimables n'en est pas moins un bonheur. » Elles avancèrent seules, et j'eus l'air d'aller seul aussi, en me promenant. Parfaitement sans témoins au bout du pont, je les rejoignis. Rose me prit le bras, et dit à sa cousine d'en faire autant. Nous nous acheminâmes du côte du *Moulin-Judas.* — « Vous êtes-» vous impatienté ? » me dit Rose. — « Je ne sais » comment répondre à cette question : il y a » fort longtemps que je suis ici! mais vous aviez » fixé l'heure; ensuite, je sais qu'une jeune per-» sonne n'est pas maîtresse des moments... *Je me* » *suis ennuyé* n'est pas le mot propre; je m'occu-» pais de vous; *Je me suis impatienté* ne serait pas

» vrai... Cependant, je n'ai pas été parfaitement à
» mon aise, jusqu'au moment où je vous ai aper-
» çues vis-à-vis la pointe orientale de l'*Ile-d'Amour;*
» j'ai tressailli, comme si je ne vous eusse pas atten-
» dues; l'espérance, la joie, les grâces, les ris,
» l'amour... paraissaient vous environner : vous
» étiez pour moi, ce qu'est un beau soleil qui se
» léve, pour des voyageurs partis de chez eux avant
» le jour. — Ma cousine, » dit Rose, « n'est-il pas
» vrai, que c'est agréable d'avoir un amant?...
» Tiens, pour moi, je vais te dire tout ce que je
» pense, depuis... quelque temps. Auparavant, je
» végétais : à présent toutes mes actions sont mo-
» tivées, ou du moins elles ont un but, une impor-
» tance. Quand je m'éveille, ma première pensée
» est : Quelqu'un s'occupe de moi!... me désire!...
» Je ne suis pas seule, comme autrefois; mon
» existence est sentie par un autre qui la chérit....
» Si je mourais, j'en serais pleurée : il verserait des
» larmes améres... Je m'habille : rien de ce que je
» mets n'est plus indifférent : Il peut me voir!
» pensé-je... Et je me pare, au lieu de m'habiller;
» mais c'est pour lui... A ma première sortie, le
» cœur me palpite : Si j'allais le rencontrer!...
» Je sais que ce n'est pas l'heure, qu'il est occupé...
» Mais le hasard m'a quelquefois servie... Je ne le
» vois pas, et je suis mécontente, non de lui,
» mais de moi... Enfin les heures s'évanouissent;
» il est midi; je suis sûre alors de le voir, d'en
» être vue; j'en brûle d'envie; et cependant

» quelquefois je me cache... Mais je le vois du
» moins... Un instant après, je me le reproche : je
» me dis à moi-même que je me suis satisfaite, mais
» que je l'ai privé... Non, je ne suis jamais si tendre,
» qu'après cette injustice... Je lui écris, pour l'en
» dédommager... Quelquefois aussi je me montre...
» En voyant la joie dans ses regards, dans son salut
» dérobé, dans sa marche, dans ses demi-retourners,
» qu'il n'ose faire entièrement, que je suis heu-
» reuse!... Mais des peines compensent ce bonheur:
» le soleil se cache pour moi, dès que mon amant
» est rentré dans son laboratoire... Mes vœux ap-
» pellent le soir : O NUIT ! DOUCE OBSCURITÉ ! VENEZ,
» ET RAMENEZ-MOI MOM AMANT !... Attentive, je vois
» l'ombre marcher; l'aiguille de notre antique hor-
» loge avance sur ses chiffres gothiques; quatre
» heures sont passées; cinq heures arrivent; j'at-
» tends les six avec impatience; elles frappent enfin
» sur la campaine; elles fuient, pour ne plus reve-
» nir, et font place à sept heures : la palpitation me
» prend : DANS UNE HEURE!... DANS UNE HEURE, IL
» SERA LA... JE LE VERRAI... PEUT-ÊTRE SA MAIN
» PRESSERA LA MIENNE... IL ME DONNERA UN ÉCRIT, OÙ
» SERONT SES PENSÉES; JE VERRAI SI ELLES SE SERONT
» MARIÉES AVEC LES MIENNES... Ces idées m'occupent.
» Huit heures sonnent : chaque coup retentit sur
» mon cœur... On soupe; je ne mange pas; mais
» je suis heureuse, cela vaut mieux... Enfin, on
» quitte la table... et je viens timidement sur la
» porte; je me dis à moi-même : IL NE SAURAIT ÊTRE

» ENCORE DANS LA RUE!... J'avance la tête; mes
» yeux le cherchent, malgré ma raison, et... je l'a-
» perçois qui guette le premier de mes regards... Il
» s'avance vivement. Je rentre, tandis que je vou-
» drais... voler à lui... Un instant après, je reviens...
» et quelquefois, il me presse la main, ou... me
» prend un baiser, avant que je l'aie vu... J'affecte
» de la froideur, comme on se couvre de son éven-
» tail... Ha! si je n'en affectais pas, comment expri-
» merais-je tout ce que je sens?... La soirée se
» passe... Quelquefois il est auprès de moi, et alors
» je suis forcée de me roidir contre l'impression
» trop vive qu'il fait sur mes sens... Souvent nous
» sommes séparés; et c'est alors que, sans réserve,
» je brûle de désir. Quelquefois, il ne saurait me
» donner son écrit : alors, je rentre le cœur navré;
» ma douleur même est un plaisir; mon amant
» prête un charme aux peines qu'il me cause... Le
» lendemain, il dissipe le nuage; je reçois ses pen-
» sées de la veille avec ceux du jour; je les lis, je les
» relis cent et cent fois, à la dérobée; je me rap-
» pelle ce que je pensais; je l'unis à sa pensée... Et
» ce n'est pas tout, ma cousine! mille idées char-
» mantes me représentent mon amant comblé de
» mes... caresses, heureux par moi, par moi seule,
» hors de lui-même, et me regardant comme sa
» divinité... Ha! qu'il est doux d'avoir un amant!...
» Je n'y vois qu'un danger; c'est le malheur de le
» perdre!... »

Tandis que Rose parlait ainsi, nous nous étions

avancés dans la prairie, sous les vernes et les peupliers qui nous cachaient aux regards profanes. Je me jetai aux genoux de Mlle Lambelin, en lui disant : « O ma Déesse! quelle fille vous est comparable? » — Relève-toi, mon ami! » me dit-elle; « tu me » rends heureuse; tu me *la* rendras toujours, par » cette seule idée : Il m'aime; il s'intéresse à mes » moindres actions; ma vue est un plaisir pour lui; » il s'occupe de moi; et mes pensées, mon opinion » sont plus pour lui que les pensées et l'opinion de » tout le reste de l'univers!... O mon ami! qu'une » fille doit à son amant! c'est une seconde existence » qu'il lui donne; il est son second père, avant » même qu'il ait développé en elle cette sensation » délicieuse, dont je n'ai qu'une idée confuse!... » Ha! si tu savais ce qu'un amant doit à sa maîtresse! » si tu savais comme elle s'occupe de lui, de son » bonheur! comme elle fait de lui le dieu de toutes » ses pensées, de tous ses désirs!... Tu m'aimes, » je n'en doute pas; mais tu m'adorerais, si tu pou» vais lire un instant au fond de mon cœur. — J'y » ai donc lu, ô ma Rose! » m'écriai-je; « car je » vous adore! » Et je le pensais... Dorothée Tangis sourit : — « En vérité! » nous dit-elle, « vous me » donnez envie d'aimer! — Mais choisis bien, ma » chère âme! » lui dit Rose; « les amants comme » le mien sont rares! c'est un trésor; quand on l'a » trouvé, il faut tout employer pour le conserver... » Tu vois la démarche que je fais : crois-tu qu'il » ne m'en coûte pas de tromper mes parents?

» Mais... on nous persécute ; il faut consoler mon » ami, le soutenir contre les revers, l'assurer de ma » constance, en lui montrant la solidité de mes sen- » timents... Et je le fais, parce que son cœur le » mérite ; parce que je veux le conserver... Ma » chère Dorothée ! si tu savais comme les hommes » ordinaires sont grossiers... — Je le sais, » reprit Dorothée ; « et c'est pourquoi le tableau que tu » viens de faire me surprenait ; je n'y reconnaissais » pas les hommes. »

Arrivés à la laiterie, je commandai le goûter, du lait, du fromage à la crème et des framboises. En attendant, nous parcourions le jardin, le même où j'avais autrefois cueilli des bouquets pour Mlles Laloge, Lalois et Dugravier. J'en fis à mes deux compagnes, qui les mirent sur leur sein. — « Il faut que je m'en » pare à présent, » dit Rose, « car je ne pourrai l'em- » porter. Cependant, je ne voudrais pas le jeter. — » Je les serrerai, » répondit Dorothée ; « Monsieur » Nicolas passera devant notre porte, et je lui don- » nerai le tien ; car il aura été là » (montrant le sein de Rose), « et il en sentira meilleur. » Je baisai la main de Dorothée, la meilleure des filles, après ma Toinette ; je me jetai sur le bouquet de Rose, et je le respirai avec son haleine ; l'odeur des fleurs en était réellement plus délicieuse... Aussi je m'écriai dans l'ivresse :

Est-il de plus douces odeurs ?
D'où vient que je soupire ?

L'Amour s'est niché dans ces fleurs;
C'est lui que je respire.
Le beau bouquet! mais quelle ardeur!
D'amour c'est double dose!
C'est qu'il était contre le cœur
De mon aimable Rose.

En goûtant, Rose détailla le plan de conduite qu'elle se proposait de tenir, pour me conserver son cœur. Elle nous expliqua comment un M. Drin l'avait fait demander, pour sauver, disait-il, son honneur, que j'exposais, et comment elle l'avait refusé, encore que sa mère penchât beaucoup pour lui. Elle ajouta qu'elle allait vivre si retirée, si sauvage, que personne ne pourrait l'aborder; qu'elle éviterait cependant de paraître de mauvaise humeur avec ses parents; mais que si j'étais obligé de quitter la ville pour quelque temps, elle me jurait de porter une sorte de deuil brun, pendant tout le temps de mon absence; de ne se coiffer qu'en bonnet rond, sous différents prétextes, et surtout d'être très dévote, afin de désarmer la critique, et d'éviter toute espèce de reproche : « Fussiez-vous quatre ans absent, » voilà quelle sera ma conduite. Vous me retrouve- » rez la même, à votre retour... Mais ce jour-là, je » me parerai comme aujourd'hui, fût-ce un jour » ouvrable; j'irai à l'église, remercier Dieu de votre » retour, et lui demander votre bonheur. » Nous étions tous trois attendris. Rose sourit enfin, en ajoutant : « Au couvent, une jeune pensionnaire qui

» savait l'Italien, chantait souvent ce que jamais
» Anneaugustin ne dira de moi :

Grazie agl'inganni tuoi,
Alfin respiro, o Nice!
Alfin d'un infelice
Ebber gli Dei pietà...
Sento da lacci suoi,
Sento che l'alma è sciolta;
Non sogno questa volta,
Non sogno libertà.

Mancò l'antico ardore,
E son tranquillo,
Che in me non trova sdegno
Per mascherarsi amor;
Non cangio più colore,
Quand il tuo nome ascolto;
Quando ti miro in volto,
Più non mi batte il cor.

Sogno; ma te non miro
Sempre ne' sogni miei;
Mi desto, e tu non sei
Il primo mio pensier;
Lungi da te m'aggiro,
Sanza bramarti mai:
Son teco, e non mi fai
Nè pena, nè piacer.

Di tua beltà ragiono,
Nè intenerir mi sento:
I torti miei rammento,

E non mi so sdegnar.
Confuso più non sono,
Quando mi vienti appresso;
Col mio rivale istesso
Posso di te parlar.

Volgimi il guardo altero,
Parlami in volto umano;
Il tuo disprezzo è vano,
E' vano il tuo favor.
Che più l'usato impero
Que' labbri in me non anno;
Quegli occhi più non sanno
La via di questo cor.

Quel ch'or m'alletta o spiace
Se lieto, o mesto sono,
Già non è più tuo dono,
Già colpa tua non è.
Che senza te mi piace
La selva, il colle, il prato;
Ogni soggiorno ingrato
M'annoja ancor con te.

Odi s'io son sincero:
Ancor mi sembri bella;
Ma non mi sembri quella
Che paragon non a.
E (non t'offenda il vero)
Nel tuo leggiadro aspetto
Or vedo alcun difetto,
Che mi parea beltà.

Quando lo stral spezzai
(Confesso il mio rossore)
Spezzar m'intesi il core,
Mi parve di morir.
Ma per uscir di guai,
Per non vedersi oppresso,
Per racquistar se stesso,
Tutto si può soffrir.

Nel visco, in cui s'avvenne
Quell'augellin, talora
Lascia le penne ancora;
Ma torna in libertà :
Poi le perdute penne
In pochi dì rinnova :
Canto divien per prova,
Ne più tradir si fa.

So che non credi estinto
In me l'incendio antico;
Perch'io si spesso il dico,
Perche tacer non so.
Quel naturale istinto,
Nice, a parlar mi sprona,
Per cui ciascun ragiona
Dei rischi che passo.

Dopo il crudel cimento
Narra i passati sdegni,
Di sue ferite i segni
Mostra il guerrier cosi;
Mostra cosi contento

Schiavo che usci di pena,
La barbara catena
Che sosteneva un dì.

Parlo; ma sol parlando,
Me soddisfar proccuro;
Parlo; ma nulla io curo
Che tu mi presti fe.
Parlo; ma non dimando
Se approvi i detti miei;
Ne se tranquilla sei
Nel ragionar di me.

Io lascio una incostante;
Tu perdi un cor sincero :
Non so di noi primiero
Qual s'abbia a consolar.
So che un si fido amante
Non troverà più Nice;
Che un' altra ingannatrice
E' facile a trovar! *(a)*

Rose avait chanté très agréablement, et nous l'écoutions ravis. — « M'avez-vous entendue? — » Certainement! » lui répondis-je; « et je vais tra- » duire couramment le premier couplet :

Certain de ta fausse amitié,
Ingrate, à la fin je respire!
De moi les Dieux ont eu pitié,
Je ne suis plus sous ton empire...

» — C'est cela, » interrompit Rose; « je ne savais

(a) Cette romance est de Métastase. *(N. de l'Éd.)*

» pas qu'elle fût traduite... Mais j'ai quelque chose » de plus important pour nous : c'est la suite des » vers que je vous ai envoyés; ils font partie d'un » petit poème, où, d'imagination, je rime nos » amours. Je vais le lire, ne pouvant vous le laisser. » Vous y allez voir votre production, mariée avec » la mienne; et c'est pour cela que je vous avais » demandé le DÉBUT; j'ai eu soin d'y faire entrer » ceux que vous m'avez faits de vous-même... — » Je lirai, si vous le permettez? » lui dis-je. — « Volontiers : mes vers me paraîtront meilleurs » dans votre bouche. »

Je lus d'abord le DÉBUT, p. 211; ensuite les deux morceaux qui se trouvent à la suite des deux premières lettres de Rose, auxquels j'ajoutai ces trois vers omis :

L'ordre des faits ne veut pas que j'avance
Un jour pour toi filé de noirs fuseaux,
Un jour propice aux feux de mon héros...

L'histoire dit qu'aux rives de la Seine,
Anneaugustin, dans sa route égaré,
Arrive enfin, triste et désespéré.
Amour, touché de sa sensible peine,
L'y conduisit loin de tout curieux.
Paré de fleurs, il se montre à ses yeux.
Les doux Zéphyrs sur leur charmante haleine,
Faisaient voler son char voluptueux.
Je pourrais même ajouter qu'un Génie
De ce beau char Myrtile industrieux,
Dirigeait seul l'aimable économie;

Qu'il retenait la bride des Plaisirs;
Que sur l'essieu gémissaient les Soupirs.
Mais je fuirai la commune manie.
Les vers du jour sont une galerie,
Un atelier de volatils tableaux,
Où l'écolier; promenant ses pinceaux,
Tire à l'esprit, et fronde le génie.
Pour achever de peindre mon héros,
Et mettre à fin son histoire choisie,
Je dirai donc qu'à sa mélancolie
L'Amour l'enlève, et lui tient ces propos :
« Je viens calmer la rigueur de tes maux;
» Prends ce Livret; de la galanterie
» Il est la fleur; c'est l'élixir des mots,
» Du vrai jargon chéri dans mes ruelles;
» Ce talisman moissonne autant de Belles,
» Qu'aux yeux de Mars la valeur des Français
» A terrassé de perfides Anglais.
» D'un jeune Abbé l'ombre vive et légère,
» Pirouettant aux Champs-Élyséens,
» A composé ce Recueil pour ma mère,
» Et l'a tissu de galants entretiens
» Qu'il avait mis en crédit sur la terre,
» Pour triompher, par de plus prompts moyens,
» De la vertu d'une Beauté sévère :
» Le musc encore exhalait de sa main,
» Quand il traça cet écrit salutaire;
» Il le couvrit du brillant maroquin,
» Que tant de fois son crâne libertin
» Vit s'échapper dans le fougueux mystère.
» Prends cet écrit; je l'ai fait approuver
» Par le Plaisir, mon Censeur de Cythère.
» Une leçon, que cette feuille insère,

» A ta maîtresse ira bientôt prouver,
» Que chaque cœur de mes feux tributaire
» Doit me payer sa capitation.
» Que ce recueil demain en sa maison,
» A ton Iris soit offert en hommage.
» Qu'elle en récite une seule oraison,
» J'y gagnerai plus d'un pèlerinage,
» Qu'à mes autels promettra le tendron.
» A frais communs vous ferez le voyage.
» Et par mon arc... j'y mettrai la façon. »
L'Amour parla : soudain dans un nuage,
Il disparut pour remonter aux cieux.
L'air retentit du bruit de son pennage,
Et sillonna quelque chiffre amoureux.

L'accueil du Dieu, son aimable langage,
Tout d'Augustin vint occuper le cœur;
La tendre joie éclate en son visage;
D'un doux espoir la naissante lueur
Rendit le calme à son âme blessée;
Il attendait, de la plus vive ardeur,
Ce cher instant marqué pour son bonheur,
Et promenait sa volage pensée
Sur l'avenir, si lent pour un amant!
Tenant en mains le Recueil consolant,
Désir de voir les trésors qu'il enserre,
Porte à l'ouvrir son doigt impatient.
Le titre, hélas! d'abord le désespère.

Un *Catéchisme!*... Outré, plein de colère :
« L'Amour me trompe... Hé! quel est le rapport
» De ce livret, à coup sûr infidèle,
» Avec le cœur de la Beauté rebelle,

» Dont les mépris empoisonnent mon sort?...
» Un Catéchisme, au loisir d'une Belle,
» Fut-il jamais l'amusant hameçon
» Avec lequel elle prit du poisson?
» Ce nom mettrait en fuite une femelle.
» Un Catéchisme en contemplation,
» Par ses *ergo,* froids enfants de la gêne,
» Démontrerait que l'amoureuse peine
» Est un présent de la sage raison?...
» Que n'est-ce encore Ovide, ou La Fontaine!
» Ils ont du cœur connu chaque saison;
» Physiciens du galant empyrée,
» Leurs yeux tenaient une route assurée;
» Dans son aurore ils nous ont peint l'Amour;
» Dans ses progrès, ses phases, son retour;
» Tout arrivait, tel qu'ils l'ont su promettre,
» Le vrai plaisir était leur thermomètre;
» On trace bien ce qu'on sent à son tour. »

Du triste amant ainsi finit la plainte;
Il était prêt à réduire en lambeaux,
Du beau damné les élégants travaux.
Trois fois sa main les ménagea par crainte,
C'était d'Amour dédaigner les bienfaits :
Un tendre amant ne lui manque jamais.
Il l'ouvre encor, ee Recueil secourable;
Le titre encor lui parut détestable;
Mais, du feuillet qui suivait le premier,
Des mots divins, un trait plein de lumière,
Vinrent sécher son humide paupière.
Qu'a-t-il donc vu sur ce riant papier?...
Jà de l'Abbé le décalogue opère;
L'instant d'avant le Livret malheureux,

Au seul aspect avait blessé les yeux :
Il va louer jusques au caractère !
Nous aimons tout dans ce qui peut nous plaire.
L'illusion, notre commune mère,
Change en beautés des dehors malgracieux.

Dans un tableau, que de sa main il trace,
Pour Augustin l'Amour demande place ;
Son œil voyait dans ce galant tableau
Tantôt Colin aux genoux d'Isabeau,
Qui lui peignait dans des vers pleins de grâce,
De sa fierté le rigoureux fardeau :
Tantôt à part la bergère inflexible,
Qui sur une onde essayant ses attraits,
Avec l'Amour se faisait son procès,
Et s'accusait de n'être pas sensible.
Méconnut-il son Iris dans ces traits ?
La ressemblance était par trop visible.
« La voilà bien... » disait-il en secret ;
« Veuille l'Amour, conduisant ce Livret,
» Par tous ses sens s'insinuer chez elle !
» Comme Isabeau, que cette jeune Belle,
» Sur ses rigueurs se condamne à l'écart !
» Sans consulter le mensonger augure,
» D'un vain miroir, frivole enfant de l'Art,
» C'est dans mes yeux brillants sans imposture,
» Qu'elle peut voir sa beauté toujours pure,
» Et mon amour éternel et sans fard. »

L'avide amant dévore chaque page ;
Toujours du cœur un nouveau paysage.
Parfois l'Abbé nuançait ses portraits
D'un air galant, d'un léger vaudeville ;

Sur l'inconstance, en avocat habile,
Prenait en main la cause des Français :
Bref, le Livret était un assemblage
Des tons du jour, des sophismes brillants,
De riens nouveaux, de pincé verbiage,
Qui déplairaient, s'ils avaient du bon sens.
Anneaugustin noyait de pleurs l'Ouvrage;
Il admirait le sémillant trésor,
Des mêmes yeux qu'Énée, en homme sage,
Vit, caressa le divin rameau d'or
Qui lui servit de riche passeport
Pour arriver à l'infernale plage.

« Heures, volez, » dit le brûlant Austin;
« Astre du jour, avance ta carrière!
» Toi, froide Nuit, fais place à la lumière;
» Laisse briller le candide matin!
» A t'arrêter si t'invitait l'Amour,
» Pour cette fois, rejette sa prière!
» La nuit me pèse, et j'ai besoin du jour,
» Du jour heureux qui verra mon amante
» Plier son cœur au tendre sentiment,
» En écarter la fierté méprisante,
» Enfin n'aimer qu'Augustin son amant. »

L'épaisse Nuit, à ses désirs sensible,
Enveloppa les cieux de noirs drapeaux.
Morphée, habile à souffler ses pavots,
Au jeune gars donne un sommeil paisible;
Un tendre espoir enfante le repos.

Gentil Livret, pas n'est besoin de dire,
Que tu servis de chevet au héros.

Tel ce vainqueur, maître d'un vaste empire,
L'effroi des Dieux, la terreur des Humains,
Avait toujours Homère entre ses mains:
Pendant la nuit ce livre inimitable,
Était gardé sous son coussin brillant;
A son réveil, l'âme du conquérant,
Savait se faire un repas délectable
Des mets divins du poème charmant.

Dirai-je encor combien à notre amant
Le beau Recueil amena d'heureux songes?
La poésie adopte les mensonges;
Elle doit l'être au caprice, à l'erreur.
Hé bien! disons qu'un essaim enchanteur
De Jeux, de Ris, de Plaisirs et de Grâces,
Qui d'un Amant suivent toujours les traces,
Le visita dans un songe flatteur.
L'un déployait le Livret séducteur,
En relevait les mots pétris de grâces,
Que le héros savait déjà par cœur:
L'autre glosait sur le nom de l'Auteur,
Frondait l'Abbé: — « C'était, » dit-il, « dommage,
» Que le Destin sur ce beau précepteur
» Eût étendu si promptement sa rage. »

Abbés mondains, Belles en manteaux courts,
D'ambre et de rouge élégant assemblage,
Il faut errer sur le triste rivage,
Y soupirer vos terrestres amours!
La Mort vous frappe au matin de vos jours,
Du même fer qu'un pasteur de village,
Qui vit content sous ses vertueux toits,

Sans immoler le bon sens à l'usage,
Et de rabat changeant tous les six mois.

Un jeune Ris, pour la première fois
Versant des pleurs, s'écria : « Le pauvre homme !
» Comme Tartuffe, il était sobre en tout.
» A dire vrai, les maximes de Rome
» Ne furent pas son plus friand ragoût.
» Comme Tartuffe, ami de l'abstinence,
» Un jour de jeûne il mangeait un poulet,
» Sablait dix coups d'un champagne indiscret,
» Et pour calmer sa bouillante existence,
» Il permettait à son chaste duvet
» De l'endormir au sein de l'indolence :
» L'Anachorète à son réveil volait
» Chez la Marquise, au temple de Thalie ;
» Dans la coulisse il persiflait Julie.
» Au même instant, dans un petit soupé,
» Par vingt tendrons il était occupé.
» Art de briller, fine plaisanterie
» D'entrer en jeu ; toujours l'air du Bureau
» Était pour lui... Le brillant jouvenceau
» Mieux qu'à Paphos formait une coquette.
» Mais, quoi ! mourir d'une indigestion ?
» D'un vin d'Aï, sans braver la tempête ?
» Cruel Destin ! une si belle tête
» Devait périr par l'amoureux poison ;
» Tu nous ravis encore une conquête. »

Ainsi parla notre Ris larmoyant.
Pendant le cours de son panégyrique,
L'un des Plaisirs vint égayer l'amant,

Et lui montrait dans un tableau magique,
La fière Iris, sensible à son tourment,
Qui d'une main se défendait à peine
D'un vif larcin que sa bouche en haleine,
Timide encor, faisait à ses appas;
Outre un baiser qu'on ne refusait pas.

Me croira-t-on, si je dis que les Grâces,
Voyant le tout, faisaient laides grimaces,
Qu'une équivoque alarmait leurs vertus?
Non, non, le temps de la pudeur n'est plus,
Les Grâces sont comme les autres Belles;
Sous l'éventail on applaudit à tout.
Ainsi, laissons les chastes péronelles,
De nos plaisirs se faire un avant-goût.
Renvoyons-les; que leur suite galante
Aille servir quelque couple enchanté;
Et réveillons Austin qui s'épouvante
De n'en plus être à la réalité.

Pendant ce temps, ô superbe ennemie
D'un Dieu charmant, sévère et belle Iris,
Que faites-vous seule en votre pourpris?
Dans vos rigueurs sottement affermie,
N'avez-vous donc aucun pressentiment
Du coup affreux que l'Amour vous prépare?
Fuyez!... Que dis-je? où la pitié m'égare!
Tremblez! il faut que votre châtiment,
Serve d'exemple à ces prudes gothiques,
Qui se coiffant d'insipides rubriques,
Ne savent pas qu'en ce siècle galant,
La femme n'est qu'un oison végétant,

Si, par hasard, les nouvelles publiques
N'ont jamais pu lui compter un amant.

Déjà brillait la première journée,
Où le soleil, renouvelant son cours,
Charge nos fronts encore d'une année,
Et, de la vieille écartant les Amours,
De tout mortel hâte la destinée.
Jour solennel, où le froid Compliment,
Ses assesseurs, l'insipide Présent,
Le faux Baiser, la fade Révérence,
Sous mille habits se déguisant en France,
Vont se nicher jusqu'en un porteur d'eau,
Et font aux Grands arborer leur drapeau.
Déjà volaient comme un essaim de grues,
Femmes, abbés, clercs, écoliers, badauds;
Moines, laquais, sœurs grises et chevaux,
S'entrechoquaient, se croisaient dans les rues.
Le philosophe (en est-il en ces lieux?)...
J'en fabrique un, peut-être monstrueux,
Original sans doute, puisqu'il pense.
Loin du tumulte, en un coin retiré,
Il déplorait des siens l'extravagance.
« Où, » disait-il, « court ce peuple effaré?
» Pourquoi ce jour serait-il consacré,
» Plus que tout autre, au souhait réciproque?
» Non, le Mensonge est le Dieu qu'on invoque,
» On ne se rend qu'un hommage plâtré;
» Les dons, les vœux, la haine les prépare;
» Les faux élans où le flatteur s'égare,
» Ne sont pas même une écorce du cœur,
» Et le vernis est toujours imposteur. »
Tel s'exprimait, dans sa demeure sombre,

L'homme incivil, mais juste et vertueux,
Lorsqu'il frondait le cours tumultueux
Des sots errants... Hélas! j'étais du nombre,
J'ai mérité son reproche autant qu'eux.

Pour caresser un avare Mécène,
Porc engraissé, libidineux frelon,
Que deux chevaux peuvent traîner à peine
Dans une vaste et roulante maison,
J'ai bu plus d'eau dans la docte fontaine,
Qu'un gros prieur d'un nectar Bourguignon
N'emplit jamais sa vineuse bedaine.
Ma lyre enfin n'a pu rendre aucun son,
Digne du prix que donne Melpomène.

S'il eût fallu, par gaillarde chanson,
De ce gros homme ébaucher la structure,
Peindre les ris entassés sur son front,
Le gros plaisir sculpté sur sa figure,
Et son esprit pesant outre mesure,
Qu'un lard massif tient toujours en prison,
Ma main pouvait, sans trahir la nature,
Tracer en lui plus d'un fils de Plutus,
Dont les trésors acquis par l'imposture
Forment le rang et fixent les vertus.

Entre eux encor, plusieurs me sont connus,
Grands par le cœur : la sensible Indigence
Trouve un abri chez ces rares humains,
Et la moisson de la faible Innocence,
Ne sèche pas en de pareilles mains.
Pendant le temps qu'en morale frivole,
Je symétrise un vers froid et sans art,

Je vois Austin jouer un plus beau rôle.
Trève d'avis, digression à part,
Il faut le suivre, et voir quels artifices,
Il emploiera pour donner le Livret (1).
Il ne faut pas, Muse, que tu mollisses;
Ranime-toi : que ce brillant portrait,
Paraisse encor plus grand que ton sujet.

Poudré, paré, beau comme une danseuse,
Mieux arrangé qu'un clerc de procureur
Qui va donner la main à la quêteuse,
Austin, muni du Livret enchanteur,
Pour conserver l'éclat de sa parure,
Donne en étrenne à son humanité
Un char brisé, mais utile voiture
Pour un amant qui craint d'être crotté.
Son maroquin, par Leullier apprêté,
En poche est mis, tout brillant de dorure :
Le fiacre part, vole, il est arrêté
Vers le logis qu'habite l'héroïne.
Austin, surpris de sa légèreté,
Croit les chevaux et le char en ruine.

Quand il les vit en parfaite santé :
« Coursiers, » dit-il, « vous avez bien la mine,
» Qu'un dieu puissant, dans ce voyage heureux,
» Comme le dit moins savamment Racine,
» D'un aiguillon pressait vos flancs bourbeux. »
Il dit, il saute, et paye le Myrtile,

(1) Ce Livret, que Rose nomme *Catéchisme,* et l'Actrice *Almanach,* n'était que l'Histoire de la Métropole des Bas-Bourguignons, donnée par Anneaugustin.

Chez son Iris monte d'un pas agile.
Gens à visite inondaient la maison;
Sa Belle était encore à sa toilette,
Et d'un ruban relevait son chignon.
Voyant Austin, l'ivoire de sa tête
Tombe, elle fuit... La cohorte l'arrête.
L'amant en pleurs embrasse ses genoux.
« Sortez, » dit-elle, « ou craignez mon courroux!... »

Évènements aussi tristes qu'étranges!
Austin croyait qu'une Belle et les Dieux
Sur un présent ouvraient toujours les yeux;
Il fait briller quatre fois quatre oranges.
Mais, ô malheur! ces beaux fruits jaunissants
De son Iris rallumèrent les sens.
Tel fut l'effet de la pomme fatale
Qu'en un trio de belles Déités,
Vint apporter la Discorde infernale.
Selon Virgile, et mille auteurs vantés,
Elle était d'or : mais voit-on dans l'histoire
Qu'aucun témoin ait sondé le métal?
Par la couleur on juge souvent mal;
En dépit d'eux, si chacun veut m'en croire,
La pomme d'or n'était qu'un portugal;
Mon système est sans doute plus probable,
Puisque Junon, et Vénus, et Pallas,
Par le dessert couronnaient leur repas,
Quand cette pomme apparut sur la table.

Malheureux fruits, quel fut votre destin!
Du Portugais vous quittez le jardin,
Pour voir couler votre liquide vie,
Sur le parquet d'une étrangère impie!

Un sort poursuit ce beau fruit voyageur,
O crime affreux! notre Iris en fureur,
D'un pied cruel, foule, écrase, pressure,
Ce fruit doré, dont le nectar murmure!
Austin plaignait l'innocente liqueur :
Que n'avait-il une arme toute prête?
Ha! qu'il s'en fût mutilé de bon cœur!

Heureusement une vieille caillette,
Spectre coiffé, mais d'un cœur assez bon,
Arrive là, non comme trouble-fête,
Car, quoique femme, elle aimait l'union.
Lors de trois dents montrant l'échantillon :

« Qu'est-ce? » dit-elle, « enfants, on vous chagrine?
» Pour des amants, vous faites piètre mine.
» Ho ça, quel crime a commis ce Monsieur,
» Pour faire ainsi regimber votre cœur?
» Dans mon printemps, comme vous, ma mignonne,
» J'étais jolie, et j'avais l'âme bonne;
» Je pardonnais à ces pauvres galants.
» L'Amour ressemble aux soldats malfaisants :
» Qu'on lui refuse une fois son étape,
» Brusque, mutin, il tonne, il pille, il frappe!
» Par Saint Joseph!... pour éviter échec,
» Donnez-vous vite un petit coup de bec. »

Dans les transports de sa reconnaissance,
Notre pleureur sur la vieille s'élance;
Son minois sec de rides parqueté
Par vingt baisers est bientôt humecté.
Ne perdant rien, l'animal coriace

Hurla de joie! enfin demanda grâce;
Appréhendant que son col déboîté,
Par un assaut si souvent répété,
Ne pût rentrer dans sa caduque place.

Les spectateurs, d'un sourire malin,
Firent procès au monstre féminin,
Mais les rieurs au moins furent pour elle;
Et c'est à vous, vieilles, que j'en appelle;
Qu'auriez-vous fait, si l'amant, ce *beau fils,*
Des vifs baisers que reçut la donzelle
Eût régalé vos museaux racornis?...
Très humblement vous les auriez tous pris.
Ainsi le fit la hideuse femelle,
Pour notre bien!... O moment enchanté!
De notre Iris la fureur menaçante
Avait fait place à la vive gaîté
Dont pétilla sa prunelle charmante :
Comment porter un regard irrité
Sur une scène aussi réjouissante?
La Belle en rit tant, qu'un traître lacet
Fit écarter le pudique corset,
Qui mit à jour une gorge élégante
Que respecta l'œil de l'amant discret.
Disons en bref quel mouvement secret
Sentit Austin, quand il vit son amante
Malignement persifler les attraits
De la Vénus antique et glapissante :
Fin courtisan, il l'aida de ses traits;
La vertu même est parfois médisante;
Et son Iris attrapait *à ravir*
L'art peu Chrétien de fronder son espèce
La bonne vieille avait moins de finesse;

Un trait de plus l'eût fait évanouir.
Mais l'instant vint où le Diable aux visites
Fit déguerpir l'essaim complimenteur;
La vieille aussi s'en alla, par bonheur,
Psalmodier les rubriques maudites
Chez la marchande, et le froid Monseigneur.

Léger Gresset, Catulle de la France,
Peintre charmant, dont l'heureux coloris
Au moindre rien prête un air d'importance,
Viens rafraîchir mes arides écrits.
Il me faudrait les couleurs séduisantes,
Les demi-jours, les fleurs obéissantes,
Dont tes portraits sont toujours embellis;
Sous ton pinceau, Austin et son Iris,
Divinisés, iraient charmer l'oreille;
Leurs traits brillants, que j'ai mal éclaircis,
Sous tes crayons seraient une merveille!
Pour toi le Pinde est un coteau fleuri,
Où tu ne vois qu'un ciel net, une eau pure.
Contraste affreux! à mon œil obscurci
Tout est chaos; je ne sens que froidure;
Dans ce moment, je suis encor transi...
A mes héros j'en fais mon humble excuse.
Échauffez-vous, continuez, ma Muse;
Et, bien ou mal, exprimez-vous ainsi :

Nos deux amants laissés en tête-à-tête,
Du vis-à-vis Austin sut profiter,
Et son Iris voulut bien écouter
Ce qu'il lui dit d'une façon honnête...
Naïvement je vais le rapporter...

(Beau discours, qui est de moi. Voyez plus haut, p. 188.*)*

Tel ébaucha la carrière amoureuse
Notre beau brun; sa maîtresse quinteuse
Veut lui cacher son naissant embarras :
Austin le voit, et ne s'y méprend pas.
Soupir d'aller; la Belle fut rêveuse...
Preuve d'amour. Son amant insista,
Fit des serments; son Iris l'écouta,
Et chacun d'eux y trouvait bien son compte.
Iris ressent... l'amour qui la surmonte :

« Je pourrais bien, » dit-elle en bégayant,
« Vous estimer; mais étouffez, de grâce,
» Ce feu maussade, étrange sentiment!
» Autant que vous j'en serais bientôt lasse.
» — Que parlez-vous d'estime? et quel sort!
» Toujours oisive, uniforme, elle endort.
» Ha! de l'amour connaissez donc l'empire!
» Un geste, un mot, un regard, un sourire,
» Portent au cœur un baume précieux;
» Plus il se trouble, et plus il est heureux...
» Les tendres soins, les craintes, les alarmes,
» Pour les amants tout enfin a des charmes,
» Qu'ils sentent seuls et savent exprimer...
» Si votre cœur d'un nouvel art d'aimer
» Veut essayer la douce nourriture,
» Je vous consacre un Recueil amusant,
» D'un Dieu, mon maître, adorable présent;
» Daignez en faire une utile lecture;
» Ce qu'il renferme est préceptes exquis... »
Il dit; bientôt aux yeux de son Iris,
Brille en ses mains le Livret délectable.
— « Un Catéchi?... — Vraiment oui... — Com-
» ment donc?

» — Le lirez-vous, Madame?... — Mon Dieu! non.
» — Mais pour étrenne en ce jour mémorable,
» Recevez-le... — Que j'accepte un présent! ..
» En vérité, vous êtes admirable!... » —
Dans ces débats, Austin, entreprenant,
Glissait le livre aux mains de sa maîtresse;
Elle, à son tour, le rejetait sans cesse.

Pauvre *Caté!*... tu fus plus ballotté
Qu'en un café ne l'est une gazette,
Dont vingt oisifs, avec avidité,
Viennent remplir le vide de leur tête.
Mais, pouvais-tu manquer d'être accepté?...
Penchant de fille est la curiosité.
On te laissa voler sur la toilette.
Jurant tout haut qu'on ne te lirait pas...
Qu'on te lirait, on se jurait tout bas.
L'adroit Austin ne fait point de réplique;
Il sait trop bien comment cela s'explique.
Bon connaisseur de l'esprit féminin,
Il abrégea sa visite galante;
Il lui semblait voir le Recueil divin,
Feuilleté, lu, relu par son amante,
Dès qu'il l'aurait, par un heureux départ,
Mise en pouvoir de le lire à l'écart,

Ainsi, faisant ses adieux à sa Belle,
Plein d'espérance, il conçoit le dessein
De revenir la voir le lendemain,
Pour s'assurer si son cœur moins rebelle,
Du Catéchi.... doit ressentir l'effet.
« C'est en toi seul, » dit-il, « puissant Livret,
« Qu'est mon bonheur ou ma peine éternelle! »

Dieu de Paphos, tu l'avais bien prédit,
Que notre Iris, par le Livret susdit,
Pupille encor, viendrait sous ta tutelle!

Austin quittait à peine la donzelle
Quand SATANAS, instigateur maudit,
Droit au Recueil dirige sa prunelle.
Lors de toucher le poli du vélin,
De promener un regard incertain
Sur les feuillets, les refermer soudain...
Tel un larron, à son apprentissage,
Quitte, reprend, d'une tremblante main,
Un coffre-fort, objet de son pillage.

Convenons-en; notre Iris lit enfin
Notre Livret; puise, sur chaque page
Un suc brûlant, délicieux venin,
Qui dans son cœur élève un prompt orage.
Faut dire aussi qu'un corsaire malin
Battait en flanc le fragile équipage!
C'était Amour : quand il met en usage
Livres fringants, pour tonnerres d'airain,
Sans gagner bord le vaisseau féminin,
Percé de traits, a bientôt fait naufrage.

Votre vertu penche vers son déclin,
Rebelle Iris! la feuille enchanteresse
Glisse dans vous une amoureuse ivresse.
Austin absent se retrace à vos yeux,
Beau, raisonnable : en faut-il davantage
Pour excuser ses innocents aveux?

Rare Livret, tu fis plus de ravage
Sur notre Agnès, savante dans un jour,

Qu'en un couvent le Recueil de Grécourt,
Chez des nonnains tombé par artifices,
N'insinua de tendres maléfices.
Mondanités et ruses de l'amour.

De notre Iris, pendant cette journée,
Livre friand, tu fus le seul repas.
Avec l'Amour, quand on ouvre l'année,
Jusqu'à la fin que ne suit-il nos pas!
Idolâtrant tes leçons favorites,
La Belle oublie et parure et visites :
On n'est à rien, quand le cœur est épris.

« Charmant Austin! » s'écriait notre Iris,
« En ces instants que ne sais-tu m'entendre?
» Je te verrais, et mon cœur plus soumis
» Ne craindrait pas de paraître trop tendre. »

Belle, à demain; rassurez vos esprits :
Austin viendra, mais sans se faire attendre
Au rendez-vous, comme font nos marquis.
De ses transports vous goûterez le prix,
Dormez; il faut qu'une Beauté sommeille;
Par le repos le teint se rafraîchit;
Mettez le Livre à l'écart cette nuit,
Rêvez un peu; cela fera merveille.

Toi, Dieu des cœurs, avertis son amant,
Qu'avec le jour il vole chez la Belle,
Peins-lui l'ardeur qu'elle-même ressent;
Et, pour hâter leur esquisse fidèle,
Échauffe-moi; rallume d'un coup d'aile,
Les feux éteints de mon esprit mourant.

Quel songe heureux eut donc notre héroïne?
Il fut plus vif que celui de l'amant.
Quoiqu'un lécteur aguerri le devine,
Faut le narrer ici succinctement.
Elle crut voir du Catéchi... galant,
Feuilles soudain en pralines changées;
A ses genoux son Médor complaisant,
Qui dans sa bouche humectait les dragées,
Qu'elle, à son tour, suçait avidement.
Ne sais combien la Belle en a grugées;
Mais comme Austin les donnait du bon ton,
Elle pouvait en manger à foison,
Le tout en songe : on fait grande dépense
Dans ces repas d'imagination,
Mais le réveil amène l'indigence...
Le donateur n'est pas toujours en fond.

O vous, Devins et Mages de Cythère,
Que la *Pâris*, intrigante sorcière,
Mène en triomphe au sabbat amoureux,
A mon Lecteur ignare ou curieux,
De ce beau songe expllquez le mystère.
Pendant ce temps je vole à mes héros.

Déjà le jour a frappé leur paupière.
Tous deux sont prêts d'entrer dans la carrière,
Pour y briguer le prix de leurs travaux.

(Le Censeur a ici retranché trente à quarante vers fort libres, que je ne me rappelle pas assez pour les restituer.)

Plus éveillé qu'un tailleur mercenaire,
Qui, dès l'aurore, assiège le manoir

D'un froid auteur aussi pauvre qu'Homère,
L'œil pétillant, le cœur enflé d'espoir,
Austin se montre à l'huis de sa bergère,
Qui n'aspirait qu'au bonheur de le voir.
Ce n'était plus cette Beauté sévère,
Au cœur hautain, au regard furibond ;
L'Amour avait brûlé cette âme fière
Des feux cuisants, dont la sœur d'Apollon
Se vit griller pour son Endymion.
Iris parla, ce dit-on, la première :

« Au petit jour, » dit-elle, « en ce canton,
» Vous avez donc une importante affaire ? »
Prisez, amants, ce qu'Austin lui répond :
— « Quelle serait mon occupation,
» Que de vous voir, vous adorer, vous plaire ?
» Mon abord est sans doute téméraire ?
» Mais vos beaux yeux m'assurent mon pardon.
» — Les jolis mots ! vous frisez le jargon...
» Il est pour moi d'un neuf qui me fait honte ;
» Je suis bourgeoise, et faites votre compte
» De me parler sur un plus simple ton. »

Galant Recueil, c'était de tes peintures,
Que notre Iris voulait l'expression (1).
L'Amour avait trop bien pris ses mesures,
Pour qu'Augustin, en cette occasion,
De ce détour ne devinât l'amorce.
Il s'enhardit ; sa voix a plus de force ;

---

(1) On avait mis dans le livre les quarante fameuses Estampes d'Aloisia, que Rose eut soin d'en retirer.

Sur le Livret le frétillant héros
Adroitement amène le propos.

— « Si j'ai du goût, » dit-il, « (l'Amour en donne),
« Mille romans où l'auteur s'abandonne
» Dans des portraits aussi faux qu'ennuyeux,
» Ne valent pas la moindre miniature
» Qui rit au cœur, dans ce Recueil heureux.
» Les vers y sont enfants de la Nature,
» Et les écarts n'y blessent point les yeux.
» Sur chaque trait on sent bondir son âme;
» Vous l'avez lu, convenez-en, Madame? »

Quand je dirais que la Belle en courroux
D'un désaveu fit l'épreuve discrète,
Je mentirais autant qu'une soubrette
Qui, pour servir le galant rendez-vous
De sa maîtresse, ivre d'une conquête,
D'un conte en l'air assoupit son époux.
Je dirai net, comme chacun le pense,
Que notre Belle, à des propos si doux,
Ne put marquer qu'une faible défense;
Son teint chargé d'un coloris flatteur,
De son aveu fit toute la dépense.
En fait d'amour on prise le silence;
C'est la plus tendre expression du cœur.

Austin sentit approcher son bonheur.
Il veut baiser une main qu'on retire,
Il est grondé : mais au fond on désire
Qu'il ne prît rien, trop littéralement;
On veut au moins échouer décemment...

En peu de temps, des tendres amourettes
Austin apprit le jargon séducteur;
Il débitait ses galantes sornettes
Tout couramment : l'Amour était souffleur;
Ce Dieu vaut bien les meilleures tablettes.
Dans son prélude, il jurait *en honneur*
Qu'il s'en tiendrait à de simples fleurettes...
Et son Iris s'y prêtait *de bon cœur*.

« Qu'en avint-il? » dira quelque vieux reître
Brusque au déduit, vétéran de Paphos.
« Auteur bavard, l'Amour fut-il le maître?
» Amenez donc au fait votre héros! »
Je ne le puis; car l'histoire rapporte
Qu'un importun vint frapper à la porte
De la maison qu'habitaient nos amants.
C'était encore un homme à compliments,
Oncle éternel, diseur impitoyable.
En s'en allant, Austin le donne au Diable;
Et son Iris, sans doute, en fit autant.

Lecteur gaillard, ne crois pas cependant
Qu'Amour s'en tint à ce préliminaire :
Il ramena bientôt l'heureux moment
Où notre Iris, à l'ombre du mystère,
Des tendres fleurs qui naissent à Cythère
Plus d'une fois couronna son amant.

Quatre soleils virent ce beau commerce;
Quatre?... c'est trop pour l'honneur du pays!
Une Phryné survient à la traverse,
Pique Augustin, enlaidit son Iris.

Je ne sais quoi dans ces enchanteresses
Est d'attirant; mais je vois des maris,
Dont les moitiés valent bien des maîtresses,
Honteusement blessés par ces traîtresses,
Époux chez eux, amants chez la *Doris*.

Serment d'amour est un serment frivole.
Austin n'est plus qu'un fourbe, un inconstant;
Notre Iris voit son malheur clairement.
De désespoir, peut-être que la folle
Brise une glace, un fauteuil innocent?
Croyons plutôt qu'un Médor la console;
L'amant qui fuit fait éclore un amant.

« J'ai mis ce dénouement-là, » dit Rose en riant, « comme les Anciens firent des sacrifices de vic- » times humaines, pour détourner la colère de » l'Amour, en lui montrant de la modestie. »

Après le goûter, la lecture, et la sentencieuse observation de Rose, Dorothée sortit. Rose me dit: « Austin? le bonheur t'appelle : fugitif comme » l'Occasion, ainsi qu'elle, c'est par devant qu'il » faut le saisir. » Austin ne se le fit pas répéter. Il trouva Rose une jouissance délicieuse!... mais un peu trop éclairée : ce qu'il attribua pour lors à son extrême sagacité...

Dorothée rentra enfin; elle nous observa qu'il se faisait tard. Rose pâlit, en regardant l'heure à ma montre (à cette montre, présent de Madame Parangon, et gage de ma constance pour Mlle Fanchette! ô cœur humain!) Elle me fit partir le pre-

mier, comme je l'ai annoncé au commencement de ce récit.

En reparaissant dans le quartier, j'abordai la jeune Annette et Colombat, que j'aperçus ensemble à la porte de M. Bourdeaux. Annette me dit : « Je n'ai » pas vu Rose de l'après-dînée, si ce n'est un instant ? » — Elle est avec sa cousine Dorothée, » répondit son amant, en me coupant la parole ; « si tu l'avais su, » tu aurais sûrement été les joindre... Elles ont été, » continua-t-il, « du côté de la Vierge-de-sel, manger » du lait. — Je ne suis des parties, que lorsqu'on » veut bien m'en mettre. — Bon ! bon ! tout est » permis en amour. — Voilà un joli principe ! » dit Annette. — « Je veux dire, tout ce qui sert à prouver » qu'on aime. » Je quittai ces deux enfants, pour aller saluer le père et la mère de Rose, que je vis paraître à leur porte. Ensuite j'affectai de m'en aller du côté de l'Horloge, opposé à celui par lequel Rose devait revenir avec Dorothée ; mais je pris par derrière les *Grands-Jardins,* et j'allai rejoindre ma nouvelle épouse, au bas de la rue *de la Fricauderie,* où Rose me remit son bouquet. Ce fut avec ce trophée de ma victoire, que je m'en retournai chez mes cousins. En arrivant, je le mis sur le sein d'Edmée.

C'était le beau-dimanche de son mariage, et je n'avais presque point paru ; mais comme on savait ma destinée pour Mlle Fanchette, on crut que j'avais reçu de Vermenton des commissions de la part de Madame Parangon, et que j'avais été occupé à les faire. Je fus reçu avec transport. — « Vous serez au

» moins des nôtres à souper? » me dit le père Servigné. — « Pardon! » lui dis-je; « mais, dans la » journée, des affaires... indispensables... — Point » d'excuses avec ses amis! *Libertas!* Vous avez ici » votre demeure; mais vous y êtes libre, comme si » vous demeuriez à la porte *Champinot*. Nous allons » souper : avez-vous appétit? Depuis que vous êtes » avec nous, vous ne mangez pas! — Oui, oui; je » vais faire honneur à votre table... » J'observai ensuite mes deux cousines, qui me parurent très heureuses, Edmée elle-même; car voyant mes distractions, dont elle ignorait la cause, mon air occupé, pensif, qu'elle croyait du chagrin, elle s'applaudit sans doute d'avoir un joli garçon tout à elle, et qui n'était jamais distrait. Je la priai de conserver le bouquet que j'avais déposé sur son blanc sein. Elle crut qu'il me venait de Madame Parangon, ou de sa jeune sœur; et je la vis, avant de se coucher, le placer religieusement au chevet de son lit... A table, je me livrai à la gaîté : — « Bon! bon! voilà comme » je vous aime! « me disait le bonhomme Servigné. — « Oui! » dit Catherine; « mais mon cousin est » pour le monde, et je vois que le monde ne rend » pas toujours contents ceux qui se donnent à lui! — Ha! » m'écriai-je, « sans des raisons... bien » fortes! j'aurais préféré la vie paisible... que je vois » mener ici; je sens qu'elle m'eût donné le bon» heur!... Mais je ne crois pas que je sois destiné à » être heureux. — Mes enfants! » dit le père Servigné, « je crains que Monsieur Nicolas ne vienne

» de faire comme une prophétie! car son visage, en » parlant, m'a paru comme plein d'inspiration. Dieu » détourne le mal, et nous donne le bien!... mais je » n'oublierai pas cette parole, et je prierai Dieu pour » vous. — Et moi aussi, mon père! » dit Edmée avec attendrissement. — « Et moi de même! » dit Catherine. Mes cousins dirent que je serais heureux, parce que je méritais de l'être... Je rapporte ces détails, parce qu'aujourd'hui que les événements désastreux sont arrivés, je les lis dans mes Cahiers avec étonnement.

Le lendemain, 14 Juillet, je célébrai pour la dernière fois, sur les lieux, l'anniversaire de mon arrivée à la ville. Je sortis comme à l'ordinaire, par la porte *du Pont :* Mlles Meslot et Fourchot y demeuraient; elles étaient assises devant leurs boutiques, travaillant de l'aiguille. Elles furent surprises de me voir, un bâton blanc à la main, sortir de la ville. Elles m'appelèrent. Mais je leur fis signe de me laisser. En effet, je rentrai presque sur-le-champ, après une courte pose à *Saint-Gervais,* comme pour me recueillir, et donner quelques larmes à Madelon, ainsi qu'à Marguerite Pâris. En me revoyant, les jeunes personnes parurent surprises. — « Est-ce » que vous avez oublié quelque chose, Monsieur » Nicolas? » me dit la jolie Meslot. Je la saluai. — « Oui, » lui dis-je : « mon cœur, que je laissais » dans votre ville; je viens le reprendre; ne l'auriez- » vous pas? — Non, » me dit-elle, en affectant un grand sérieux; « mais voyez à Joséphine! » Celle-ci

entendait. — « Je ne sais ce que j'en ai fait, » me dit-elle, « mon pauvre garçon ! je l'ai perdu : il faut » qu'il soit bien glissant ! il m'est échappé à l'instant » où je croyais le prendre... Voyez Mademoiselle » Tangis la cadette. » Je compris par là, qu'on avait su ma liaison avec la jolie bouchère, mais qu'on ignorait encore mon inclination pour Rose. Les jeunes voisines des deux Belles rirent beaucoup de notre colloque : — « Tiens, ce voyageur, que » voilà ! il cherche son cœur, qu'il a laissé à Ursule ; » Ursule dit que c'est à Joséphine ; Joséphine l'a » perdu, et dit qu'il est à çt' heure à Marianne » Tangis la jolie bouchère, qui l'ara aussi perdu ; » ne l'arais-tu pas trouvé, toi, ma cousine ? » dit celle qui parlait à une jolie blonde. — « Ha ! fi donc ! » je ne voudrais pas d'un cœur que tant d'monde a » perdu ! c'est un cœur d'hasard, ça, et j'en veux » un tout neuf. » Une vieille fit des *rébus* à cette occasion : — « Charlotte ! » dit-elle à la jolie blonde, « *Dans un vieux pot, on y fait de bonne soupe ; Cheval* » *neuf, souvent à son maître fait mauvais éteuf ; Bois* » *sec, brûle mieux que bois vert ; Outil qui a servi, n'en* » *est que plus poli ; Garçon qui a fait la vie, en aime* » *mieux sa mie ; Qui n'a mangé qu' d'un pain, n' sait* » *l' goût qu' d'un pétrin ; Qui de rien n'a tâté, à tout* » *veut goûter ; Qui de tout se gône, sait c' qu'en vaut* » *l'aune.* — Ha ! mon Dieu ! mère *Gautier,* combien » vous nous en dites-là ! » répondit la blonde. Je saluai, pour me retirer. — « Bonne réussite ! » me dit Ursule. — « Cela ne se peut pas, » lui répondis-

je, en m'avançant dans la ville; « vous me le cachez, » et je vois bien que c'est un cœur perdu. » Je laissai rire ces jeunes filles, et je suivis la route par laquelle j'étais arrivé à Auxerre la première fois.

FIN

DU TOME SIXIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

XLV. — LE CORNET DE DRAGÉES

— Page 11 —

Monsieur Nicolas présentant un cornet de dragées à Ursule Meslot, environnée de Joséphine, Amatre, etc. « Celle que j'aime s'appelle... comme vous. »

Dans le lointain, Tonton recevant aussi un cornet de dragées et montrant un lit : « C'est pourtant là que » coucheront les mariés. »

XLVI. — LES BOUQUETS

— Page 40 —

Monsieur Nicolas dans le jardin du meunier *à Judas*, avec Marianne Tangis qui lui donne un bouquet et envoie à la compagnie ceux qu'elle a cueillis. Ils causent, et ils sont écoutés par leurs amis, dont on voit les têtes entre les feuillages des lilas : « Vous êtes jolie, mais

» ce n'est pas là ce qui plaît davantage...; c'est votre » caractère. »

XLVII. — SCÉLÉRATESSE

— Page 57 —

Monsieur Nicolas dans le grenier, où Toinette et Marote étendent du linge : elles sont à une fenêtre Flamande, séparée en deux par un gros poteau, et regardent, masquées par de grands arbres intermédiaires qui les empêchent d'être aperçues, Gaudet d'Arras dans le jardin extérieur des Cordeliers, où il possède la chambrière Goton-Hollier. Le héros attaque Marote attentive, qui, se sentant prise, s'écrie en se débattant... On voit des rognures de papier, que Monsieur Nicolas regarde du coin de l'œil, comme préméditant d'y faire choir Marote, qui vient de lâcher le poteau : « A moi!... » A moi!... »

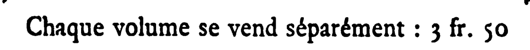
XLVIII. — ROSE LAMBELIN

— Page 164 —

Monsieur Nicolas avec Rose, après le pédiluve de la jeune fille, assis sur l'herbe, vis-à-vis le second bastion après la Porte de Paris. Il lui tient la taille, pressée et penchée dans les bras; elle lui dit : « Ce gazon est doux » et frais... Savez-vous pourquoi la Nature l'a fait? — » Pour être foulé par les amants heureux. »

Burat et Julie forment un autre groupe d'amants, derrière lequel Thérèse et Mme Chouin s'amusent innocemment. Un falot, qui suivait de loin M. Delamarre et Mlle Housset, jette une faible lumière.

Paris. — Typ Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.


Chaque volume se vend séparément : 3 fr. 50

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME VI



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883



Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.



